





Yeats Brown.



1 front.

2




CASTIGAT RIDENDO
MORES
ARLIQUINIANA.

ARLIQUINIANA
OU LES
BONS MOTS,
LES
HISTOIRES
Plaisantes & Agréables.

RECUEILLIES
DES
CONVERSATIONS
D'ARLEQUIN.



Suivant la Copie.

A PARIS,
Chez FLORENTIN & PIERRE
DE LAULNE.
ET
Chez MICHEL BRUNET.

M. DC. LCIV.



APPARITION.

D'ARLEQUIN.

SAmedi dernier 30. du mois, ſur la minuit en ſortant de mon cabinet, Arlequin m'apparut. Il avoit ſon petit chapeau, ſon maſque & l'habit qu'il portoit ſur le Théatre. Je fus d'abord ſurpris de le voir, mais un moment aprés je me raſſuray, perſuadé que je ne devois rien craindre d'un homme que j'ai-

mois encore au de-là du tombeau. N'apprehendes point, me dit-il, je ſuis ravi de te voir. A ce mot je courus pour l'embraſſer: Non pas cela, reprit-il: Mon corps n'eſt plus que de *matiere ſubtile*, mal propre à recevoir ces marques de ton amitié. Quelle folie te porte à publier les choſes que nous avons dites enſemble? crois-tu réjoüir le monde par mes contes? ay-je été d'un caractere aſſez conſiderable pour recueillir mes paroles? Tes contes, luy dis-je, plairont toûjours à ceux qui ſçavent les intrigues du monde; peut-être quelque bizarre

zarre ni trouvera point de goût, mais ces ſortes de gens, peuples des eſpaces imaginaires, ne ſe rempliſſent que d'idées chimeriques, auſſi ce n'eſt pas pour eux que je les publie. Etois-je, ſi connu, reprit Arlequin, que mon nom ne ſoit pas encore oublié ? Ton nom, luy dis-je, ſe conſervera plus long-temps que celuy de tels prétendus grands hommes. Autrefois on a traverſé l'Allemagne pour te venir voir à Paris, & tu ſçais que le Comte de Serin te dit que tu étois aimé dans toute l'Europe; Aimé, reprit-il ? oüi, mais par l'endroit de la Comédie, & c'eſt là un mauvais

endroit: Pourquoy, luy dis-je, la Comédie t'a-t'elle ôté ta probité & ta vertu ? On t'a veu en plusieurs affaires plein de justice & de modération, aucune débauche n'a dereglé ta conduite ; les malheureux ont trouvé auprés de toy du soulagement à leur necessité. Tu n'es plus en état de tirer vanité de mes paroles, crois-moy, tel qui fait aujourd'hui l'homme de bien, est plus Comédien que tu ne le fus de ta vie. Cela peut-être, dit-il, mais sur l'amas de ces contes, ne crains-tu point que le public te fasse le même compliment que fit autrefois un Prince Italien à l'A-
riolte,

rioste, lorsqu'il luy presenta Roland le Furieux : *Doue diavolo ay radunato tanto Coyonarié.* Non luy répondis-je, je ne crains pas cela, ton nom & ta figure que je mets à leur tête les rendront agréables.

Je ne me plaindrois pas, reprit-il, si tu imprimois ce que nous avons dit de bon. Par exemple, les refléxions que nous avons faites sur plusieurs choses du monde; nos pensées sur les diverses sectes des Philosophes; les Interpretations particulieres que nous avons données à plusieurs vers des Poëtes Anciens ; les regles de conduite que l'on doit suivre pour vivre

avec les perſonnes conſidérables ; Une infinité de traits d'Hiſtoire dont nous avons rempli nos converſations ; au lieu de cela, tu ne racontes que des plaiſanteries. Voyons ſi j'ay tort, repris-je, toute l'Europe te connois ſur le pied d'un homme divertiſſant ; Quelle apparence que je trompe l'idée generale, en te repréſentant comme un homme ſérieux? Voudrois-tu que je ne te fiſſe paroître qu'avec des maximes de morale, & des raiſonnemens de Philoſophe ? on ne te reconnoîtroit point ; mais attends, peu-être que dans la ſuite je te feray tel que tu étois en particulier ; je

je te rendray tout ton sérieux ; & je rapporteray tes pensées, qui divertiront peut-être autant que tes contes. Je pourrois bien même écrire les jugemens que tu as fait de certains Livres, qui ne sont estimez que par la prévention que l'on a de leur mérite. Enfin attends, tu seras content de moy. Je t'ay appris par cœur, comme tu sçais, & à quelque chose prés, j'ay tout le reste aussi présent à la mémoire, que si tu me le racontois tous les jours. Au moins, me dit-il ; ne t'avises pas de critiquer personne, c'est un mauvais mètier, je ne te le conseille pas, on se fait des ennemis. Ma critique ne sera pas ou-

trée, luy dis-je, & puis je ne feray que rapporter ton ſentiment. Non pas, je t'en prie, reprit-il, contente-toy de dire le tien ; je ne veux point me broüiller avec ceux qui écrivent. Ces gens-là ne pardonnent jamais, & je vois par expérience qu'ils ſe perſécutent juſques dans les Enfers.

Je voudrois bien ſçavoir, luy demanday-je, à quoy s'occupent Flautin & Speſſafer. Speſſafer vend de l'eau-de-vie, & des peaux de conin, & Flautin ſifle les Serins des champs Eliſées. C'eſt luy qui m'eſt venu dire que tu imprimois mes Contes; je t'avouë que cette nouvelle ne m'a point plû, & encore moins de

les intituler *Arliquiniana*, comme ſi c'étoit un Recueil de Sentences de quelque grand homme qu'il fallût conſerver avec ſoin, cependant je n'ay été que Comédien. Quoy, luy dis-je, tu y reviens encore? Oüi, reprit-il, & j'auray toûjours cela ſur le cœur. Que ne laiſſois-tu mourir avec moi mon nom & ma mémoire, ſans rappeller mon idée? Je ne puis comprendre, luy dis-je, ta délicateſſe ſur le fait du Theatre; tu ſçais pourtant bien, puiſque je ne l'ay appris que de toy, qu'il y a eu un peuple de la Grece qui ne choiſiſſoit ſes Ambaſſadeurs que parmi les Comédiens. Il eſt vray,

pliqua Arlequin, mais les Romains ne les ont point eſtimez, au contraire ils les ont condamnez par leurs Loix, comme des gens qui donnoient des leçons de débauche. Tu as oublié, repartis-je, que ces Loix ne condamnoient que les *Mimes*, Farceurs publics, qui par leurs poſtures laſcives jettoient dans le cœur du peuple des ſemences de corruption; & pourquoi auroient-ils condamnez les Comédiens, eux qui repréſentoient ſi ingénieuſement les défauts des hommes: Souvent la peinture du vice nous en retire plûtôt que ne feroit une ſévére cor-

correction, & les hommes se soucient moins de la vertu, qu'ils ne craignent le ridicule. Avec tout cela, reprit Arlequin, les Comédiens passent pour des gens, qui ...... Il se peut faire, interrompis-je, qu'ils ayent de mauvais endroits, mais c'est leur faute, plûtôt que celle de la Comédie. Quand tu as représenté les friponneries des Praticiens, les contorsions des femmes, les fourberies des Banqueroutiers, les impertinences des Bourgeois, crois-tu avoir fait un grand mal: Tel qui s'est reconnu dans ta Comédie, est peut-être devenu

venu moins fourbe & plus honnête homme. Soit, reprit-il, je ne t'en parlerai pas davantage, en voilà assez là dessus.

Apprens moi, je t'en prie, lui dis-je, quelque chose de ce que tu fais dans les Champs Elisées. Es-tu toûjours rêveur comme tu l'étois sur la terre? Assez, me répondit-il; cependant mon chagrin est un peu adouci, & cela parce que dans l'endroit où je suis, chacun paroît tel qu'il est, sans pouvoir plus déguiser ses sentimens. Quand je vivois, j'étois toûjours en furie contre les faux honnêtes gens, & sur tout contre ces prudes,
qui

qui au travers de mille intrigues, s'érigeoient en ennemies declarées de leurs compagnes, qu'elles insultoient plûtôt, qu'elles ne réformoient par leurs corrections. Tu entends bien de qui je veux parler; Non, lui dis-je. As-tu oublié l'histoire de cette femme qui avoit jusqu'à vingt-deux amans, toi-même en écrivis la liste chez le . . . . . un soir pour te divertir; Je m'en souviens, lui dis-je. Cette femme, reprit Arlequin, avoit des intrigues de toutes les manieres; jamais personne n'a mieux fait son personnage, ni mieux ménagé ses deux douzaines d'a-

d'amans : il y en avoit de malades, & d'autres qui ſe portoient bien. Quand elle craignoit que les malades ne revinſſent trop tôt en ſanté, & qu'ils n'appriſſent de ſes nouvelles, elle leur rendoit des viſites ſecrettes, qui ne manquoient jamais de les faire retomber, aprés quoi elle marquoit une douleur apparente de leur recheute, pendant qu'elle venoit augmenter leur indiſpoſition. Cette femme dont la vie n'étoit qu'un tiſſu de libertinage, publioit les moindres foibleſſes de ſes amies, pour ſe mettre à l'abri du mauvais bruit que lui attiroit ſon dereglement. Ne

Ne te ſouvient-il pas auſſi combien long-tems toi & moi avons été les dupes du C. D...... Nous ne pouvions aſſez loüer ſa générosité, d'avoir envoyé ſecrettement une ſomme conſidérable à ſon ami pour avoir une Charge qui faiſoit ſa fortune; & cependant tu ſçais que c'étoit bien moins pour obliger cet ami, que pour l'ôter à un autre dont il vouloit ſe vanger. Sa généroſité n'étoit qu'un piege pour ſurprendre l'eſtime de ceux qui ne pénétroient pas ſes veritables ſentimens. Mille exemples de fauſſe vertu me mettoient tous les jours en colére,

&

& je ne pouvois ſouffrir que des perſonnes indignes ſe joüaſſent de ma crédulité. Preſentement je ne vois plus de cœurs maſquez ; un homme généreux paroît tel qu'il eſt, un fourbe ne peut tromper perſonne, on diſtingue d'un coup d'œil une coquette d'une honnête femme, & je ſuis charmé de cette ſincérité.

A propos de Coquette, lui dis-je, tu en vois arriver une belle quantité, ſur tout depuis quelques années; Pas tant, me répondit-il, que tu te l'imagines. Comme dans le monde chaque femme veut plaire, & ſouvent ſans aller plus avant,

elles

elles paſſent preſque toutes pour avoir de la Coqueterie: mais tu ſeras étonné de ce que je te vais raconter. Je l'entendis ces jours paſſez par occaſion en me promenant ſeul dans un bocage des Champs Eliſées. Il nous arriva une femme aſſez jeune, qui peſtoit fort contre les Parques d'avoir ſi-tôt coupé le fil de ſa vie; je croyois que c'étoit une Coquette qui demandoit ſon amant. Rien moins que cela, me dit-on, elle a aimé ſon mari, & c'eſt lui ſeul qu'elle regrette; ſa paſſion n'a point diminué par le nombre des années. Souvent la nuit elle faiſoit laiſſer dans ſa chambre une bou-

une bougie allumée, & quand ſon mari dormoit, elle ſe faiſoit un plaiſir de le conſiderer à la lueur de cette bougie avec une attention extrême; elle le trouvoit ſi aimable, qu'elle ne pouvoit ceſſer de le regarder. Mon Dieu, diſoit-elle, qu'il eſt beau, qu'il eſt charmant; y a t-il au monde une femme plus heureuſe que moi. Cela eſt-il bien vrai, lui demandai-je? La tendreſſe d'une femme peut-elle aller juſques-là? On me l'a aſſuré, répondit-il, & la choſe n'eſt pas impoſſible.

Aprés qu'il eut fini de parler; il voulut diſparoître. Me quitter ſi-tôt, lui diſ-

dis-je, cela n'eſt pas juſte. Je ſens en moi, reprit-il, une impreſſion qui m'appelle; Impreſſion tant que tu voudras, tu demeureras encore un peu de tems avec moi. J'ai toûjours eu envie de ſçavoir quelque choſe de certaines gens de ma connoiſſance, & tu peux m'en donner des nouvelles. Dis-moi, je te prie, ce que fait Moliére depuis plus de vingt ans qu'il eſt mort. Térence & Plaute, me répondit-il, le perſécutent toûjours pour avoir diminué leur réputation, & je le vois quelquefois dans des Prez qui ſe divertit à attraper des Grillons. Et Corneille? Il cauſe,

ſe, dit-il, avec les Heros qu'il a repreſentez dans ſes Tragédies, & ces Heros admirent ſon eſprit; & le remercient toûjours des grands ſentimens qu'il leur a donnez. Et Lully? Celui-là, reprit Arlequin, peſte toûjours contre vôtre Muſique. La ſienne raviroit tous les Enfers; ſi nous étions dans un état à nous payer de Chanſons. Vous pourriez bien tous enſemble, repartis-je, faire des ſpectacles d'une beauté parfaite. Vous autres mortels, repliqua Arlequin, qui ne voulez voir que des apparences; vous vous contentez de ſpectacles, mais nous qui ſommes dans

dans les veritez, nous n'avons pas besoin de Comédies. Tu es donc bien Philosophe, repris-je? A propos de Philosophe, ne vois-tu point Descartes nôtre bon ami? A tout moment, me dit-il, il est toûjours avec Epicure & Aristote, qui sont appliquez à détruire ses principes, & lui pour les leur prouver d'une maniére sensible, les mena ces jours passez sur le bord d'une grande citerne où il cracha dedans toute l'aprésdînée pour faire des ronds, dont il se servit afin de leur expliquer le mouvement & l'étenduë de ses tourbillons. Je me réjouis souvent à les entendre dis-

púter avec une opiniâtreté que je crois commune à tous les Philoſophes.

Il y a quelque tems qu'il nous arriva un jeune homme de condition, bon Philoſophe, qui diſpute avec eux toute la journée, c'eſt le Chevalier de Venaſque. Venaſque, luy dis-je; on m'a dit qu'il avoit été tué pour une choſe aſſez plaiſante. La ſçais-tu, repartit Arlequin? Non, luy dis-je; Ecoute-moy, je vais te la raconter.

C'étoit un jeune homme fort emporté. Un jour étant avec deux ou trois de ſes amis ils parlerent de courage. Chacun d'eux le donnoit pour homme qui n'en-
ten-

tendoit pas raillerie ; Venaſque loüa la valeur d'un ami abſent : un de la compagnie ſe ſentant bleſſé de ſes loüanges, luy dit que ſon ami n'étoit pas tel qu'il le faiſoit. Venaſque imprudemment : Je parie cent piſtoles, dit-il, qu'il eſt plus brave que toy ; Parie que non, répondit l'autre; ils convinrent que Venaſque viendroit voir ſon ami, & qu'il l'obligeroit à ſe battre contre luy. Cet ami luy repréſenta qu'il étoit ridicule à luy d'inſulter un homme ſans raiſon. Parbleu, répondit Venaſque, je ne veux pas perdre mes cent piſtoles, je les ay pariées pour ſoûtenir ton

courage, & il faut que tu te battes ou contre luy, ou contre moy. Cet ami ſurpris de ſon extravagance, de l'engager dans un combat pour une choſe auſſi impertinente, luy répondit avec un dédain qui bleſſa ſa fierté. Peu de tems aprés cet étourdi l'ayant attaqué dans la ruë, receut deux coups d'épée qui luy ouvrirent le chemin des Champs Eliſées.

Ce jeune homme, ajoûta Arlequin, tout fou qu'il eſt, ne laiſſe pas d'ètre Philoſophe, & de diſputer aſſez ſubtilement pour embaraſſer quelquefois nos Maîtres; ce qui me fait de la peine, c'eſt qu'il s'emporte

te toujours. Il faut avoir bien peu de jugement, luy dis-je, que de se faire un point d'honneur pour soûtenir opiniâtrement sa pensée. Que les gens de College ayent des opiniâtretez là dessus, à la bonne heure, c'est leur mêtier: mais que les personnes du monde s'en fassent une affaire, c'est ce que je ne puis comprendre. La Philosophie de nous autres mortels ne consiste qu'à poser des principes, vrais ou faux, qui seront toûjours bons, pourveu que par eux nous puissions expliquer les effets de la nature. Puisque la verité nous est inconnuë, quand on a dit ce

qu'on croit, pourquoy ſe faire une vanité d'attirer les autres dans nôtre ſentiment? Peut-être eſt-il mauvais, & ne paroît-il véritable que par le tour que nous luy donnons, ou par l'ignorance de nôtre adverſaire qui n'a pas aſſez d'eſprit pour le combattre.

Un des plaiſirs de ce jeune étourdi, me dit Arlequin, c'eſt d'aller quelquefois tourmenter Timon le Miſantrope. Ces jours paſſez il le railla ſi fort ſur ſa ferocité, qu'il penſa être payé de ſes plaiſanteries. Que pouvoit-il tant luy dire, repris-je? Il le fit ſouvenir de la brutalité qu'il répondit à Apemante.

Comme

Comme je demeurai court: Parie que tu ne sçais dequoy je te parle: Je l'avouë, luy répondis-je, j'ay oublié ce que tu m'as dis autrefois de Timon ; comme je n'aime point les misantropes, je n'ay gueres fait d'attention aux choses qui le regardoient, cependant je t'en prie, redis-les moy.

Apemante, reprit-il, dont je viens de te parler, étoit le seul homme avec qui Timon eût commerce, parce qu'il étoit le seul Philosophe qui suivit ses sentimens. Un jour Timon se trouvant à un festin avec luy, Apemante crut luy plaire en luy disant que le festin étoit beau : Il le se-

roit bien plus, luy dit Timon, si tu n'y étois pas.

Une autrefois rencontrant Alcibiade qui venoit de faire recevoir une Loy nuisible au peuple d'Athénes, il l'embrassa au milieu de la ruë. Un homme surpris de ces caresses luy en demandant la cause; C'est, répondit-il, que je regarde ce jeune homme comme la ruïne des Athéniens.

Voici, continua Arlequin, le trait à mon sens le plus brutal de ce misantrope. Un jour le peuple étant assemblé, il s'avisa de monter dans la Tribune aux harangues. Tout le monde étonné de la nouveauté fit un grand silence; & voici

comment il leur parla : Peuple Athénien, j'ay dans ma maiſon un figuier, où pluſieurs de vos Concitoyens ſe ſont pendus, je vais faire réparer la maiſon, & peut-être faudra-t'il abatre le figuier : je vous en avertis de bonne heure ; ſervez-vous de la commodité, & que ceux qui en ont envie ſe hâtent de s'y venir pendre.

Aprés qu'il fut mort, Callimaque, ſi je ne me trompe fit ſon Epitaphe. J'ay oublié les vers écoutez le ſens. Paſſant, dit Timon, on m'a mis ici ; Va-t'en & laiſſe-moy en repos. Plains-moy, ou ne me plains point, cela m'eſt

iudifférent, pourveu que tu t'en ailles.

Tu m'as fait plaisir, luy dis-je, de m'avoir redit tout cela, je te promets de ne l'oublier de ma vie; mais à ce que je vois nous gardons nos mêmes inclinations aprés la mort, & nous sommes brutaux ou polis, suivant que nous l'avons été sur la terre. Tel, reprit Arlequin, que la Parque nous trouve, tel nous demeurons dans les Champs Elisées. L'une regrette toûjours son Amant, l'autre son mari; celuy-ci la bonne chere, celuy-là son bien; le Procureur ses procez; l'Avocat son sac; le Médecin ses Ordonnances, &

& l'Apoticaire les Cliſteres. Mais parmi vous, repris je, n'y a-t'il pas quelqu'un qui ait envie de revenir au monde? Non, me répondit Arlequin, Mercure a beau marquer avec ſa baguette les ombres qu'il voudroit renvoyer dans les corps. Preſque perſonne ne demande la metempſicoſe; la vie n'a rien qui nous touche, nous vous la laiſſons à vous autres mortels qui n'avez que des plaiſirs imaginaires, & des agitations continuelles. Cependant, repliquay-je, il y a quelque repos ſur la terre, on trouve des perſonnes raiſonnables qui vivent ſans aucune paſſion,

& crois-tu que ces gens là ne ſoient pas dans le calme. Il te le paroît, reprit Arlequin ; mais crois-moy, leur calme eſt comme celuy de la mer, qui n'empêche pas qu'elle ne demeure ſalée & qu'elle ne retienne ſon amertume. Telle eſt la tranquilité du monde, jamais pure, & toûjours mêlée de mille dégoûts.

Cependant, ajoûta-t'il, malgré cela je vois un jeune Allemand qui petille de retourner à la vie ; mais à condition qu'il rentrera dans le corps d'un valet de chambre ; Quel goût, luy demanday-je, a-t'il pour cet état : c'eſt me répondit

dit Arlequin, pour la raiſon que je t'ay dite, que nous gardons preſque toûjours nos inclinations; il eſt mort valet de chambre, & il veut encore le redevenir, c'eſt Merlin de Strasbourg. Ha Merlin? Oüy, reprit-il, depuis qu'il eſt venu dans les Champs Eliſées, il m'a fait pluſieurs contes. Tu ſçais qu'il ſervoit un enfant de qualité dans un College, dont le Principal ne ſe nourriſſoit les jours maigres que de langues de Carpes. Son Maître étoit malin; un jour le Principal outré contre luy l'envoya chercher pour le châtier, c'étoit un Samedi. Le

Principal dînoit quand il entra, auſſi-tôt il le détacha & luy fit mettre les deux doigts ſur la table, qui devoit être la poſture du patient, Pendant la punition, qui fut aſſez longue, le fripon mangea les langues de Carpe, & le Principal qui s'attendoit à faire un repas excellent, fut ſurpris de ne les plus trouver. Peu de jours aprés il ſceut qu'il les avoit mangées, & depuis quand il le châtioit les jours maigres, ou c'étoit l'aprésdîné, où il enfermoit auparavant dans ſon cabinet les langues de Carpes.

Dans la ſuite, ajoûta-t'il,

Merlin

Merlin eut envie d'être Moine, il ſe mit dans un Couvent, d'où trois mois aprés on fut obligé de le chaſſer pour ſon eſprit de diviſion & de libertinage. Au ſortir de là il rentra avec ſon Maître, qui l'avoit toûjours bien aimé, on l'appelloit alors le Comte de..... qui a été tué depuis peu d'années. Il le menoit tous les ans dans ſes Terres, où il y avoit des Païſannes aſſez jolies. Merlin les regardant d'un œil de convoitiſe, cherchoit tous les moyens de les attraper. Il fut à la fin décrié, & perſonne ne le voulut plus ſouffrir. Dans ce tems-là

il en aimoit bien fort une qui ſe moquoit de lui. Il remarqua qu'à certain jour de la ſemaine elle alloit garder ſes moutons à la campagne. Un matin l'ayant apperçûë de loin aſſiſe au coin d'un buiſſon ; pour être ſeur de ſon coup, il ſe gliſſa derriere une haye fort longue, qui alloit juſqu'à l'endroit où étoit la petite Bergere,&afin qu'elle ne ſe défiât de rien ,il faiſoit de tems en tems du bruit avec une ſonette à Vaches qu'il avoit à la main. A peine cette fille le vit , qu'elle ſe mit à fuir. Merlin l'attrapa & l'auroit pouſſée à bout, ſi elle n'eût été ſecouruë. Cette in-

ſulte fit grand vacarme dans le pays, & ſon Maître fut obligé de le renvoyer à Paris: cependant il ne le chaſſa pas, ne pouvant ſe paſſer de lui dans ſes expeditions amoureuſes, une deſquelles lui a été funeſte: la voici.

Dans ce tems-là une Provinciale, femme de condition & d'une beauté achevée, parut à la Cour: Tu entends bien de qui je veux parler; Ouy, lui dis-je, elle ne devoit pas mourir d'une maniere ſi cruelle. Juſte, reprit Arlequin, tu y es: Ecoute la ſuite qui a fait la cataſtrophe de Merlin: Tous les jeunes gens aimoient cet-

te femme, & ne jugeoient de leurs bonnes qualitez qu'autant qu'ils avoient part à ſes bonnes graces. Le Marquis de . . . . . lui trouvant du goût pour lui, voulut chaſſer tous les autres, & être le ſeul aimé. Il dit ſon deſſein à Merlin, & lui ôtant tous les emplois qu'il avoit auprés de lui, il ne lui laiſſa que celui de veiller à la conduite de ſa Maîtreſſe. Merlin faiſoit fort bien ſon devoir. Peu de tems aprés le Comte de. . . . vint à la Cour. Il étoit beau & bien-fait. A peine eut-il vû cette femme, que le bruit courut qu'il en étoit aimé; Le Marquis penſa mourir de

jalouſie

jalousie. Merlin étoit obligé de roder toutes les nuits autour de son logis pour observer si quelqu'un ne la venoit point voir secrettement. Une fois prenant garde que vis-à-vis de sa maison on avoit mis un grand tas de fumier, il se mit dedans, & se cacha si bien qu'on ne le pouvoit voir. Deux heures aprés un Jardinier de Marets passa avec sa charette vuide, & trouvant l'occasion de la charger de fumier, il prend sa fourche & la plante dans le tas où Merlin étoit caché; à peine l'eut-il fourrée, qu'entendant un grand cri, il se sauva tout effrayé, & laissa sa charette. Merlin

qui

qui étoit blessé à la cuisse se leva, & se l'étant bandée avec un mouchoir pour arrêter le sang, il se traîna chez luy; Peu de jours aprés la gangrene se mit à son mal & il mourut.

Voila une belle mort, luy dis-je. Malgré tout cela, reprit Arlequin, il tourmente Mercure pour redevenir valet-de-chambre; Et son Maître repris-je, qu'est-il devenu? Son Maître, repliqua-t'il, a dissipé tout son bien aprés cette Maîtresse, qui présentement le traitte avec beaucoup de froideur.

Mais tu m'amuses toûjours, adieu il faut que je m'en retourne, mon congè

n'étoit point pour si long-temps. Encore un moment, je t'en prie, luy dis-je, promets-moy de m'apprendre tout ce qu'on dira de tes Contes. Je te le promets : Promets-moy aussi, repris-je, de me venir voir quelquefois pendant la nuit, & à l'heure qu'il est; Mon cabinet est fort solitaire, comme tu vois, & nous pourrons parler en repos ; tu me diras des nouvelles des Champs Elisées, & je t'en diray de ce monde. Ton entretien me sera plus utile qu'il ne me l'étoit autrefois; & comme tu vois les Heros tels qu'ils sont, tu m'instruiras de leur gloire & de leur vertu.

tu. Il fut un moment ſans parler ; aprés quoy, les Heros des Champs Eliſées, me dit-il, ne ſeront jamais propres qu'à ſervir de ſujets de Comédie, adieu. Ce mot achevé, il diſparut tout à coup, comme un fantôme qui deſcend dans la terre, & je rentray dans mon cabinet pour écrire tout ce qu'il venoit de m'apprendre.

AVIS IMPORTANT.

Je vais ajoûter en peu de mots quelques Articles qui regardent le Livre ; le principal c'eſt que je prie le Lecteur de ne faire aucune application de ces Contes, il

s'y tromperoit infailliblement. La plûpart des personnes dont je parle sont mortes, & pour celles qui vivent, je n'en dis que des choses avantageuses ou indifferentes. Sur tout qu'on ne s'arrête pas aux premieres Lettres que j'ai mises pour marquer les Noms, parce qu'il y a plusieurs Noms qui commencent par les mêmes Lettres, & on appliqueroit certains Contes à des gens qui n'y ont aucune part. Bien plus j'ai donné le Manuscrit à lire à cinq ou six hommes du monde, pas un n'a pû deviner de qui je parlois, excepté que je les aye indiqué, ce que je n'ai fait que dans les aven-

tures

tures qui ne pouvoient les offenser. J'ajoûte que la même peut être arrivée à deux ou trois personnes ; ainsi il ne faut point l'appliquer à une en particulier, car ce seroit peut-être celle dont je ne parle point.

Ce que j'ose asseurer c'est que tous ces Contes sont véritables. Arlequin les faisoit quelquefois à ses amis particuliers, & Monsieur P..... m'en a dit quelques-uns que j'avois oubliez. Des avantures qu'il raconte, les unes sont arrivées depuis plusieurs années ; & les autres quelque tems avant sa mort. On lui en a dit, & il en a vû lui-même ; par exemple celle de l'Opera,

que

que je rapporte page 39. où il étoit présent. Je cite cette aventure pour une raison particuliere. On verra l'emportement d'un veillard & de deux femmes qui aimoient deux jeunes hommes de l'Opera. On a désigné leurs noms par un P. & par un E. Dans ce Conte le Vieillard qui n'aimoit que le chant, ne pouvoit souffrir la danse, & c'est pour cela qu'il parle sottement de ces personnes, quoy qu'ils dansent tous deux aussi bien & peut-être mieux que tous ceux qui se sont jamais mêlez de cet exercice. Ce que je viens de dire doit persuader le public avec quel soin & quelle circonspection je

 ménage

ménage dans ces Contes la réputation de tous ceux dont j'y parle ; & cela parce qu'il ne faut jamais rire aux dépens d'autruy. Aprés cela je ne crois pas que personne soit d'assez mauvaise humeur pour se fâcher ; car puisqu'on ne nomme qui que ce soit, pourquoy vouloir se trouver dans un Livre, qui assurément ne dit rien de nous.

Mais dira quelqu'un, vos Contes ne sont pas si bons que vous croyez ; quelques-uns manquent même de vraysemblance. Cela est autre chose ; Cependant je réponds qu'ils sont tous vrais, & que s'il y a quelque petite circonstance qui paroisse difficile

difficile à croire, je l'ay ajoûtée pour dépaïser le Lecteur, non pas de l'aventure, mais de la personne à qui elle est arrivée ; & cela pour cacher ce qu'il ne doit pas sçavoir. Je sçay bien que les Contes seroient excellens si on en connoissoit les interessez ; mais qu'on me permette de taire ce que je ne puis dire sans indiscrétion.

Pour ce qui est du reste. J'avouë qu'il y en a de meilleurs les uns que les autres : mais on n'en trouvera pas un où l'on ne sente quelque trait plaisant, ou par la réponse qui est au bout, ou par les manieres extraordinaires de ceux dont on y parle. Aprés cela tout le monde

ſçait que nous trouvons les choſes bonnes ou mauvaiſes, non ſeulement par rapport à elles-mêmes, mais tres-ſouvent par rapport à la ſituation d'eſprit où nous ſommes en les liſant. Dans des temps Horace trouvoit ſes vers admirables, & dans d'autres il les plioit & les jettoit ſous ſa table dans la pouſſiere, ſans pouvoir les ſouffrir. Je ne dis pas cela pour comparer mes plaiſanteries à des Ouvrages excellens, mais ſeulement pour donner au Lecteur lieu de faire cette reflexion; tous ceux qui liſent ſentent ce que je dis. Le moyen que des Contes plaiſent, ou à des gens qui ont receu quelque revers de fortune,

fortune, ou à ceux qui ſont dominez d'une humeur noire excitée par un temps ſombre, ou par des obſtacles impréveus qu'ils trouvent dans leurs plaiſirs ou dans leurs affaires? Dans ce moment rien ne plaît, la plus belle Muſique impatiente un homme qui eſt dans la douleur; mais qu'on les liſe à divers temps, qu'on ſe mette dans l'eſprit que ce ne ſont que des Contes, peut être n'en ſera-t'on pas entierement dégouté.

Que ſi on apporte dans cette lecture un viſage ſourcilleux & philoſophique, & qu'on ouvre le Livre au ſortir d'une profonde méditation ſur le Flux & Reflux,

ou sur le mouvement de la matiere globuleuses, mes Contes sont frits; le Cartesien crachera dessus, & ira sur le champ examiner le point de sa naissance pour voir si son étoile le menaçoit d'un Livre si impertinent. Les hommes sont quelquefois injustes, ils ne veulent ou ne sçavent point s'accommoder aux diverses choses qu'ils voyent. C'est pourtant une pensée aussi peu judicieuse, que si sur le Théatre ils cherchoient le heroïsme dans les discours d'une confidente. Aprés cela j'abandonne ces Contes comme des Chevaliers errans; je ne doute pas qu'ils n'ayent des avantures bien differentes,

mais

mais Arlequin dans ſon apparition m'a promis de me les venir raconter, & j'uſeray le plus ſagement qu'il me ſera poſſible des avis qu'il me donnera.

Ce n'eſt pas tout. D'où vient que j'ay mis des Hiſtoires ſerieuſes, comme celles des deux Religieuſes qui ſortirent de leur Convent ? Cela répond-il à Arliquiniana? Je ne me ſuis pas obligé de ne mettre ſous ce Titre que des plaiſanteries. Puiſque j'ay rapporté pluſieurs réponſes morales que m'a fait autrefois Arlequin; j'ay bien pû écrire ces deux Hiſtoires. Ce ſera bien autre choſe dans la ſuite quand on le verra avec le ſerieux qu'il

avoit en particulier. Arlequin étoit deux hommes; Sur le Theatre avec ſon maſque, rien de plus agréable ni de plus divertiſſant; mais rien de plus ſerieux que luy, démaſqué & hors du Theatre. Ceux qui ne le voyoient qu'à la Comédie le croyoient incapable de triſteſſe, & les perſonnes qui le voyoient de ſon ordinaire ne le trouvoient pas fort ſenſible à la joye. Il n'etoit pourtant pas Miſantrope, bien loin de cela, mais il n'étoit pas gay, & la mélancolie dominoit. Quand donc j'écriray ce qu'il me diſoit en certains momens de ſa mélancolie, on le verra ſage, poſé, ſolide, & Philopbe tout comme un autre.

Il s'est trouvé dans des tourbillons, & même il a decouvert le secret de les mêler les uns avec les autres sans les confondre. Il parlera non pas des mœurs, mais des Ouvrages d'autruy; Il n'évitera pas les occasions de faire des courses dans les sciences. Il m'a dicté certains beaux endroits des Poëtes Italiens qui ne déplairont pas; & j'ay de luy la version de quelques Dialogues Grecs qui pourront trouver place dans nos conversations. Ce qui est certain, c'est qu'il parlera toûjours avec modération; qu'il ne manquera jamais de respect pour les gens de mérite, & que dans ses paroles on ne verra rien qui appro-

che des injures que Scaliger dit à des personnes de réputation.

J'oubliois qu'il s'est glissé quelques fautes d'impression; Par exemple, on a mis Sapatos avec un S. au commencement; les Espagnols l'ecrivent avec un ç, ainsi de quelques autres, mais cela n'est rien, & le Lecteur y suppleera facilement.

ARLIQUINIANA.

MOn deſſein eſt de faire ici un Recueil, non ſeulement de quantité de mots plaiſans qu'Arlequin diſoit en repréſentant ſon perſonnage à la Comédie Italienne, mais encore de rapporter pluſieurs Hiſtoires agréables, qu'il racontoit à ceux avec qui il étoit libre. Je diray auſſi les choſes ſérieuſes, & les maximes de Morales dont trés-ſouvent il rempliſſoit la converſation. Tout le

monde ſçait qu'il étoit honnête homme, qu'il avoit de la probité & de l'honneur, & qu'il ne s'eſt jamais attiré une mauvaiſe réputation par une conduite déreglée. De plus, il étoit ſçavant, ſur tout dans la nouvelle Philoſophie; & il avoit pluſieurs connoiſſances particulieres des ſecrets de la nature. Comme il liſoit un jour dans une Bibliotheque, un illuſtre Magiſtrat y entra par occaſion, & l'ayant approché ſans le connoître, il lia converſation avec luy; il fut ſi ſatisfait de ſa capacité, qu'il voulut ſçavoir qui il étoit: le Bibliothequaire luy répondit que c'étoit le
Sieur

Sieur Dominique, autrement Arlequin de la Comédie Italienne; le Magiſtrat l'alla rejoindre, il luy fit mille amitiez, & depuis ce temps-là il luy conſerva toûjours ſon eſtime & ſa protection. Je ne crains pas que les gens de bon ſens me ſçachent mauvais gré de publier ce que je ſçay de luy. C'eſt dans cette veuë, que je vais rapporter les Mots plaiſans qu'il diſoit ſur le Theatre, & les ſentimens de probité qu'il a conſervez toute ſa vie.

Dans une Comédie il y a une Scene, ou Arlequin veut vendre ſa maiſon, il dit à l'acheteur qu'afin qu'il

n'achete pas Chat en poche, il luy en veut faire voir un échantillon, & là-dessus tirant de la basque de son Casaquin un gros plastras, voilà, dit-il, l'échantillon de la Maison que je veux vous vendre.

Dans une Scene d'une autre Comédie il fait le gueux, Octave luy demande ce qu'il veut de luy, Arlequin le prie de luy donner l'aumône, Octave pour le plaisanter l'interroge sur plusieurs choses, entr'autres, combien il a de peres. Arlequin luy répond qu'il n'en a qu'un, Octave fait semblant de se fâcher contre luy, & luy demande pourquoi il n'a qu'un pere;

je ſuis un pauvre homme, luy répond-il, & je n'ay pas moyen d'en avoir davantage.

Dans une autre Scene les Archers le veulent mener en priſon pour quelques fourberies qu'il a faites, il dit qu'il n'y veut pas aller. & que les Volontez ſont libres.

Dans une autre Comédie il feint le Malade, un Medecin le guerit, aprés quoy il luy demande ſon payement, Arlequin ne prétend point luy donner la ſomme qu'il veut avoir, le Medecin le fait aſſiner ; comme Arlequin eſt devant le Juge, il dit qu'il ne veut point de la ſanté que le

Medecin luy a donnée, il offre de la luy rendre, autrement qu'il eſt prêt de la dépoſer au Greffe, que le Medecin y dépoſe la maladie qu'il luy ôtée, & que chacun reprendra ce qui luy appartient.

Il y a une Scene où il fait le Valet ſobre. Paſquariel le veut mener au Cabaret, Arlequin n'y veut pas aller: Le verre, dit-il, eſt la boëte de Pandore, & c'eſt de là que ſortent tous les maux.

Tout le monde ſçait la Scene plaiſante qu'il fit dans la Chambre de M. de S..... Il avoit envie d'avoir des Vers Latins de luy, & il ne ſçavoit comment faire,

faire, il ſçavoit ſeulement que le Poëte ne vouloit pas ſe donner la peine d'en faire pour tout le monde. Voici le moyen qu'il prit : il s'habilla de ſon habit de Theatre, avec ſa ſangle, & ſa petite épée de bois, il prit un Manteau qui le couvroit juſqu'aux talons, ayant caché ſon petit Chapeau, il ſe mit dans une Chaiſe; quand il fut à la porte de la Chambre de M. de S.... il heurta, en entrant il jetta ſon Manteau à terre, & ayant mis ſon petit Chapeau, il courut ſans rien dire d'un bout de la Chambre à l'autre en faiſant des poſtures plaiſantes. M. de S..... étonné d'abord,

bord, & ensuite rejoüi de ce qu'il voyoit, entra dans la plaisanterie, & courut luy-même dans tous les coins de sa Chambre comme Arlequin, & puis ils se regardoient tous deux, faisans chacun des grimaces pour se payer de la même monnoye; la Scene ayant duré un peu de tems. enfin Arlequin leva son Masque, & ils s'embrasserent tous deux avec les ha, ha, de deux amis, qui se revoyent aprés une longue absence, M. de S ... luy fit des Vers tres-beaux, & le renvoya fort satisfait de sa Poësie & de sa bonne humeur.

Dans le temps que la Troupe Italienne joüoit les

les Procureurs, il me dit un ſoir dans ſa Lôge, aprés la Comédie, une plaiſanterie que feu M. le Duc de Nemours fit à la chaſſe ; Ce Prince, dit-il, avoit chaſſé toute la matinée ſans rien prendre, fâché de cela, il vit venir de loin un homme, maniere de Bourgeois monté ſur un aſſez bon Cheval ; quand il fut à portée de veuë, il connut que c'étoit le Procureur d'une femme qui plaidoit contre luy ; au moment il mit ſes Chiens aprés, diſant que c'étoit la meilleure Chaſſe qu'il eût jamais faite. Le Procureur, qui ne s'attendoit pas à cela ſe mit à fuïr à toutes jambes, pour éviter

éviter les Chiens, qui l'auroient devoré. Le Duc de Nemours, & ceux qui étoient avec luy éclatoient de rire, entendant crier le Procureur, qui se tenoit aux crains du Cheval, & qui demandoit miséricorde à tous les passans. Enfin par bonheur, trouvant ouverte la porte d'une basse-court, il se jetta dedans, & il fut obligé de courir jusques dans la cuisine pour se garentir des Chiens qui le poursuivoient.

Un jour il nous raconta une avanture qu'il eut avec un Gascon en revenant de Bourgogne dans le Carrosse ordinaire; Je trouvay, dit-il, dans le Carrosse trois

ou

ou quatre perſonnes ſociables, avec que je m'entretins pendant le chemin, je m'attachay principalement à un Danois, qui venoit de voyager en Pologne, en Allemagne, & en Eſpagne, qui avoit veu une partie de la France, & qui venoit à Paris ; je luy demanday des nouvelles des Païs qu'il avoit vûs; aprés quoy je luy fis pluſieurs queſtions ſur le Danemarc, ayant répondu à toutes, il me parla des forces de ſon Roy, de ſes Armes, & du nombre de Vaiſſeaux qu'il a toûjours ſur l'Ocean : le Gaſcon écoutoit cela avec une attention extrême ſans dire un mot ; quand le Danois eut

eut cessé de parler, le Gascon, comme revenant d'un profond sommeil, Monsieur, dit-il, s'adressant au Danois, le Roy de Danemark a-t'il Carrosse? Cette question surprit tellement les personnes qui l'entendirent, qu'il leur fut impossible de s'empêcher de rire. Le Danois croyant que le Gascon luy avoit fait cette question pour se mocquer du Roy de Dannemark, le voulut tuer, le Gascon qui ne comprenoit pas la sottise qu'il venoit de dire, demandoit au Danois pourquoy il se fâchoit contre luy. Enfin on eut toute la peine du monde d'empêcher le Danois de

le

le maltraiter. Le lendemain au soir on arriva à Paris, tout le monde descendit de Carrosse, mais le Gascon n'en sortit point, craignant, comme il m'avoit dit tout bas, *l'irruption sur luy de ce malhonnête Etranger.* Quand le Danois eut pris congé de la compagnie, & qu'il fut loin, le Gascon sentant revenir son courage, *J'ay voulu attendre*, dit-il d'un ton fier, *si le faquin me diroit quelque chose, je le defie, luy & son Roy de Dannemark d'oser jamais me regarder entre les deux yeux.*

Il trouvoit que les hommes avoient tort de faire leurs Testamens de la

maniere qu'ils le faiſoient; ils laiſſent, diſoit-il, tous leurs biens aux uns & aux autres aprés leur mort, c'eſt le vray moyen que leurs heritiers ſouhaittent de les voir enterrez pour poſſeder l'héritage. Là-deſſus il me dit un jour à la promenade qu'il avoit connu un Prieur Gaſcon, homme d'eſprit, qui pendant une maladie dangereuſe avoit fait une Teſtament d'une maniere bien différente, il avoit mis que s'il mouroit il ne laiſſoit rien à ſes valets, mais que s'il revenoit en ſanté, il leguoit à celuy-là telle ſomme, à celuy-ci tels meubles; Ce Teſtament, ajoûta-t'il, penſa coûter

coûter la vie au Prieur, car chaque Valet, pour avoir ſon legs, étoit toûjours au chevet de ſon lit, malgré qu'il en eût, & ils luy rendirent tous des ſervices ſi continuels, & quelquefois ſi peu néceſſaires, qu'ils penſerent le tuer de l'envie qu'ils avoient de luy faire recouvrer la ſanté.

Il diſoit, en parlant de l'avarice, que ce vice avoit quelque choſe de bizarre, & de bien oppoſé aux autres. Un débauché, ajoûtoit-il, cherche une belle femme pour l'aimer: un Yvrogne boit à la premiere occaſion le vin aprés lequel il a long-temps ſoûpiré, & un avare ne ſe ſert jamais du bien

qu'il a acquis avec beaucoup de fatigues. Ne savez-vous point, continua-t'il, l'histoire d'Opimius riche & avare, qui se refusoit les choses les plus nécessaires à la vie. Horace rapporte qu'il tomba dans une si profonde léthargie, que son héritier le croyant mort se saisit de toutes ses clefs, pour voir au plûtôt l'argent qui étoit dans ses coffres. Son Médecin, qui étoit son ami, ayant envie de le tirer de la léthargie par un prompt remede qui convint à son avarice, fit porter au chevet de son lit une table, sur laquelle il versa des sacs d'argent qu'il compta à grand bruit, afin que

que le ſon le fit revenir. En effet, il revint un peu, le Medecin ſe ſervant de ce moment lui dit, que s'il ne prenoit garde à ſes tréſors, ſon héritier étoit venu pour les emporter: le malade lui demanda d'une voix foible, ce qu'il devoit faire pour l'en empêcher; Vôtre corps, lui répondit le Medecin, eſt épuiſé faute de nourriture, & vous n'avez plus de force, mangez ce que je vous preſente Le Malade ouvrant les yeux à demi pour voir ce qu'il lui donnoit: Cela, coûte-t'il beaucoup, lui demanda-t'il? L'a-t'on acheté bien cher? trois ſols, lui répondit le Medecin. Helas! re-
 prit

prit le Malade, qu'importe que je meure de maladie, ou de la miſere dans laquelle me va précipiter cette dépence.

Un jour il alla voir un de ſes amis, & il trouva chez lui un homme qui ſe piquoit de joüer du Luth admirablement bien, quoi qu'il en joüât fort mal; quand il fut ſorti on demanda à Arlequin ſi cet homme joüoit bien du Luth: *Je trouve*, répondit-il, *que c'eſt le Luth qui joüe de l'homme*

Une autre fois il me diſoit que tout le monde ſe tourmentoit pour amaſſer de quoy vivre, que pour lui il ſongeoit à amaſſer de

quoy

quoy mourir; tant qu'on eſt jeune, ajoûtoit-il, ou qu'on ſe porte bien, on trouve toûjours de quoy vivre, mais quand on eſt malade, & qu'on approche de la mort, le bien eſt alors néceſſaire pour être malade joyeuſement, & pour mourir ſans inquiétude.

Dans une autre occaſion, où nous parlions de l'attention qu'ont pluſieurs perſonnes à faire une chere delicate, il me dit, qu'il faudroit envoyer tous les gloutons voyager en Eſpagne pour les bien punir. Je me ſouviendrai toute ma vie, me dit-il d'un voyage que j'y fis. Avant que de venir en France, je débarquai

à Roze, par où j'entrai dans la Catalogne; dans presque toutes les Hôtelleries où je fus, l'Hôte me venoit faire des complimens en termes magnifiques, ensuite de quoy il me promettoit de me bien traiter; Un entr'autres me demanda si j'aimois les Perdrix, je dis que oüi; si j'aimois les Poulets, je dis encore que oüi; si j'aimois les Cailles, oüi, lui dis-je; Mangez-vous des Artichaux? trés-bien, lui répondis-je: & des Champignons? encore mieux, repliquai-je. Je croyois faire le meilleur repas de ma vie. Je vous demande pardon, me dit cet hôte dénaturé, je n'ai rien de tout cela: mais je vais

vous

vous donner un excellent morceau de lard que je garde depuis deux ans.

N'avez-vous jamais ſçu la réponſe plaiſante d'une jeune Demoiſelle Eſpagnole? Pluſieurs femmes de qualité ſe promenoient dans un beau Jardin aux environs de Madrit. Dans le Jardin il y avoit une grotte, où l'on apperçût la ſtatuë d'un homme nud, elle étoit d'Albaſtre, & parfaitement bien faite, le Sculpteur lui avoit couvert certain endroit , avec deux ou trois feüilles de vignes : toutes ces Dames furent longtems à admirer cette ſtatuë, &prenant garde que la jeune Demoiſelle ne diſoit

rien, elles lui demanderent ce qu'elle en penſoit : *Elle eſt trés-belle*, dit-elle, *mais elle le ſera encore plus à la chute des feüilles.*

Un des plaiſirs des Dames Eſpagnoles, ajoûta-t'il, c'eſt de ſe donner tour à tour du Chocolat ; Un jour ſe rencontrant cinq ou ſix enſemble, elles trouverent le Chocolat ſi bon, que l'une de la compagnie dit qu'elle voudroit bien qu'il y eût du peché à en prendre, afin qu'elle le trouvât plus excellent.

Une femme de qualité qui étoit Françoiſe, ſe trouva obligée d'aller en Eſpagne pour des raiſons importantes. Comme elle fut à

Sarragoçe, Capitale de l'Arragon, elle envoya un valet-de-chambre chez un Cordonnier Eſpagnol, pour lui dire de lui venir prendre la meſure de quelques ſouliers qu'elle vouloit avoir : *Sapatos ſapatos*, lui dit le Cordonnier gravement, *por la Signora Princeſſa muy bien Embia mi un coche.* Il dit au valet-de-chambre, qu'il iroit trés-volontiers : mais qu'il falloit que cette Princeſſe lui envoyât ſon Carroſſe.

Un Allemand, ajoûta-t'il, eſtimoit ſi fort la Nobleſſe des Chanoines de Cologne, qu'il diſoit que ſi le Grand Seigneur ſe faiſoit Catholique, & qu'il demandât pour lui une Pré-

bende dans cette Eglise, on ne le trouveroit pas d'assez bonne Maison pour l'obtenir.

Puisque nous sommes sur l'entêtement de Noblesse, me dit Arlequin, j'ay vû chez une Dame un Espagnol qui se glorifioit d'être descendu d'une Maison si ancienne, qu'il payoit encore, disoit-il, la rente d'une somme que ses Prédecesseurs emprunterent, pour aller dans la Judée adorer Jesus-Christ dans la Créche de Bethlehem. Il n'y a rien, ajoûta-t'il de plus beau qu'une naissance noble, mais il n'y a rien de plus injuste que d'en tirer vanité. La Noblesse

blesse est la seule chose où les hommes n'ont aucune part, ils naissent nobles sans leur participation, & si leur Mere accouchoit d'un monstre, il feroit d'aussi bonne Maison qu'eux.

Il y a quelque tems, dit-il dans la même conversation, qu'un bel Esprit de profession alla porter son ouvrage à l'Examinateur que Monsieur le Chancellier le Tellier avoit commis. Cet Examinateur, qui étoit chargé de lire un long Manuscrit, ne lui rendit pas son ouvrage si promptement qu'il le souhaittoit. Le bel Esprit prenant le délay pour une injure: *Sçavez-vous bien, Monsieur,*

lui dit-il, *que je ſuis Gentil-homme ?* L'Examinateur lui répondit en ſoûriant, *qu'il l'expediroit auſſi-tôt qu'il auroit vû ſa généalogie.*

Il nous dit une autre fois qu'un Gaſcon ne prenoit aucun goût aux Operas depuis la mort de Lully, & quand on lui en demandoit la raiſon: *C'eſt,* diſoit-il *qu'il n'y a ni ſel, ni poivre dans la nouvelle Muſique.* Le même Gaſcon, dit Arlequin, ſe trouva dans une Compagnie où l'on parloit de la Simphonie de France & de celle d'Italie: on loüoit auſſi l'excellence des inſtrumens, & chacun ſuivant ſon goût eſtimoit le Luth, le Claveſſin, le Theorbe, ou

ou le Violon ; le Gaſcon aprés avoir écouté long-tems la converſation : *Ha, Meſſieurs*, dit-il gravement, *le bel inſtrument qu'un tourne-broche !*

Un autre Gaſcon, continua-t'il, alla voir un jour le Tréſor de ſaint Denis avec quelques-uns de ſes amis, quand il l'eût vû bien attentivement : *Quoi*, dit-il avec dédain, *eſt-ce là ce Treſor dont on fait tant de bruit ? Dieu me damne, il n'y a ſi petit Gentilhomme en mon païs, qui n'ait un cabinet plus riche que cela.*

Vous ſçavez, continua Arlequin, la galanterie Gaſconne du Duc d'Albe. Le Roi d'Eſpagne donnoit

un Bal, & le Duc d'Albe y menoit une Dame. Un de ses amis le rencontrant comme il entroit dans la Sale; que *dize l'alba*, lui dit-il, *Dize*, répondit le Duc, *que las estrellas se aparten que vienne el sol*, si vous n'entendiez pas la Langue Espagnole, je ne vous aurois pas dit cette réponce. Le nom *d'Albe* fait allusion à l'*Aube du jour*, & son ami lui demandant que dit *l'Aube*, le Duc parla galamment pour la Dame qu'il menoit, en répondant que l'Aube disoit que toutes les Etoiles, qui étoient les Dames du Bal, devoient disparoître à la vûë du Soleil, qui étoit celle qu'il menoit.

Un

Un jour à la Comédie, il me fit voir dans une Loge une femme, qui ſans avoir une grande jeuneſſe conſervoit un beau teint, bien naturel, & de beaux traits qui la rendoient plus agréable que ne l'eſt une fille de vingt ans. Cette femme, me dit-il a une veritable vertu; mais elle ſe ſent toûjours, & a quelque penſée de ſe remarier. Son fils, âgé environ de vingt-cinq ans, qui veut ſe marier auſſi, craint que le mariage de ſa Mere ne luy ſoit nuiſible, & c'eſt pour cela que pour la faire paroître âgée, il ſe laiſſe croître la barbe; ſa Mere ne le peut ſouffrir, & cette barbe eſt toû-

toûjours la cauſe de leur conteſtation. Enfin ils ont conclu l'accommodement, qui eſt que la mere donne par année cent francs à un Barbier, à condition qu'il ira tous les jours faire la barbe à ſon fils.

Il me montra auſſi un homme de condition qui a beaucoup d'eſprit, & un peu plus de vivacité qu'il n'en devroit avoir Un jour ſe trouvant dans une compagnie de gens ſages, qui parloient de certaines perſonnes qui avoient la memoire heureuſe; la mienne, dit-il, eſt encore meilleure que celle de tous ceux dont vous venez de parler. Comment cela, Mon-

Monſieur, lui demanda un homme de la compagnie? c'eſt répondit le jeune homme,que je me ſouviens fort diſtinctement d'avoir vû danſer ma mere dans un Bal avant qu'elle fut mariée.On ne peut ſe ſouvenir de plus loin.

Je lui dis que les François avoient l'injuſtice de croire les femmes fort portées à la fragilité. Si les hommes, repris-je, ne leur diſoient rien, elles demeureroient en repos. Il me ſouvient d'un bon mot que me dit un jour un homme de merite: Les femmes, diſoit-il, ſont froides, elles ſont comme le beure dans la poële,avant que ce beure ſoit

ſoit ſur le feu, il ne ſe fond point,&ne fait aucun bruit, mais pour peu qu'il ſente la chaleur, il petille; que les hommes ne diſent aucune galanterie aux femmes, elles ne ſongent à rien, mais qu'ils échauffent leur cœur par la tendreſſe, elles petillent, cela eſt naturel: mais c'eſt toûjours les hommes qui commencent à chercher noiſe, & qui penſent les premiers à les broüiller avec leur bonne réſolution.

Dans une Comédie Italienne Arlequin fait le perſonnage de Titus, & il recite les vers que M. Racine lui fait dire dans ſa Bérénice, Arlequin tourne ces vers

vers en plaiſanterie, non pas pour les cenſurer, mais en les appliquant à un ſujet Comique. Quand les Italiens joüerent cette Comedie, M:..... qui a fait quelques Tragedies avec ſuccez, ſe mit en trés-mauvaiſe humeur contre eux, *Quel abus*, diſoit-il, *de ſouffrir que des Bâteleurs rendent ridicules les ſentimens heroïques que les Auteurs s'attachent à mettre dans les Tragedies! ſi on tourne en plaiſanterie ces ſentimens, où eſt-ce que le Roi trouvera des Miniſtres pour ſon Conſeil, & des Généraux pour ſes Armées?* Il faut être bien Poëte, me dit Arlequin, pour avoir une telle imagination,

nation, & pour croire que les lumieres des Miniſtres, & que le courage des Généraux d'Armées ne ſe prend que dans les Pieces de Theatre. Monſieur Racine ne prit pas la choſe ſi fort à cœur, il vint à la Comédie, il y rit, & s'en retourna ſans le moindre reſſentiment.

Un jour un des amis de Monſieur de Vivonne luy demanda cent piſtoles à emprunter, il lui répondit qu'il n'avoit point d'argent: mais que s'il vouloit, il lui prêteroit une terre de vingt mille livres de rente. En parlant de Monſieur de Vivonne, il ajoûta la plaiſanterie qu'il dit à ſon Cheval,

val, dans le tems que les François passerent le Rhein vers Tolus; quand M. de Vivonne fut au milieu du Fleuve, son Cheval fit un mouvement qui le pensa desarçonner. Lui le retenant, *Au moins*, lui dit-il en riant, *ne t'avise pas de faire mourir un Amiral dans l'eau douce.* Il faut avoir l'esprit bien présent & bien ferme, pour plaisanter dans un pareil danger.

A propos de guerre, ajoûta-t'il, vous vous souvenez de la derniere action qui se passa en Flandres, il y a quelques années; Oüi, lui dis-je, je m'en souviens. Un jeune homme de qualité, reprit-il, âgé au plus de dix-

dix-ſept ans y fit des choſes aſſez remarquables. Aprés l'action il en voulut faire la Relation, & il l'envoya à Paris à un de ſes amis. Il avoit écrit cette Relation le mieux qu'il avoit pû, cependant elle n'étoit point exacte, & même il y avoit des choſes oppoſées qu'on ne pouvoit accorder. Un homme de qualité, & aſſeurément de beaucoup d'eſprit, l'ayant lûë, & ne pouvant comprendre certains endroits : *En verité*, dit-il, *M. de.... devoit ſe contenter de mediter l'action où il a été, & non pas l'écrire: Ceſar n'écrivit ſes Commentaires que longues annees aprés avoir fait ſes Conquêtes.*

Le

Le même homme de qualité se trouvant dans une compagnie, où un de ses amis juroit souvent en racontant une chose qui lui étoit arrivée; cet homme de qualité, dis-je, lui dit en riant, que ces juremens ne faisoient rien à l'Histoire; Ce sont, lui dit son ami, les ornemens du discours: *Hé, Monsieur*, lui dit-il d'un ton grave, *vous ne voyez pas que vous mettez tout en ornemens.*

Un jour parlant des gens qui aimoient le jeu, Arlequin me dit qu'il avoit connu une femme qui aimoit si fort à joüer, & qui en même tems étoit si avare, qu'elle poussa l'avarice au de là du

tom-

tombeau. Cette femme, ajoûta-t'il, tombant malade à la Campagne, dans un Village où elle avoit beaucoup de bien, fit venir le Curé, à qui elle proposa de joüer, le Curé qui joüoit volontiers aussi, reçut la proposition avec plaisir. Ils joüerent tous deux, & le Curé perdit. Aprés lui avoir gagné son argent, elle lui proposa de joüer contre lui les frais de son enterrement, en cas qu'elle mourût: ils les joüerent, & le Curé perdit encore; elle l'obligea de lui donner une promesse pour argent prêté, de la somme à laquelle ils taxerent au moment ses frais funeraires. Cette femme se sentant plus

plus mal remet cette promesse à son fils, & elle mourut huit ou dix jours aprés, le Curé l'enterra gratuitement en retirant sa promesse.

Un jour je rencontray Arlequin au Palais à la Grand'-Chambre, où l'on plaidoit pour une Religieuse, que ses parens avoient obligée d'entrer dans un Monastere. Je dirai son Histoire, mais auparavant je vais raconter celle d'une autre Religieuse que j'appris d'Arlequin au sortir de l'Audience. Vous verrez, me dit-il, la prudence admirable d'un Evêque.

Dans une ville d'Italie, une jeune fille, belle & bien-

faite, & pour cela haïe de sa mere, qui étoit veuve, & qui avoit encore des Amans, fut contrainte d'entrer dans un Monastere, & de prendre l'habit pour se délivrer des mauvais traittemens qu'on lui faisoit tous les jours. Sa mere aimoit un Gentilhomme bien fait, & elle eut l'imprudence de l'envoyer à sa fille, pour la porter à faire des vœux. Cette mere croyoit que ce Gentilhomme s'acquitteroit bien de la commission pour son interêt particulier, puisqu'elle le vouloit épouser, & lui donner tout son bien. Un jour que le Gentilhomme pressoit cette fille de s'engager dans

dans la Religion, elle lui demanda les larmes aux yeux, pourquoi il vouloit qu'elle se sacrifiât à une maniere de vie pour laquelle elle avoit de l'horreur, & continua de lui parler avec tant de force que l'homme fut attendri, sur tout quand elle lui dit qu'elle sçavoit que sa mere l'aimoit, & que c'étoit elle seule qui se trouvoit la victime de leur amour. Le Gentilhomme lui proposa un expedient, qui étoit de l'épouser; elle fut d'abord surprise de la proposition, un moment apres elle y consentit, mais d'une maniere à faire croire au Gentilhomme que c'étoit moins par inclination,
 que

que pour ſe tirer de l'état où elle étoit. Ils convinrent que la nuit ſuivante il lui jetteroit par deſſus les murailles du Jardin un habit d'homme, qu'elle le prendroit dans ſa Cellule, qu'il l'attendroit pour la recevoir, & qu'il la conduiroit dans un lieu de ſureté, où ils pourroient achever leur deſſein; la choſe fut ponctuellement executée, à la concluſion prés. Quand cette fille fut au pouvoir du Gentilhomme, il la deshonora, & enſuite il fut frappé d'un remords ſecret qu'il ne put vaincre. Il feignit d'avoir oublié ſa bourſe à ſon logis, & luy dit de l'attendre au

même

même endroit. La fille attendit, mais voyant que l'Aurore commençoit à paroître, & que le Gentilhomme n'étoit pas revenu, elle crut, comme il étoit vray, qu'il avoit fait des reflexions aux ſuites fâcheuſes de ſon enlevement, & qu'il l'avoit abandonnée. Voici le moyen dont elle s'aviſa pour reparer ſa faute. Elle alla au Palais de l'Evêque, & demanda à parler à luy; ſon Maître de Chambre dit que ce n'étoit pas l'heure de le voir. Elle preſſa & redoubla ſi fort ſes empreſſemens, en faiſant entendre qu'il s'agiſſoit d'une affaire de grande conſéquence, que

le Maître de Chambre crut à propos de la ſatisfaire : il va eveiller l'Evêque, & lui dit qu'un jeune homme preſſoit fort pour lui parler d'une choſe trés-importante. On le fait entrer ; quand elle fut dans ſa chambre, elle le pria de faire ſortir tous ſes gens ; ſe voyant ſeule elle ſe jetta à ſes pieds pour ſe confeſſer & lui raconta ſon avanture, le conjurant d'avoir ſoin de ſon honneur & de ſon ame. L'Evêque qui avoit de la vertu & de la prudence ; voyant que la choſe venoit preſque d'arriver, & qu'elle n'étoit ſçuë de perſonne, fit mettre au moment les Chevaux à ſon Carroſſe ; & la mena au

Cou-

Couvent, où aucune Religieuſe n'étoit encore levée; il ordonna à la Portiere, ſous peine d'excommunication, de ſe retirer dans ſa Cellule, ſans dire mot à perſonne. Quand l'Evêque fut ſeul & maître de la porte, il fit deſcendre la fille, qui attendoit dans le Carroſſe, il la mena en ſa Cellule, où il lui fit quitter les habits d'homme, & les ayant mis ſous ſon manteau, il remit les clefs à la Portiere, & s'en retourna à ſon Palais, ſans dire à qui que ce ſoit un mot de ce qu'il venoit de faire. La choſe demeura toûjours ſecrette, juſqu'à ce que cette fille, qui dans la ſuite fut re-

remiſe en liberté par la juſtice du Pape, l'apprit elle-même à quelques-uns de ſes parens, qui de l'un à l'autre répandirent l'hiſtoire dans toute la Ville. Ce qui eſt ſingulier, ajoûta Arlequin, c'eſt que le Gentilhomme, qui avoit donné lieu au déguiſement, preſſé de ſa mauvaiſe action, ſortit de la Ville, & entra peu de tems aprés dans un Ordre, où il a toûjours vécu ſagement.

Racontez-moy préſentement, ajoûta-t'il, l'hiſtoire que vous m'avez promiſe. Je l'ai lûë, luy dis-je, dans un Livre qui paroît depuis quelques années, & j'ay trouvé un homme de mé-

mérite, qui a connu les perſonnes à qui les avantures ſont arrivées, qui m'en a dit des circonſtances qu'on a oubliées, & qui cependant me paroiſſent fort ſingulieres, vous en allez juger.

Dans une Ville de France, une Religieuſe âgée d'environ vingt-deux ans, qui avoit été forcée par ſes freres de prendre cet engagement, trouva moyen une nuit de ſe ſauver de ſon Monaſtere; elle vint à Paris habillée en fille du monde, & ſe plaça par une rencontre heureuſe chez la femme de l'Ambaſſadeur d'Angleterre, elle ſuivit ſa Maîtreſſe à Londres,

dres,& comme elle étoit jolie & bien faite, à peine y fut-elle arrivée qu'elle y eut un Amant. C'étoit un jeune homme de famille, Proteſtant, avec un bien mediocre, il la demanda en mariage & elle y conſentit. Environ ſix mois aprés le mari tomba malade, les Miniſtres le venoient voir tous les jours, & l'exhortoient à être fidelle dans ſa Religion. Leurs viſites faiſoient de la peine à cette femme, qui avoit dit à ſon mari avant le mariage, qu'elle étoit Catholique. Elle réſolut un jour qu'elle ſe trouva ſeule avec lui, de lui marquer la douleur qu'elle avoit de le voir
mourir

mourir dans une fauſſe Religion , & comme elle vit que ſon mari l'écoutoit, elle lui dit tant & de ſi bonnes raiſons , & le Ciel benit ſi fort ſon deſſein , qu'il connut ſon erreur ; & ſoit par complaiſance , ou par, un véritable deſir de ſe convertir, il fit dans la ſuite une abjuration ſecrete entre les mains d'un Aumônier de la Reine d'Angleterre. Cet homme étoit jeune , ſon âge, & ſon bon temperamment le tirerent de danger, il vint en convaleſcence, & enfin dans une parfaite ſanté. Alors il voulut vivre avec ſa femme comme auparavant. La femme lui dit qu'elle lui alloit découvrir

un ſecret qui le ſurprendroit, & là-deſſus elle luy dit qu'elle étoit Religieuſe Profeſſe dans un Couvent de France, d'où elle s'étoit ſauvée , ajoûtant que ſes parens l'avoient portée par des violences à cet engagement , que même ils avoient précipité ſa Profeſſion avant l'âge, qu'elle avoit entre les mains les preuves de ce qu'elle diſoit , & que s'il vouloit la mener à Rome elle ſe feroit relever de ſes vœux par le Pape Cet homme fut fort étonné de ce qu'il entendoit : mais comme il etoit Catholique, il vécut ſagement avec elle. Etant à Rome elle preſenta une

une Supplique au Pape, qui declara ſes Vœux nuls, aprés cela ils revinrent tous deux à Paris, prétendant d'entrer dans la portion du bien qui leur appartenoit. Comme elle étoit à Paris à conſulter des Avocats, pour ſavoir quelle voye elle devoit prendre pour ſoûtenir ſon droit, elle apprit que ſon frere & ſon beau-frere, qui tenoient le bien entier, étoient entrez en conteſtation ſur quelques interêts, qu'ils en étoient venus à des paroles fâcheuſes, & enſuite aux mains, qu'ils avoient tiré l'épée, & qu'ils s'étoient tuez ſur le champ. Je veux croire qu'elle fut

touchée de ce malheur, qui neanmoins la mit en possession d'un bien dont on l'avoit chassée. Elle le possede encore tranquillement avec son mari, qui vit avec elle dans une grande douceur.

Puisque nous sommes en humeur de dire des histoires, reprit Arlequin, il m'en vient dans la memoire une qui est arrivée à l'Opera, & que j'ai vûë. Le lieu de l'avanture vous fait bien juger qu'elle est differente des deux que nous venons de raconter, elle est plaisante: La voici; une Dame âgée d'environ soixante-deux ans, aimoit P..... une autre à peu prés de même âge, aimoit

moit l'E..... & un bon grison qui approchoit soixante-dix-sept ans, étoit amoureux de la R...... Ces trois personnes alloient à toutes les représentations de l'Opera, chacun pour y voir l'objet de sa passion, & ils se mettoient au Paradis. Un jour se trouvans tous trois prés l'un de l'autre, P.... vint à danser une entrée, sa danse transporta sa Maîtresse de soixante-deux ans, qui ne pouvoit s'empêcher de se recrier d'admiration, & qui demandoit, *S'il y avoit encore un Mortel sur la terre qui dançât comme lui.* Ses applaudissemens trop continuez incommodoient l'autre Dame, qui aimoit

l'E..... cependant elle ne disoit mot: mais quand elle entendit encore placer P.... au dessus de tous les mortels, elle ne put tenir contre l'emportement amoureux de cette femme. à qui elle répondit avec aigreur, *Qu'il falloit que l'E..... ne fût pas au monde;* les voilà toutes deux à s'échauffer de paroles, & à se dire des injures, qui retomboient sur leurs Amans; l'une disoit que P..... n'étoit qu'un mauvais baladin, & que l'E..... dansoit en homme de qualité; l'autre ne parloit pas mieux de l'E.... Le bon grison, dont je vous ay parlé, se trouvoit au milieu de ces deux femmes,

mes, & il étoit étourdi de leur conteſtation, il les voulut faire taire, les traitant toutes deux de folles, de s'imaginer que l'on vint à l'Opera pour voir des danſeurs de Village. Il prétendoit luy, qu'on n'y devoit aller que pour entendre chanter & pour admirer la R..... Ces deux femmes ſe voyant injuriées ſe mirent contre le griſon, chacune le tirailloit d'un côté, luy ſe deffendoit de ſon mieux; elles luy arracherent ſa Perruque, & la jetterent dans l'amphitéatre, & luy, jetta leurs Commodes dans le partere. Le tintamarre augmenta ſi fort, que l'Opera ceſſa:

cessa: toutes les Loges se re-
joüissoient de la Scene que
ces trois personnages leur
donnoient dans le Paradis.
Le Parterre accompagna le
spectacle de cris & de sif-
flets, qui firent un bruit
épouvantable. Lully qui vi-
voit encore, monta au Para-
dis pour sçavoir la cause de
la contestation, aprés quoi
étant revenu sur le Théa-
tre, il dit à l'E.... à P.... & à la
R.... d'aller accorder trois
personnes, qui se vouloient
égorger pour eux; enfin le
bruit étant cessé, on conti-
nua l'Opera, pendant le-
quel on entendoit de tems
en tems un reste de colére
amoureuse, qui ne s'étei-
gnoit point dans le cœur de
ces trois Amans. Dan

Dans ce tems-là nous vîmes passer une bonne femme qui avoit prés de cent ans ; Arlequin la salua : aprés qu'elle fut passée , il me dit que son mari avoit été Cocher de la Reine Marie de Medicis. Il me raconta une plaisanterie qui lui étoit arrivée il n'y avoit pas long-tems. Elle loge à la ruë Taranne, continua-t'il , dans la maison d'une personne de merite. Un soir à l'entrée de la nuit , un homme de qualité alloit rendre visite à cette personne, & pendant qu'un de ses laquais frappoit à la porte , l'homme s'avisa d'abaisser la portiere de son Carrosse & de faire de

l'eau ; cette bonne vieil le entendant frapper un grand coup courut ouvrir avec la chandelle & son bâton. En ouvrant le hazard fit que l'homme de qualité qui n'avoit pas encore achevé, luy pissa sur le visage ; elle outrée de l'affront, levant son bâton l'attrapa à la tête & luy fit tomber sa perruque. Cela fit grand bruit, la Maîtresse de la maison descendit pour en apprendre la cause la bonne vieille luy racontant l'aventure : *J'ai vécu,* disoit-elle, *quatre-vingt dix-sept ans, s'il a plû à Dieu, & Dieu me garde, je n'avois jamais rien vû de semblable* ; & en disant cela elle

lle mettoit ſes lunettes ſur
e nez, comme ſi elle eût dû
ncore revoir la même cho-
e.

Un autre jour en parlant
'une Devote à grimaces.
Cette Devote, me dit-il, ſe
rouvant dans une Ville de
uyenne, où il venoit d'ar-
iver une Troupe de Co-
édiens, fit tous ſes efforts
our empêcher qu'ils ne
oüaſſent, & n'en pouvant
enir à bout, elle fut prier
Juge de la Ville de venir
îner avec elle, afin de l'em-
êcher d'aller à la Comé-
ie, le Juge le luy pro-
it, ſans prétendre luy
nir parole. Comme ſix
ois aprés, cette Devo-
, pour augmenter ſa ré-
puta-

putation, racontoit à un d
ſes parens, les efforts qu'el
le avoit faits pour empê
cher que les Comédien
ne joüaſſent, & qu'elle lu
dit le manque de parole d
Juge ; Vrayment ma cou
ſine, lui dit ſon parent, c
Juge vous connoiſſoit ma
de ne pas vous préferer
une Troupe de Comédien

Etant un jour avec Arle
quin à la Comédie Italien
ne, il me fit remarquer dar
une Loge un homme d
conſidération, qui aimo
depuis long-tems une fem
me âgée, laide, & d'ur
naiſſance fort douteuſe
fort incertaine. Cepe
dant, me dit-il, il a une fem
me, jeune, belle, rich

& de bonne Maiſon, qu'il ne peut regarder. Pour la regaler, il lui dit tous les jours que ſi elle n'étoit pas ſa femme, il feroit tout ſon poſſible pour avoir ſes bonnes graces; mais que l'ayant épouſée, il ne pouvoit aimer comme un plaiſir, une choſe qui ne lui donnoit point de peine; c'eſt le langage qu'il luy tient: neanmoins voici ce qui lui arriva avec elle ces jours paſſez. Le mari a la vuë fort baſſe, il ſe trouva aux Tuilleries avec un de ſes amis, pour faire ce qu'on y fait, qui eſt de cenſurer les habits, la beauté, l'air, & trés-ſouvent les mœurs, & la conduite. Ce mari cenſu-
roit

roit comme les autres,& ne trouvoit ce ſoir-là aucune femme digne de ſes regards. Comme il parloit avec ſon ami,il en paſſa une trés-belle & trés-bien faite à ſon gré, qu'il ne connut point, & qui étoit ſa femme. Son ami la ſalua, & l'autre luy demanda s'il la connoiſſoit; cet ami qui eut envie de ſe divertir, luy dit que c'étoit une Provinciale qu'il avoit vûë autrefois à Montpellier, & qui étoit venuë à Paris pour plaider contre ſon epoux,qui avoit d'autres inclinations. Il approuva le deſſein de la femme, il dit qu'elle étoit trop jolie pour vivre avec un tel animal, & en même

me temps il offrit de la servir de son credit, & de sa bourse; aprés quoy il pressa son ami de le présenter à elle pour la saluër. L'ami feignit d'abord beaucoup de difficulté, lui disant que cette femme étoit fort retirée, que son mari la faisoit épier, & que la moindre visite qu'elle recevroit d'un homme, seroit un préjugé contre elle de sa mauvaise conduite; cependant que pour le satisfaire, il alloit lui demander si elle agréroit ses offres & ses complimens. Au moment il alla raconter à la Dame tout ce que son mari venoit de lui dire, sans oublier l'ardeur qu'il sentoit

pour elle, la prenant pour une femme de Montpellier. L'ami revint & lui dit, qu'elle étoit trop heureuse de trouver un homme comme lui, qui voulût entrer dans ses interêts. Là-dessus, il courut lui faire beaucoup de mauvais complimens, qu'elle écouta sa coëffe baissée pour n'être pas si-tôt reconnuë, & pour faire durer plus long-tems la Comédie. Enfin elle se découvrit le visage, & il reconnut sa femme. Elle le railla sans lui donner le tems de lui répondre; les Dames qui étoient avec elle le plaisanterent à leur tour, & ce jour, contre son ordinaire, il entendit

dit assez raillerie. Il trouva sa femme jolie plus qu'il n'avoit encore fait, mais il n'osa faire paroître sa tendresse. Voici ce qu'il fit; Il quitta son ami, & courut chez lui: il fit aussi-tôt appeller ses gens pour le mettre en robe-de-chambre, & en bonnet de nuit; puis il dit à un d'eux de courir aux Tuilleries dans une telle allée, où sa femme se promenoit, & de lui dire qu'il avoit une affaire trés-importante à lui communiquer. Le valet-de-chambre, qui ne sçavoit rien de l'histoire, s'acquita de la commission. La Dame craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque cho-

ſe de fâcheux, demanda ſi ſon mari étoit ſeul : il lui dit qu'il étoit deshabillé, en robe-de-chambre & en bonnet de nuit ; toutes ces Dames ſe mirent à rire, & devinerent d'abord de quoi il s'agiſſoit. Elles allerent toutes enſemble voir le mari, qu'elles recommencerent à railler comme auparavant. Elles voulurent faire une nouvelle Nopce, & on prépara un ſouper magnifique, aprés quoi on coucha la Mariée avec autant de cérémonies que la premiere nuit de ſon mariage. Le lendemain, continua Arlequin, ce mari retomba dans le dégoût pour ſa femme, avec

qui il vit pourtant honnêtement, mais ſans lui donner aucune marque d'inclination. Le jour aprés il alla voir ſa Maîtreſſe, qui ſçavoit l'aventure ; à peine fut il entré, qu'elle prit des pincettes, avec quoy elle le pourſuivit dans ſa chambre, le menaçant de l'aſſommer s'il ne luy juroit de ne plus tomber dans une pareille fragilité : il le jura à genoux, & ſa repentance finit la conteſtation ; auſſi, lui dis-je en riant, il faut être bien coquet, & avoir le cœur bien tendre pour aimer juſqu'à ſa femme. Vous debitez-là, reprit-il, une morale aſſez commode, c'eſt dommage que les

gens mariez ne soient instruits de ces maximes ; ils vivroient joyeusement ensemble, & chacun auroit ses petites intrigues pour éguiser son goût, & pour tenir toûjours son cœur en haleine.

Ecoutez-moi, repris-je, il vient de me tomber dans l'esprit une histoire d'un bon mari. Ce mari n'entroit jamais chez luy qu'il ne fit grand bruit, afin de donner le tems à sa femme de faire cacher son Amant. Un jour elle avoit mis sa Demoiselle en sentinelle sur le Perron. Cette fille s'amusoit avec le Maître d'Hôtel : (car chacun a ses affaires en ce monde ;)

 pen-

pendant qu'ils cauſoient enſemble, le mari vint, & trouvant la Demoiſelle ſurpriſe, & fort embarraſſée de le voir, il s'en retourna ſans entrer dans la chambre de ſa femme, de peur de tomber dans l'aventure du *Curieux Impertinent*. Le plaiſant fut, que quand il revint le ſoir, il avertit ſa femme de mettre une ſentinelle plus attentive; ſi je fuſſe entré tantôt dans vôtre chambre, lui dit-il, nous nous ſerions donné vous & moi une plaiſante Scene.

Je viens de me ſouvenir, me dit Arlequin, de quelques Vers qui regardent la froideur que les maris ont pour leurs femmes. Ces vers fu-

furent faits à Bourbon par un homme d'eſprit, qui prenoit les eaux, il mena avec luy ſa femme, qui eſt toûjours belle. Un malade, homme de qualité, mit pour elle quelques vers à la fin d'un Sonnet, à quoy le mari répondit par ceux que je vous dirai dans un moment, mais il faut vous dire auparavant que le mari commença par faire le Sonnet que vous allez voir ſur la vie ennuyeuſe qu'on mene à Bourbon pendant qu'on y prend les eaux.

SONNET.

Toûjours boire ſans ſoif, faire mauvaiſe chere;
Du Medecin Griſet demander le conſeil;
Voir

Voir de mille perclus le funeste appareil;
Se trouver avec eux compagnon de misere.

Si-tôt qu'on a dîné, ne sçavoir plus que faire ;
Eviter avec soin les rayons du Soleil ;
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir pour tout regal arriver l'ordinaire.

Quoi qu'on meure de faim, n'oser manger son sou ;
Tendre docilement les pieds, les mains, le cou,
Dessous un robinet aussi chaud que la braise ;

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon,
S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise,
Voilà, mes chers amis, le plaisir de Bourbon.

Le malade de qualité dont je vous ai parlé, voyant ce Sonnet, & pensant que le mari se plaignoit injustement de la vie ennuyeuse

yeuſe qu'il menoit à Bourbon, & de la mauvaiſe chere qu'il y faiſoit, répondit par un Sonnet dont voici les ſix deniers vers,

Ces contraintes pour vous n'ont rien de chagrinant,
Certain ami par fois vous conſole en joüant,
Et quand vous vous plaignez de la mauvaiſe chere,

Liſandre, c'eſt à tort, & vous n'y penſez pas,
On voit que vous avez un ſi bel ordinaire,
Qu'on feroit aprés vous encor de bons repas.

C'eſt à ces Vers, faits pour ſa femme, que le mari fit la réponſe ſuivante, dont le dernier dixain marque le dégoût que l'on trouve ordinairement dans le mariage.

Penſez-

Penſez-vous qu'on ſoit fort aiſe,
Tandis qu'on eſt à Bourbon,
De n'avoir ni pois, ni fraiſe,
De ne manger rien de bon,
N'oſer ſortir en campagne,
Voir ni valon, ni montagne,
Et toûjours le Medecin,
Qui preſque point ne nous quitte,
Et pour voir ſi l'eau profite,
Examine le baſſin.

Quand au petit ordinaire,
Par vous, Seigneur, tant vanté,
On dit qu'ici cette affaire,
Eſt contraire à la ſanté.
Mais d'ailleurs quoi que l'on s'aime,
Auſſi-tôt qu'on eſt à même,
On ſe laſſe de façon,
Qu'on laiſſe ſa terre en friche,
On quitte la tendre miche,
Pour le gros pain de cuiſſon.

D'où vient, lui demandai-je, ce travers dans l'eſprit des maris? C'eſt, me répondit-il, que par tout où ils ne trouvent point de peine, ils ne trouvent

point de plaisir; c'est que le cœur est si dereglé qu'il ne peut aimer les choses permises; il semble qu'on blesse son goût de lui proposer des plaisirs légitimes: il ne veut pas qu'on les luy permette, il veut se les choisir, & il veut les posseder par des voyes injustes. Son plus grand goût vient du mal qu'il y trouve, & il seroit insensible à tout, s'il n'avoit pas apporté en naissant, un fond de dereglement & de corruption.

Nous fûmes interrompus par le Laquais d'un homme de qualité qui venoit de la part de son Maître convier Arlequin à dîner

ner pour le lendemain. Quand il s'en fut allé, je dis à Arlequin que ce Laquais paroiſſoit bien ſot ; plus ſot, me dit-il, que vous ne penſez, mais dans ſa ſottiſe, il a une naïveté fort plaiſante, vous l'allez juger.

Il y a huit jours que ſon Maître l'envoya de Verſailles à Paris pour je ne ſçay quoy ; il partit à ſix heures du ſoir, avec deux piſtolets dans ſes poches, deux autres dans les baſques de ſon juſte-au-corps, & une épée fort longue. Quand il fut au Bois de Bologne, il s'égara du chemin à l'entrée de la nuit ; il apperçut de loin un La-

quais, qu'il connut à la livrée être au Comte de Rouſſy ; il l'appella, le Laquais l'attendit, & quand il l'eut joint, il lui demanda le chemin de Paris. Le Laquais du Comte de Rouſſy, qui ne pût comprendre qu'un Laquais de Verſailles ne ſçut pas le chemin de Paris, prit la demande pour une injure, & lui diſant qu'il vouloit faire le plaiſant, il luy donna une douzaine de coups de bâton, & puis il continua ſon chemin ; l'autre reçût les coups avec beaucoup de docilité. Un moment aprés il rencontra un Païſan, qui ſe retiroit à Chaillot, & qui le laiſſa preſque à la porte du Cours. En marchant

il luy demanda ſi les Laquais de ce païs-ci étoient bien méchans ; le Païſan luy répondit, qu'il croyoit qu'il y en avoit de bons & de mauvais. Je viens, luy dit l'autre, d'en trouver un dans le Bois de Boulogne qui n'a gueres de civilité, & qui aſſurément ne ſçait pas vivre, Il ne s'expliqua pas davantage. Quand il eut fait ſes commiſſions à Paris, & qu'il fut retourné à Verſailles ; ſon Maître, qui parloit quelquefois avec luy pour ſe divertir, lui demanda s'il n'avoit trouvé perſonne en chemin ; il lui répondit qu'il eût bien mieux valu, qu'il eût été ſeul ; ſon Maître crut qu'il avoit

avoit été volé ; Non pas cela, lui dit-il : mais il m'est arrivé une aventure dont je me ſerois bien paſſé, il ne la vouloit pas dire. Son Maître, qui crut que ce ne pouvoit être que quelque choſe de ridicule, le preſſa, & il la luy dit ; quand il eut fini ſa narration, ſon Maître luy demanda s'il n'avoit pas ſon épée & ſes piſtolets ? A propos, luy répondit-il, vous m'y faites penſer, vrayment ouy je les avois, mais je n'y ay pas ſongé ; au moins, reprit-il, tu devois dire au Laquais du Comte de Rouſſy que tu étois à moy. Hé,oüy,dit-il, qui ſe ſeroit ſouvenu de vôtre nom,

mais

mais je l'avois oublié ; ſon Maître, qui juſqu'alors s'étoit retenu pour ſçavoir toute l'hiſtoire, éclata de rire. Cette avanture rejoüit toute la Cour, & je ne ſçay même ſi on n'en a point diverti le Roy.

Aprés qu'il eut achevé ce conte, il m'en vient deux ou trois autres dans l'eſprit, continua-t'il, que je vous veux dire. Vous connoiſſez Monſieur G..... c'eſt un parfaitement honnête homme ; en voyageant avec un de ſes amis, il entra un ſoir dans une Hôtellerie aſſez pleine de monde. On leur donna une petite chambre retirée, où ils étoient en repos ; c'eſt luy-

luy - même qui a raconté ceci à deux ou trois perſonnes qui me l'ont redit. Avant que de ſe coucher il mit ſon haut-de-chauſſe ſur une table, & il avoit dans ſon gouſſet une belle montre qu'il avoit achetée depuis peu de jours. Comme il vouloit s'endormir, il étoit toûjours éveillé par le bruit que cette montre faiſoit en marquant les minutes. Ce bruit l'incommodoit & le mit de mauvaiſe humeur, le prenant pour le bruit d'une ſouris, qui rongeoit quelque choſe; il ſe leva, il alla prendre les pincettes du feu, & s'approchant tout doucement du côté où le bruit l'appelloit,

il déchargea un grand coup de pincette ſur la montre, qu'il mit en pieces , aprés quoi il ſe recoucha. L'amy qui étoit couché avec lui s'éveillant, luy demanda ce que c'étoit que le bruit qu'il venoit d'entendre ; ce n'eſt rien, luy répondit M. G.... je viens d'aſſommer une diable de ſouris, qui faiſoit depuis demi-heure tic, & tic, & tic ; je n'ay rien entendu, dit l'autre : pour moi, reprit M..... j'ai l'oreille fine & j'entends clair, enfin il s'endormit.

Le matin quand il ſe leva, il fut fort ſurpris de trouver ſa montre briſée ; il eut d'abord la penſée de la faire payer à l'hôte , pretendant qu'il

qu'il devoit répondre de tous les desordres qu'on faisoit dans son hôtellerie: mais aprés pensant que c'étoit luy-même qui avoit fait ce desordre, il crut qu'il seroit mal fondé dans sa prétention, & il se consola de sa perte.

Il arriva au même M..... une autre chose assez plaisante, il eut envie d'aller à Versailles, & il prit un Carrosse pour toute la journée, c'étoit un jour de bonne Fête. En passant par Chatou devant la porte de l'Eglise, voyant qu'on alloit commencer Vêpres, il descendit de Carrosse & entra dans l'Eglise pour les entendre; il manquoit

quoit un Chappier, à cause que le Maître d'Ecole, qui avoit accoûtumé de porter la chappe étoit tombé malade une heure auparavant Le Cocher de M.... s'offrit pour remplir sa place, il laissa son Carrosse devant l'Eglise, & Vêpres commencerent. Comme on les continuoit il prit envie aux chevaux de s'en aller; on le vint dire au Cocher, qui sans penser qu'il portoit chappe, courut aprés pour les arrêter: ils étoient déja assez loin, mais enfin il les attrapa, & monta sur son siege, toûjours avec sa chappe pour les reconduire devant la porte de l'Eglise. Comme

me il revenoit Monſieur le Card.... de..... s'en alloit en quelque endroit ; il avoit alors un Cocher, apparemment fort ſimple, qui ayant toûjours oüi donner au Pape le nom de *Saint Pere*, s'étoit imaginé que ſes gens ne devoient le ſervir qu'avec des habits ſemblables à ceux que l'on porte dans les cérémonies de l'Egliſe. Comme ce Cocher vit venir l'autre avec une chappe, il s'arrêta auſſi tôt, & deſcendant de ſon ſiege il ſe mit à genoux ; Monſieur le Card.... de..... mettant la tête hors de la portiere luy demanda ce qu'il faiſoit en cette poſture : *Monſeigneur*, luy répondit-il, *je vois venir le*
Co-

Cocher du Pape, & je me ſuis mis à genoux pour recevoir ſa benediction. Un moment aprés le Cocher à chappe, qui ſe hâtoit de venir finir les Vêpres paſſa, & toute la compagnie rit de cette avanture.

Le même M. G..... voyageant en Italie, ſe trouva par occaſion dans la Muſique de feu M. le Duc de Savoye : deux Muſiciens de ce Prince qui avoient de la jalouſie l'un contre l'autre, ſe piquoterent un jour, & ils en vinrent aux mains. M. le Duc de Savoye informé de leur querelle, fit venir M. G.... pour ſçavoir de luy comment la choſe s'étoit paſſée, & qui des deux avoit

tort,

tort, M..... luy répondit qu'ils s'étoient battus ; Je le ſçay, dit le Duc, mais je demande comment la choſe s'eſt paſſée, M. G.... ne pouvant trouver le mot d'égratigner : *Monſeigneur*, répondit-il, *ils ſe gratifioient tous deux* ; ils ſe gratifioient, reprit le Duc : *Ouy, Monſeigneur*, repliqua-t'il, *ils ſe congratuloient.* Ce Prince voyant les efforts que faiſoit tout de bon M. G.... pour trouver un mot qui ne luy venoit point dans l'eſprit, ſe prit à rire *des gratifications & des congratulations* que s'étoient fait les deux Muſiciens.

Quand Arlequin eut fini les

les contes de M. M.... je luy demanday s'il connoiſſoit M.... il me dit que oüi, qu'il étoit parfaitement honnête homme, & non ſeulement trés-habile dans ſa profeſſion, mais d'un goût admirable pour les ouvrages d'eſprit. Ce n'eſt pas un homme ordinaire, il a le plus beau feu qu'on puiſſe imaginer, & il a fait pour le Roy des Vers pleins de penſées & d'expreſſions, qui ſoûtiendront bien l'idée avantageuſe que vous pourriez prendre de ſon mérite. J'ay oüi dire pluſieurs fois, repris-je, ce que vous me dites; je l'ay vû une fois en converſation, & la vivacité de ſon eſ-

prit m'a donné une grande envie de le connoître particulierement. Il me récita quelques uns de ses Vers pour le Roy qui me firent grand plaisir. Je n'ay pas ceux-là, me dit Arlequin, mais en voici d'autres qui sont fort jolis. Il envoye un petit chien à sa Maîtresse, voyez le conseil qu'il lui donne pour se rendre agreable auprés d'elle.

Allez fidele Messager, (ge,
Rendre à Philis un tendre homma-
Carressez-la, mais soyez sage ;
Car c'est un cœur à ménager.
Si son accueil répond à vôtre attente,
Vôtre sort fera des jaloux,
Et pourroit-on en avoir un plus doux,
Que de baiser Philis, & qu'elle en soit
contente.

N'est-ce pas, luy demanday-

day-je de M. G.... & de M. M..... de qui le Seigneur Laur... disoit qu'ils luy gâtoient l'accent François ; Vous sçavez le conte. Pas bien, luy dis-je; je vais vous le dire, reprit Arlequin: cet Italien étoit à Paris depuis huit jours, & il croyoit avoir déja l'accent François ; un jour en parlant à une personne, *Son stato*, luy dit-il, *sta mane al bourreau per pigliar la carrozza de Versailla* La personne à qui il parloit, luy dit qu'il faloit dire bureau, & que le *Bourreau* étoit *Il Boia* ; l'Italien rejetta la faute de sa mauvaise prononciation sur M. M.... & sur M. G.... *Quei gasconi che sono in ca-*
 sa,

ſa, dit-il, *mi guaſtano l'accento.*

Connoiſſez-vous M. Laurenzani, continua-t'il, oüi luy répondis-je, c'eſt un homme qui a mille bonnes qualitez, & qui excelle dans la compoſition. Il étoit Maître de Muſique de la Reine: il eſt vrai, reprit Arlequin, il faut que je vous diſe ſa rencontre avec Carlandré. Elle arriva quelques jours aprés la mort de la Reine, M. Laurenzani, par la mort de cette Princeſſe, perdit la Charge qu'il avoit chez elle, & cette perte l'affligeoit beaucoup. Dans ce tems-là Carlandré le rencontra dans une ruë, & il lui trouva le viſa-

visage fort abbatu : le Sieur Laurenzani luy parla de sa perte, & dit plusieurs choses pour marquer combien il étoit malheureux ; Carlandré aprés l'avoir écouté assez long-tems avec un silence de compassion, *Ed à mi encora*, lui dit-il, *è arrivata una gran disgracia. Che cosa è* demanda Laurenzani, *Niente, niente*, répondit Carlandré d'un air triste, en secoüant la tête. *Ma encora* reprit Laurenzani, *che cosa è*. Carlandré se sentant pressé de sa disgrace, *quelli diavoli di sorci*, répondit-il douloureusement, *che mhanno mangiato un pezzo di mortadella, grande cosi.*

Laurenzani ſurpris de la comparaiſon de la Mortadere avec la mort de la Reine, le quitta avec indignation.

N'avez-vous point oüi parler, continua Arlequin, de l'Abbé B..... je le connoiſſois fort, luy dis-je, & ce fut M. de Mar..... qui m'en donna la connoiſſance par une lettre qu'il luy écrivit en ma faveur : & connoiſſiez-vous, reprit Arlequin, l'Abbé B.... ſon bon amy ; je les connoiſſois tous deux, luy dis-je, & j'ay reçû mille honnêtetez de l'un & de l'autre ; je les allois voir regulierement trois fois la ſemaine, & je les ay trouvez trés-agréables

bles en converſation ; ſur tout, dit Arlequin, quand ils parloient François ; alors, repris-je, ils étoient charmans. Un jour dit Arlequin, me trouvant avec eux chez une Dame de mérite qui avoit la taille bien faite, l'Abbé B..... qui prétendoit l'avoir encore plus belle, ſe leva tout droit, & ſe ſerrant par la ceinture ; *Madame*, luy dit-il, *je ne me lue point, ma je vous aſſoure que je ſouis plus étroitte que vous.* L'Abbé B.... voyant que ces paroles faiſoient rire ceux qui étoient préſens : *Che beſtia*, luy dit-il, *ceme parla Francheſe, dite, dite, piu ſotile.*

Le même Abbé, ajoûta-

t'il,avoit quelque facilité à lâcher des vents. Un jour relevant de maladie il en fit un fort intelligible en bonne compagnie ; faiſant le ſurpris il ſe tourna en parlant à ſon derriere, *Che impertinente*, lui dit-il, *che indiſcreto*, *parlar coſi alto Innanzi le Dame, è interrompere ſcioccamente una bella converſatione.*

Le François que parloit l'Abbé B.... me fait ſouvenir de l'Abbé A.... qui étoit Venitien ; cet Abbé avoit un grand ſoin de ſa ſanté, & il craignoit le moindre vent Un ſoir d'Hyver étant monté en Carroſſe avec des Dames, & ſon Cocher étant à demi ſorti de la maiſon,

trouva

trouva un autre Carroſſe arrêté qui l'empêchoit de ſortir tout-à-fait. Pendant que les deux Cochers conteſtoient, l'Abbé à demy dans la ruë, ſentit un vent fort froid, & craignant que le vent ne luy donnât la colique : *Recoule*, crioit-il à ſon Cocher, *recoule, je ſens un vent culis.*

Les François, luy dis-je, ſont naturellement railleurs, & ils ne peuvent s'empêcher de plaiſanter les Etrangers qui veulent parler leur langue. Les Italiens ne les raillent point quand ils parlent mal la langue Italienne, au contraire ils les corrigent volontiers & civilement, ſans

leur faire la moindre plaiſanterie. Arlequin me dit qu'en effet les Italiens en uſoient ainſi, que cette civilité étoit attachée à leur nation, qui avoit reçu des anciens Romains, comme par tradition, l'urbanité & la politeſſe. Je luy demanday ſi la Langue Italienne étoit difficile à bien parler; Elle l'eſt beaucoup, me répondit-il, ce n'eſt pas que les régles faſſent de la peine à ſçavoir & à retenir : mais il y a une infinité de manieres de s'exprimer, qui n'ont que l'uſage, & on ne ſçauroit les apprendre que par une longue habitude; tant de douceur, des tours ſi délicats, & des expreſſions ſi par-

particulieres & si tendres. Enfin, ajoûta-t'il, je la trouve si difficile, que je connois peu d'Italiens mêmes qui la parlent avec toute sa délicatesse Cependant, luy dis-je, il me semble que cette langue n'est pas admirable, elle ne s'explique point naturellement & avec la simplicité pure & agréable, que heureusement l'on voit aujourd'hui dans la langue Françoise. La langue Italienne ne dit presque jamais les choses par leur nom, & d'une maniere claire & intelligible, ce ne sont que des tours embarassez, & des périodes longues & obscures qu'on ne peut entendre sans des

reflêxions. Cela a été autrefois, me dit Arlequin, les anciens Auteurs, & sur tout les Poëtes, sont tous remplis de métaphores & d'allégories : mais les Italiens qui parlent bien, & qui ont du discernement, n'écrivent plus aujourd'huy de cette maniere ; ils cherchent les mots propres & simples, sans bassesse, & se rendent intelligibles à tout le monde. Une belle femme parmy eux, ajoûta t'il, est celle qui a des yeux noirs ou bleus, pleins de douceur & de vivacité, un front & un nez bien fait, une petite bouche vermeille, des dents blanches, un tour de visage rond ou

ou un peu ovale , & un tein blanc, uni & vif, la taille belle & déliée, ainſi du reſte. J'aime mieux, luy dis-je, une beauté comme celle-là, que les beaux viſages qui ont le front d'ivoire, la bouche de corail, des joües de lys & de roſe, des dents de perles, & pour cheveux un deluge d'or. Une telle beauté eſt un monſtre trés-riche, mais ce n'eſt point une belle femme, pas même en peinture. Il me ſouvient, ajoûtay-je, d'avoir lû autrefois dans un Auteur Eſpagnol une choſe bien extravagante qu'il fait dire à un Amant paſſionné. Cet Amant ayant loüé ſa Maîtreſſe

par une infinité d'expreſſions outrées, dit, qu'enfin lorsqu'elle marche dans la Ville, il croit que *c'eſt le Soleil qui eſt deſcendu du Ciel en terre, & qui ſe promene dans les ruës de Madrit.*

Je vous prie, me demanda-t'il, de me dire d'où ſont venuës ces manieres de parler embaraſſées, qui font qu'on ne peut comprendre ce qu'on veut dire ? Elles ſont venuës du mauvais goût des ſiecles paſſez, du peu de jugement, & du peu de diſcernement de nos peres, & principalement de certains eſprits faux, qui ſe veulent diſtinguer par un caractere ridicule, & par un jargon ſingulier, qui avec une

une prononciation affectée & fade, disent des manieres de mots qu'ils ont choisi, & qu'ils répetent cent fois dans une conversation d'un quart-d'heure, aprés quoy ils suspendent quelques momens leurs discours, comme pour se faire admirer, & pour donner le tems aux autres de savourer la douceur de leurs paroles. Ce sont ces gens-là, ajoûtai-je, qui ont jetté dans les Langues les expressions obscures que nous y avons vûës, & que les gens sensez n'ont pû souffrir.

Les femmes, me demanda Arlequin, ne se mêlent-elles point aussi du jargon? elles s'en mêlent, luy répon-

dis-

dis-je, par converſation, comme vous dites ſur le Théatre que vous pleurez par converſation avec les affligez. Les femmes ne ſont pas les premieres à chercher des expreſſions ſingulieres : mais elles les entendent dire aux hommes, & elles les rediſent. Je ſçay bien qu'il y en a qui ſe font une mode de langage, comme d'habits, & qui aiment la nouveauté dans les mots comme dans les étoffes ; elles ont un jargon pour chaque ſaiſon; mais cette extravagance n'eſt pas commune parmy elles. Je me trouvay ces jours paſſez avec une diſeuſe de beaux mots, qui

mettoit à tout uſage, les mots *d'arranger & d'arrangement*; & ce qui me paroît extraordinaire, elle place cet arrangement juſques dans les couleurs des viandes qu'elle mange. C'eſt pour cela qu'elle aime à manger du lait & de la ſalade; parce que ces deux choſes mettent dans ſon corps, le vert & le blanc, qui font un mêlange de deux couleurs qui s'accordent bien enſemble. Elle ne veut rien manger de noir; de peur de ſentir dans ſon eſtomac une couleur ſombre qui l'empêcheroit d'avoir le cœur gay. Arlequin crut que je faiſois ce conte à plaiſir, & il

il ne pût se persuader qu'u-n'e femme pût avoir une pa-reille imagination ; cepen-dant elle l'a dite en une in-finité d'occasions, & quand ses amies la veulent bien re-galer, elles ont un soin par-ticulier de lui donner des choses, qui non seulement fassent plaisir à son goût, mais aussi qui soient colo-rées de maniere, que leurs couleurs entrant ensemble dans son estomach puissent faire un arrangement a-gréable.

Au retour du dernier vo-yage de Chambord, Arle-quin m'ayant raconté les divertissemens que le Roy avoit donné à toute la Cour; il me dit une aventu-

re

re plaiſante qui étoit arrivée à un Officier Le Roi ordonna à M. de C.... de loger certains Officiers au Château; M. de C ... les mit dans une chambre fort grande. Le ſoir quand chacun fit dreſſer ſon lit, M. P.... vit un petit recoin commode, qui étoit à l'abri du vent par le moyen d'une grande cheminée qui le couvroit du côté de la fenêtre. Il pria ſes Camarades de trouver bon qu'il couchât dans cet endroit , qu'il étoit leur ancien, & qu'il y avoit longtems qu'il avoit l'honneur de ſervir le Roi. Là-deſſus il raconta pluſieurs voyages qu'il avoit faits pour les plaiſirs de ſa Majeſté ; aprés quoi

quoy il conclut que la fidelité qu'il avoit euë pour le Roy, & le droit d'ancienneté, lui devoit donner des *Prérogatives*, & qu'il ne croyoit pas qu'aucun d'eux luy voulût diſputer la place qu'il avoit choiſie. Chacun conſentit trés-volontiers qu'il prît le recoin qu'il demandoit. Peu de tems aprés que tous ces Meſſieurs furent couchez, Monſieur P.... commença à ſentir une odeur qui n'étoit pas bien agréable; il touſſa & renifla cinq ou ſix fois, aprés quoy il remit ſa tête ſur le chevet; un quart-d'heure aprés, l'odeur augmenta, & M. P....renifla encore : enfin elle devint in-

insupportable. M. P.....
qui étoit fatigué du voyage, & qui croyoit passer la
nuit dans un sommeil délicieux, fut obligé d'éveiller ses Camarades, qu'il accusa d'avoir fait quelque fonction naturelle qu'ils pouvoient faire dans des lieux destinez à de pareilles expéditions: ses Camarades luy jurerent qu'ils n'avoient rien fait. Dans ce temps-là il luy tomba sur le nez quelques goutes d'une eau pestiferée, aussitôt il saute de son lit sur le plancher, & jure de se vanger de l'affront; il bat son fusil, & la bougie étant allumée, il voit que le recoin qu'il avoit choisi étoit immé-

médiatement ſous un lieu commun, & comme une infinité de gens y alloient toûjours, il n'étoit pas extraordinaire qu'il eût été incommodé par l'eau & par la mauvaiſe odeur. Ses Camarades le raillerent de ſon bon choix; & l'un d'eux lui dit qu'il ne luy diſputeroit jamais la prééminence de ſes *Prérogatives*. Cet Officier qui eſt galant homme reçut bien la plaiſanterie, quitta le recoin que perſonne ne prit, & alla camper cette nuit même pour ſe purifier le nez de la mauvaiſe odeur. Depuis ce tems là la Cour ne fait aucun voyage de plaiſirs où ces Officiers ne prient leur Camarade de

se servir de ses *Prerogatives.*

J'ai vû, me dit-il, arriver une aventure bien différente à saint Germain en Laye, où étoit la Cour ; ce fut chez une Dame Espagnolle, nommée la Comtesse Dilles, femme de Dom Joseph Dardenne, de la Maison d'Arragon, si je ne me trompe. Cette Dame étoit parente & fort aimée de la Reine. Voici l'aventure ; la Comtesse Dilles avoit un Escuyer, & cet Escuyer avoit un frere, petit, bossu, & opiniâtre au moins comme Ragotin. Ce frere s'appelloit Monsieur Prepetit. Il y avoit dans la même maison une Demoiselle assez jolie, qui n'étoit pas sans Amant.

Amant. Un jour cet Amant ſe trouvant ſeul avec elle, ils ſe chauffoient dans la chambre de la Comteſſe Dilles, qui étoit allée chez la Reine : ſoit qu'il y eût trop grand feu , & que la Demoiſelle fut trop attentive aux diſcours de cet Amant , le feu prit à la cheminée ; comme on apprehenda qu'il ne s'étendît à un grenier à foin prés de là, tous les domeſtiques, & mêmes les voiſins coururent pour l'éteindre. Un Laquais monta ſur le toit, & jettoit de l'eau dans la cheminée ; Monſieur Prepetit ne vouloit pas s'expoſer, mais il exhortoit par une fenêtre tout le monde â travailler,

vailler, & grondoit ceux qui ne vouloient rien faire. Pendant ſon exhortation il avoit la tête fort avancée hors de cette fenêtre, qui donnoit ſur la court. Dans ce tems-là deux ou trois Laquais étourdis chargerent des piſtolets, & tirerent dans la cheminée ; celuy qui étoit ſur le toit, qui ne s'attendoit point à ce bruit, eut peur, le pied luy gliſſa, il tomba à califourchon juſtement ſur le cou de M. Prepetit, & luy faiſant faire la culbute, il l'emporta avec luy dans la court. Heureuſement ils tomberent tous deux ſur un tas de fumier qu'on avoit mis hors de l'Ecurie le

jour précedent. M. Prepetit qui étoit en furie, tenoit le Laquais par les cheveux, & lui enfonçant d'une main le visage dans le fumier, il luy donnoit de l'autre des coups de poings sur la tête: ce Laquais étoit si foible qu'il ne pouvoit se défendre. Quand on les eut séparez, Mr. Prepetit, mutin comme un Demon, criant toûjours, que le Laquais étoit tombé malicieusement sur lui, courut rendre sa plainte devant le Juge, prétendant que la chute du Laquais étoit un assassin de guet à pan, & qu'il dépendoit de lui de tomber un peu plus loin. Aussi-tôt que la Comtesse Dilles fut revenuë,

nuë, il vint aussi lui demander justice; elle sçavoit l'aventure, & ne pouvoit s'empêcher d'en rire, elle tâcha d'appaiser M. Prepetit, qui disoit qu'il ne faloit pas se joüer à lui, que les Laquais se pouvoient jetter par les fenêtres l'un l'autre, sans lui aller tomber sur la tête, encore moins dans le tems qu'il exhortoit tout le monde à empêcher l'incendie de la maison. Madame Dilles retourna sur ses pas raconter l'aventure à la Reine, qui en rit jusqu'aux larmes.

N'avez vous point oüy parler, lui dis-je, de l'imagination d'un certain homme nommé du.... qui avoit envie d'arriver de Bruxelles à

ſaint Germain dans une machine qu'il prétendoit conduire au travers de l'air. Cette aventure, me dit Arlequin, m'a été autrefois racontée, mais je ne m'en ſouviens preſque plus. La voici, repris-je; Vous ſçavez que C..... avoit le ſang un peu chaud, il avoit eu quelques emportemens que le Roy luy avoit pardonnez, mais il ne voulut point luy pardonner la violence qu'il fit à un Cocher en revenant d'un voyage; il tua ce Cocher & il ſe ſauva, je crois à Bruxelles. Il y trouva un homme qui devint ſon ami, & qui lui promit de luy obtenir ſa Grace; fondé ſur ce qu'il iroit trou-

trouver le Roy à ſaint Germain dans une machine qu'il avoit imaginée, & que le Roy le voyant arriver par l'air dans un équipage ſi extraordinaire, ne manqueroit pas de luy accorder ſa demande. Dans cette imagination il s'enferma au haut d'une maiſon dans une grande giroüette, & il y demeura juſqu'à ce qu'il eût achevé ſa machine, où il attacha des voiles, & une maniere de gouvernail; il prétendoit que l'air la ſoûtiendroit, & que luy par le moyen du vent & de ce gouvernail la feroit aller où il voudroit. Quand la machine fut achevée, cet homme

prit congé de tous ses amis, il avoit fait une grande ouverture à la giroüette pour la faire sortir. Comme il fut sur le point de la mettre en plein air, il apprehenda qu'elle ne fût trop legere, &que le vent ne l'emportât trop haut. Pour éviter cet accident, il remplit deux sacs, chacun de cinquante livres pesant, & se les attacha un à chaque pied, afin qu'il allât au milieu de l'air sans craindre d'être enlevé avec trop de précipitation. A peine eut-on poussé la machine dans l'air, qu'elle alla tomber à vingt pas delà sur une petite maison, dont elle enfonça le couvert. Du.... se cassa les jambes;

bes ; dans la suite il voulut faire un procés au propriétaire, qu'il prétendoit rendre responsable du mal que le toit de sa maison lui avoit fait. Comme le proprietaire étoit un bon homme, simple, qui craignoit la Justice, il fut sur le point de faire un accommodement, qui lui auroit coûté quelque chose, si un de ses amis n'eût empêché qu'on abusât de sa simplicité.

Dans le tems qu'il me parloit un Marchand de ses amis nous vint joindre, pour nous dire le chagrin qui lui étoit arrivé. Je viens de voir, nous dit-il, cet yvrogne de C..... il tomba hier en apoplexie ; on cro-

yoit qu'il ne mourroit pas, mais je crois qu'il n'y a plus d'eſpérance, il me doit prés de deux mille francs; j'ai couru chez lui auſſi-tôt que l'on m'a dit ſon mal, mais il ne parle rien moins que de ſes affaires. Il ne ſent, dit-il, ſa maladie que parce qu'il a perdu l'appetit, & il ſe conſoleroit de mourir, ſi auparavant il avoit bû ſix bouteilles de vin de Champagne qu'un de ſes amis luy a envoyées, cette diſpoſition nous fit rire & nous fit pitié en même tems.

Je veux vous dire, reprit Arlequin, quelque choſe de plus rejoüiſſant. Quand le Roi envoya M. de la

la F.... en Sicile où il fit cette belle retraitte, on luy donna un jeune homme, & on le pria de souffrir qu'il allât avec lui; ce jeune homme n'avoit aucune qualité dans son équipage. Comme il fut sur le Rhône prés de Valence, que tout le monde étoit en respect dans le batteau devant M. de la F..... ce jeune homme vif à l'excez, se leva tout à coup; Sçavez-vous bien, Monsieur, luy dit-il, ce que je suis auprés de vous? Non, Monsieur, luy répondit le Duc: Je suis, reprit-il, vôtre premier Secretaire. Ma foy, Monsieur, dit M. de la F..... je n'en ay rien sçû jusqu'à

cette heure; je ne ſuis pas aſſez grand Seigneur pour avoir un Officier de vôtre caractere, au moment il ordonna au Batelier de le mettre à bord. Quand il y fut, Monſieur mon premier Secretaire, dit-il, voilà vingt piſtoles que je vous donne, allez m'attendre à Paris; il n'y eut pas moyen de raccommoder l'affaire, il falut partir.

Avez-vous oüi parler, lui dis-je, de la Lettre que G.... l'un de ſes valets-de-chambre écrivoit à ſa femme? Non, me dit Arlequin, M. de la F.... avoit beſoin de ce valet-de-chambre, & il l'appelloit, l'autre répondoit & ne venoit pas; le Duc alla

voir ce qu'il faiſoit, il le trouva qu'il écrivoit une Lettre à ſa femme, où il lut ces paroles: *Ma femme, je ſuis ici dans un pais où je ne bois ni ne fais l'amour, je prie Dieu qu'ainſi ſoit de vous.* N'es tu pas fou, lui dit le Duc, & que Diable veux-tu donc qu'elle faſſe à Paris?

Il me mena un jour chez Monſieur ..... il eſt trés-riche, homme d'eſprit, curieux, & ſur tout en Tableaux. Il nous en fit voir pluſieurs, entr'autres un païſage, qui lui avoit coûté vingt-trois mille francs; pendant qu'il nous faiſoit connoître la beauté de tous ſes tableaux, on le vint demander pour une affaire de

conſéquence, qui l'obligea de nous quitter : mais auparavant il nous ouvrit un petit cabinet où il tenoit enfermées de fort belles nuditez. J'y reconnus une femme nuë du Titien, qu'un mari avoit autrefois donnée à ſa femme. Ce tableau, dit Arlequin, étoit toûjours couvert d'un rideau, & on l'avoit mis dans un cabinet où peu de perſonnes entroient. Un homme qui faiſoit le dévot; & qui avoit les entrées libres, ne manquoit jamais de découvrir ce tableau, & de le regarder longtems, & avec beaucoup d'attention; aprés quoy il faiſoit un grand ſcrupule à

la

la Dame de garder chez elle une pareille peinture, il vouloit qu'elle la brûlât ou qu'elle la fit couvrir ; elle avoit de la peine à consentir à cela, de peur qu'on ne la gâtât. Enfin elle se vit tant tourmentée qu'elle fit venir un Peintre ; ce Peintre qui n'avoit jamais voulu y toucher, se voyant pressé par ce devot, s'avisa d'une petite malice, par où il avoit dessein de se vanger de son hypocrisie ; il l'envisagea bien, & comme la toile du tableau étoit grande, il le peignit d'imagination avec un air mortifié, tenant une main devant ses yeux de peur de voir la nudité, &

couvrant de l'autre endroit qui ſcandaliſoit ſa vertu; aprés quoy il remit le tableau en ſa place, & s'en alla. Le dévot ne manqua pas de venir quelques jours aprés, pour voir ſi la nudité étoit couverte, perſonne ne ſçavoit la malice du Peintre; à peine fut-il dans le cabinet avec la Dame qu'il tira le rideau, mais il devint immobile en ſe voyant en ce tableau dans la poſture où le Peintre l'avoit repréſenté. La Dame & toutes ſes femmes s'étouffoient de rire, & le devot eut une ſi grande confuſion, qu'il ne revint pas la voir de plus d'une année.

Un jour nous vîmes paſ-

ser un homme qui se disoit d'une Maison considérable; son équipage étoit petit, & assez délabré, & lui étoit, comme la plûpart des François, sur le chapitre des femmes, fort indiscret & fort orgueilleux; il faisoit gloire d'une valeur qu'il n'avoit pas, mais il croyoit être brave, & sa bonne foy le trompoit. Il fut pourtant Volontaire dans l'Armée du Roy de Pologne, quand il vint délivrer Vienne du danger où la Ville étoit de tomber sous la domination des Turcs. Il écrivit en France à un de ses amis, & il luy envoyoit la Relation de la bataille, qu'il ne sçavoit que par oüi dire; & afin

afin de mieux faire entendre qu'il avoit été dans toutes les occaſions dangereuſes, il datta ſa Lettre de la Tente du Grand Viſir. Je ne me ſerois jamais aviſé, me dit Arlequin, de datter une Lettre d'un tel endroit, quand même je l'y aurois écrite ; ce ſont là des manieres qui font entrevoir une mauvaiſe gloire, & cela eſt indigne d'un homme de qualité. Je trouve en cela, repris-je, tant de petiteſſe d'eſprit, que je ne conçois pas comme des gens qui ſe diſent d'une Maiſon illuſtre, s'en peuvent faire honneur. Je ne ſçai ſi la perſonne dont vous parlez, me dit-

dit-il, eſt d'auſſi bonne Maiſon qu'il le prétend : mais voici ce que j'ay ſçû de l'Aumônier du Cardinal..... Vous ſçavez que ce Cardinal étoit d'une Maiſon qui avoit été autrefois Souveraine en Italie ; outre cela c'étoit un homme d'eſprit, il étoit hardi & capable de ſoûtenir une entrepriſe contre qui que ce fût, comme il le fit voir en une occaſion que je vous raconterai dans la ſuite : mais auparavant je vais vous dire de lui une choſe qui vient à ce que nous diſons, & qui marque bien que les perſonnes les plus illuſtres ont des petiteſſes d'eſprit qui découvrent la foibleſſe humaine.

maine. Cette perſonne fut envoyée par le Pape Urbain VIII. Gouverneur à . . . . . il s'y comporta bien, & il y vécut en Prince, aprés lui avoit fait eſpérer long-tems le Cardinalat ; enfin le Pape lui envoya la Barette. Vous ne ſerez pas fâché d'apprendre de quelle maniere il la reçut, celui qui la lui porta avoit la mine baſſe, & des habits mediocres. Etant à. . . . . il courut au Palais, & il demanda à parler au Gouverneur : il étoit prés de minuit, & comme il ne vouloit pas dire qui il étoit, on fut ſur le point de le faire chaſſer par les Suiſſes. Cependant cet homme preſſa tant & ſi vivement qu'on le fit entrer ; à peine fut-il

dans

dans la chambre qu'il le ſupplia de faire ſortir tous ſes Officiers. Auſſi-tôt qu'il fut ſeul il ſe jetta à ſes pieds, & le ſalua du nom d'Eminence, en luy préſentant la Barette de Cardinal; cette dignité le tranſporta ſi fort de joye, qu'il fit des cris comme ſi on l'eût aſſaſſiné. Ses Officiers coururent l'épée à la main, & s'il ne les eût arrêtez, ils auroient tué le malheureux inconnu, qui, comme vous voyez, eût été mal récompenſé de ſon voyage. Le Gouverneur ayant appris à tout le monde ſa nouvelle dignité, & ſuivant toûjours ſes tranſports, il crioit de toute ſa force que l'on courût appeller tous les Gentilshommes D...

pour

pour venir prendre part à ſa joye. La dignité de Cardinal eſt trés-grande, ajoûta Arlequin, mais il me ſemble qu'un homme de la qualité de celuy dont nous parlons, devoit la recevoir avec moins de tranſport. Ce n'eſt pas là l'endroit qui marque le plus ſa foibleſſe; la nuit même il envoya chez tous les Marchands pour que chacun luy apportât toute la moire rouge qu'il avoit afin de choiſir la plus belle. Il s'en fit faire trois ou quatre habits, qui furent achevez en peu d'heures; il paſſa la journée à les prendre l'un aprés l'autre; & ce qui eſt ſingulier, il fit acheter

ter en même tems quatre grands Miroirs, que l'on plaça aux quatre endroits les plus propres de sa chambre, aprés quoy il passa la nuit suivante à se coucher & à se lever, & aprés qu'il étoit habillé il se promenoit se présentant d'un Miroir à l'autre, s'y contemplant avec admiration, en disant incessamment *Io sono Cardinale*, & il fut plus de trois mois à pouvoir se familiariser avec sa dignité.

Cependant le même homme, reprit-il, pendant qu'il n'étoit que simple Prélat, resista à deux Cardinaux; à la verité avec raison, dans l'occasion que je vais

vais vous dire. Un homme ſe trouva convaincu d'un crime, & le Gouverneur ordonna qu'on le punit ; comme cet homme étoit riche & d'aſſez bonne famille de la Ville , les deux Cardinaux ſollicitez par ſes parens voulurent empêcher la punition; ils s'y prirent avec une hauteur qui bleſſa l'autorité de ce Prelat ; ils ne croyoient pas trouver en lui la moindre réſiſtance, mais ils ſe tromperent, & quand avant l'execution, ils lui firent dire, qu'il devoit ſe ſouvenir qu'ils étoient Cardinaux : *Non mi ſono ſcordato* , répondit-il, *che ſono Principi fatti, ma che ſi ricordano que io ſono Principe nato*, & le coupable fut châtié. Cette

Cette réponſe, ajoûta-t'il, marque dans le Gouverneur autant de fermeté, que ſa nouvelle dignité marqua de foibleſſe. Peut-on trouver, lui dis-je, dans le même eſprit des qualitez ſi differentes, & même ſi oppoſées? La plûpart des hommes, reprit-il, ſont ainſi faits, ils ſont avares & prodigues: ils ont le cœur le meilleur du monde, & en même-temps le plus inſenſible; ils ſont ſoûmis & orgueilleux. Il en eſt de même de toutes les autres bonnes qualitez & des mauvaiſes, ils les ont toutes; je ſçai telle perſonne qui eſt ſoûmiſe tête à tête, & qui cede ſans peine à tout ce qu'on lui dit; & devant le monde il eſt orgueil-

leux

leux jusqu'à l'insolence, & à dire des choses basses qui le deshonorent; il ne faut point converser avec luy, il faut se contenter d'admirer ce qu'il dit, & si quelquefois on se fatigue de ses imaginations, & qu'on luy présente la verité, d'autant plus vivement qu'elle luy est présentée, d'autant plus se met-il en colère pour la combattre, prétendant l'emporter même contre ce qu'il pense au fond de son cœur. Il se rendroit bien à cette verité s'il l'avoit trouvée: mais avant qu'on la luy présentât il avoit pris un sentiment opposé; & c'est assez pour le suivre en dépit du bon sens, & tout cela cro-

croyant qu'il bleſſeroit ſon mérite, s'il étoit conduit par un autre dans un ſentiment raiſonnable. Il me ſemble, luy dis-je, que je connois la perſonne dont vous venez de parler, il eſt mort à..... Il eſt vray, reprit-il, il eut l'indiſcretion à une Comédie de reprendre deux ou trois fois un Acteur en plein Théatre; le Comédien ne daigna pas l'ecouter, & ſa capacité prétenduë donna une aſſez plaiſante Scene aux Spectateurs. Un matin en ſe levant, repris-je, il ouvrit l'Hiſtoire de Joſephe, & tombant ſur l'endroit d'Hérode le mari de Mariane, il le confondit avec

Hérode le Tétrarque, qui étoit son fils. Il vint ce jour-là dîner chez le Marquis de R.... & étant à table il étala sa science prétenduë avec les plus belles paroles du monde. Une personne de la compagnie, qui ne se piquoit pas de capacité, lui dit qu'il se trompoit, & qu'il confondoit les deux Herodes, l'autre répondit avec une suffisance extrême; enfin on le confondit en faisant apporter l'Histoire même de Josephe; à quoy il demeura muët & confus comme il le méritoit. Il faut que je vous raconte, ajoûtay-je, une chose plaisante, à quoy ce dîner donna occasion, & qui fut dite à Versailles le soir

ſoir du même jour, au ſouper, ou au coucher. Pluſieurs perſonnes de qualité étoient du dîner où ſe trouva ce Docteur, on envoya chercher un homme pour cauſer de certaine choſe ſérieuſe qu'on avoit propoſée; l'homme vint & répondit le mieux qu'il put à ce qu'on luy demanda. Aprés une aſſez longue converſation, la compagnie ſe ſépara, & M. de..... fut à Verſailles; M. le Duc de L. R. lui demanda où il avoit dîné, il lui répondit qu'il avoit dîné chez R... qui faiſoit bonne chere. A-t'il de bons Officiers lui demanda le Duc? Sans doute, répondit l'autre, mais il en a un

qui fait chez luy une fonction particuliere ; & le Duc voulant sçavoir la nature de la fonction, *C'est un disputeur à gage*, répondit-il. La fonction nouvelle fit rire le Duc, qui ne se seroit jamais avisé d'un pareil Officier. Il le dit, je pense, au souper ou au coucher, & dans la suite M. de R... reçut plusieurs complimens, pour tenir dans sa Maison un Officier de ce caractere.

Un jour Arlequin & moi étant à la Comédie Françoise, nous vîmes dans une Loge vis-à-vis de la nôtre deux Amans bien-faits qui s'aimoient beaucoup. Il y a dans leur amour quelque chose d'assez singulier, me dit-

dit-il, je connois le jeune homme, luy dis-je, & je le connois pour le plus leger & le plus volage de tous les Amans. Il ne l'eſt plus, reprit Arlequin, la Demoiſelle que vous voyez auprés de luy l'a fixé, & il l'aime deux ans avec une fidélité qui va juſqu'au ſcrupule. Je vais vous dire de quelle maniere il luy déclara ſon amour au moment qu'il la vit, en ſe ſervant des paroles d'une Chanſon qui couroit alors. La Ducheſſe de .... alla voir une Dame de ſes amies dans ſa belle Maiſon de M...... le jeune homme étoit en cette maiſon, & la Ducheſſe mena la Demoi-

ſelle ; elle arriva dans le tems que le jeune homme étoit à la chaſſe ; on aſſura la Demoiſelle qu'il ne manqueroit pas de lui dire des douceurs, mais qu'il étoit volage, & qu'elle pouvoit prendre les meſures là-deſſus Le ſoir quand il fut arrivé il ſçut que la Ducheſſe de..... étoit arrivée, & qu'elle avoit mené Mademoiſelle du ...... qu'on luy dépeignoit auſſi belle qu'elle l'étoit. Ces deux perſonnes ne s'étoient jamais vûës qu'en paſſant. Il alla auſſi-tôt à la chambre où elle étoit avec ſes femmes ; à peine les premieres honnêtetez furent-elles achevées, qu'elle ſe mit à chan-

chanter les paroles ſuivantes,

Un jour par galanterie,
L'amour fit une loterie,
Il y mit ce qu'il a de plus beau,
Son arc, & ſon carquois, ſes fléches, & ſon flambeau,
Je laiſſe tout cela pour les Amans fideles,
Mais pour moi qui ſuis inconſtant,
Si je pouvois gagner ſes aîles,
Je ſerois content.

En chantant les trois derniers Vers, elle le regarda en ſoûriant, comme pour lui faire entendre qu'elle connoiſſoit la legereté de ſon cœur. Le jeune homme qui ſe ſentoit déja véritablement touché de la beauté de la Demoiſelle, répondit ſur le champ par une déclaration d'amour qu'il luy fit, en ſe ſervant des paroles

d'une autre chanſon qui étoit alors à la mode.

> Un inconſtant, pour vous peut être fidele,
> Un fidele, pour vous pourroit changer.

Dans la ſuite l'inconſtant a été fixe, & il eſt devenu trés-fidele ; ils s'aiment fort depuis ce tems-là, & comme vous ſçavez que les deux Maiſons ſont égales en tout, ils attendent la mort d'un grand Pere incommode pour ſe marier.

Une pareille attente, lui dis-je, a été une des raiſons qui m'a empêché de me marier. Je ſuis là-deſſus comme a été M. de Balzac, les enfans intereſſez, pour avoir du bien, ſouhaittent la mort de leurs Peres, &

& les enfans les plus honnêtes y penſent quelquefois. Je me ſouviendray toute ma vie d'une plaiſanterie que m'a dit le bon homme M. Picot. Il avoit plus de quatre-vingt ans qu'il me venoit voir tous les jours. Une fois en parlant en géneral des enfans qui attendoient la ſucceſſion paternelle : La plûpart d'eux, me dit-il, cherchent toûjours un Livre intitulé l'*Abregé de la vie des Peres*, & ils ne le trouvent jamais aſſez tôt. Ils ne ſont pas tous de ce caractere, dit Arlequin ; il y en a qui vivent avec leurs Peres de la maniere la plus douce du monde & avec toute la ten-

dreſſe imaginable; je pourrois vous en donner pluſieurs exemples. Je choiſis celui de M. du C.... toute l'Europe connoit ſon mérite, & ſes Ouvrages rendront ſon nom immortel. Voici comme il vit avec ſon fils. Quand il veut régaler ſes amis, il le prie d'aller dîner en quelque endroit. Je ſuis ton Pere, lui dit-il, & je ſuis obligé de te donner bon exemple; je n'oſe dire aucune badinerie devant toy, tu me contrains, laiſſe-moy en liberté, je t'en prie. Le fils s'en va; & quand à ſon tour il régale ſes amis, le Pere ne veut jamais s'y trouver, ils vivent dans cette liberté réciproque, & cette condui-

te a uni leur cœur si étroitement, que le fils demande tous les jours au Ciel de mourir avec son Pere.

Je vous fais ici un sproposito, reprit Arlequin, mais la conversation permet de passer à diverses sortes de matieres ; il vient de me tomber dans l'esprit un tour plaisant qui s'est passé en Italie. Un homme riche, mais avare, avoit été regalé par un de ses parens, qui n'avoit rien oublié pour le divertir; cet homme eut envie de luy rendre ce regal par un dîner magnifique, mais comme naturellement il n'étoit pas liberal, il chercha le moyen de lui donner sans qu'il lui en coûtât rien,

la chofe étoit mal-aifée, cependant il en vint à bout, & voici comment; il propofa à quelques-uns de fes amis, de venir fouper chez luy un certain jour, à condition que chacun luy envoyeroit fon plat, & de peur qu'ils ne fe rencontraffent dans la même efpece de viande, il marqua à chacun celle qu'il luy devoit envoyer. Ils convinrent de leur fait, & luy tinrent parole. Quand l'homme eut chez luy dequoy faire un grand repas, il alla convier fon parent, qui l'avoit fi bien régalé, & envoya prier fes amis de remettre la partie au lendemain,

à cauſe, leur dit-il, d'une affaire imprévûë qui luy étoit arrivée. Il trouva le lendemain une autre raiſon pour differer le ſouper à un autre jour, & il les mena de cette maniere, pendant ſept ou huit jours , qu'ils ſçurent qu'il les avoit joüez,en donnant à ſon parent le repas qu'ils s'étoient préparez pour eux-mêmes. C'eſt dommage, luy dis-je , qu'un Gaſcon n'ait pas trouvé ce tour-là, on ne peut faire le magnifique à ſi peu de frais.

Il me ſemble, ajoûtay-je, que je connois cette perſonne. N'eſt-ce pas luy qui donne trois ou quatre fonctions à chacun de ſes

domeſtiques?Juſtement,me dit Arlequin , il fait auſſi quelquefois chez ſes amis ce que je fais ſur le Théatre, quand je viens en habit de Marquis pour tromper Iſabelle. Dans le tems que je lui parle de mes prétendus biens, mes Laquais me font demander à manger.&comme je n'ay pas un ſou , je prie Iſabelle de leur faire donner les reſtes de ſa cuiſine. L'homme dont nous parlons en uſe ainſi chez ſes amis,qui ſouvent ſont obligez de nourrir ſon équipage;cependant il eſt riche, & il fait une galanterie de cela. Je vais vous dire,repris-je, ce que j'ay vû chez luy, quand il étoit en France,

nous

nous avons eu quelques affaires enſemble, & grace à ma bonne fortune, je m'en ſuis tiré heureuſement. Un ſoir il m'envoya un de ſes gens magnifiquement habillé & précedé de deux Laquais qui portoient chacun un flambeau ; cet homme vint dans ma chambre en cet équipage, & aprés m'avoir fait cinq ou ſix profondes révérences, il me dit qui il étoit, & me pria de la part de ſon Maître de me trouver le lendemain chez luy, à l'heure qu'il me marqua. Je le reconduiſis avec la même cérémonie que j'aurois faite à un Prince. Le lendemain entrant dans ſa maiſon, la premiere perſonne que

que je rencontray fut cet Ambaſſadeur, mais dans un équipage bien different de celuy du ſoir précédent, il étoit en chemiſe avec une ſimple culotte de toile, des ſouliers de Manœuvre, un tablier de Maſſon, un chapeau de paille, une truelle à la main, & le viſage tout blanc de plâtre. Je le reconnus d'abord, & luy demandant ſi ſon Maître étoit éveillé, il me tourna le dos, me montrant par deſſus l'épaule avec la main l'endroit où je pouvois ſçavoir de ſes nouvelles. Ce même homme, reprit Arlequin, eſt accoûtumé à joüer pluſieurs rôles ; ſon Maître le met à toutes ſortes d'uſages,

ſages, & quand il parle de ſon Ecuyer, de ſon Secretaire, de ſon valet-de-chambre, de ſon Maître d'Hôtel, & de ſon Gentilhomme, il n'entend que luy qui remplit toutes ces fonctions.

Le même matin que je le vis, nous allâmes pour une affaire importante conſulter un fameux Avocat qui étoit en ſa Maiſon de Campagne aux environs de Paris: nous fûmes avec lui juſqu'à trois heures aprés midi, aprés quoi il me mena, malgré moy dans une hôtellerie pour me bien régaler, diſoit-il; pour cela il fit venir une cuiſſe de dindon froid, & deux pains d'un

d'un fou, & aprés avoir mangé la chair avec un appetit admirable, il envoya les os presque nuds, & la moitié d'un de ces pains à son Cocher & à ses deux Laquais, avec ordre de se dépêcher, prétendant arriver de bonne heure à Paris pour une affaire importante, qu'il me dit tout bas à l'oreille être un rendez-vous à bonne fortune; surquoi je luy conseillay de prendre auparavant des forces de peur de demeurer en chemin.

Je ne croyois pas, me dit Arlequin, que vous connussiez si bien le personnage. Je vous en raconterois encore, repris-je, mille autres cho-

ses,

ſes, qui font voir le vérita-ble caractére de ſon eſprit & de ſon cœur. Ce qui me ſurprend, me dit-il, c'eſt que des gens de condition puiſ-ſent avoir de pareils ſenti-mens. C'eſt pour cela, re-pris-je en riant, qu'ils ne portent ſouvent que le nom de la Maiſon dont ils croyent être deſcendus, & comme vous dites dans une Comédie: *Il y a bien des peres qui ne ſont point parens de leurs enfans*; quelqu'au-tre ſang vil & ſale les a en-tez ſur une belle tige. En verité, me dit Arlequin, les Peres les plus illuſtres ne tranſmettent pas toûjours leurs ſentimens avec le ſang; c'eſt même un Prover-

be

be Latin, *Que les fils des Heros ſont ſouvent ſans mérite.* Je tombe d'accord, luy disje, de ce que vous venez de dire ; & à propos de cela, je me ſouviens d'une femme qui étoit mariée dans une ancienne Maiſon, & de qui les enfans furent tous malhonnêtes gens. Vous parlez de loin, me dit Arlequin. Il y a plus de quarante ans, luy dis-je, qu'elle eſt morte, mais n'importe, ce que je vais vous dire eſt aſſez plaiſant. Cette femme fut toûjours aſſez galante, & on dit qu'elle ne vouloit avoir pour Amans que des hommes de la premiere qualité. Cependant comme un jour une de ſes amies

amies la consoloit sur les malhonnêtetez continuelles de ses enfans : *Je n'ay rien*, dit-elle, *à me reprocher là dessus, toute ma vie j'ay fait ce que j'ay pû pour mettre d'honnêtes gens dans cette Famille, je n'en ay pû venir à bout, ce n'est pas ma faute.*

Je connois un homme, me dit Arlequin, qui parle avec bien plus de retenuë. Il n'ose dire à sa Maîtresse, qu'il l'aime, ce mot le fait trembler, & on ne peut avoir plus de discrétion là-dessus. Il aimoit une fille jolie & bien faite, il fut trois ans à la voir & à la contempler, toûjours avec le dessein de luy declarer son amour,

amour, sans oser lui en parler; il fit même une fois quatre lieuës pour cette expédition, & il revint sans luy rien dire ; à la fin, un jour ayant pris une forte résolution il lui déclara qu'il l'aimoit & qu'il souffroit beaucoup. Depuis quand, lui demanda la Demoiselle? Depuis trois ans, lui répondit-il en tremblant. Vous avez tort, reprit-elle ; de ne m'avoir pas plûtôt parlé, je vous aurois bien égargné de la peine. Cette réponse franche, & faite du fond du cœur, ferma si bien la bouche à l'Amant, que depuis il n'a pas vû la Maîtresse. Vous voyez, reprit Arlequin en soûriant, la sagesse de cet honnête homme.

Ne

Ne connoiſſez-vous point, ajoûta t'il, M.... Gentilhomme Allemand, qui vient tous les jours à la Comédie ? Je le connois parfaitement, luy dis-je, & je ne crois pas qu'il ſoit fort timide avec les femmes. Rien moins que cela, reprit-il, toutes les fois qu'il voit ſes Maîtreſſes, il commence par leur dire comme il les trouve ce jour-là, jaune, ou pâle, les yeux abbatus, ou enfoncez, ainſi du reſte. Un jour il s'attacha fortement de cœur à Mademoiſelle..... Sa mere voyant ſon aſſiduité, luy demanda s'il venoit voir ſa fille pour le mariage, ou pour

pour autrement : *Non pas pour Mariache*, repondit-il, *mais pour autrement*. Cette naïveté obligea la mere de le chasser ; & comme elle chantoit mal, il dit pour se vanger d'elle, *Qu'elle chantoit mauvais*. S'il avoit eu de la complaisance, il auroit toûjours eu la liberté de voir sa Maîtresse.

A propos, me dit-il, je vis hier l'Abbé B.... aprés m'avoir parlé de beaucoup de nouvelles, nous tombâmes je ne sçay comment sur le chapitre de la devotion, sur quoy il me raconta une aventure assez plaisante qu'il a vû lui-même arriver dans une ville d'Italie, en une Chapelle de Pénitens,

dans

dans le temps que les Confreres ſe donnoient la diſcipline. Je crois que c'étoit en Carême, il faut que je vous la diſe. Un Patiſſier avoit un Ours apprivoiſé, & quoi qu'il fût grand, il alloit par tout ſans faire mal à perſonne. Un ſoir rodant dans la ruë, & trouvant par hazard ouverte la porte de cette Chappelle, il y entra, & s'endormit en un coin. Quand les Confreres furent entrez, ils fermerent la porte, & après une petite exhortation qu'on leur faiſoit près de l'Autel, ils ſe repandoient tous dans la Chappelle. On cachoit la lumiere dans un endroit; les plus zelez ſe diſciplinoient, & les autres attendoient paiſible-

ſiblement que la cérémonie fût achevée. Dans le tems qu'ils ſe diſciplinoient, le cliquetis des coups éveilla l'Ours, qui voulut ſortir de la Chapelle; comme il n'y voyoit point, il ſe leva tout droit, & marchant en cette poſture, il trouva en ſon chemin de ces Penitens, qui avoient leurs chauſſes bas & qui ſe diſciplinoient ſur le derriere. L'Ours mettoit la patte deſſus pour voir ce que c'étoit, & comme il étoit apprivoiſé, il ſe la laiſſoit toucher. D'un derriere il paſſoit à un autre, puis à un autre. Enfin il fit ſi grande peur qu'on ſoupçonna que ce ne fût le diable qui venoit les détourner de leur dévotion.

Ils

Ils commencerent par se le dire tous bas à l'oreille, mais ils n'en douterent plus, lors que l'Ours marchant du côté de la lumiere, tous les Confreres virent contre la muraille l'ombre d'un animal velu, qu'ils prirent pour le démon. Alors ils crierent tous, *Il diavolo, il diavolo*, ceux qui ne se disciplinoient pas, coururent aussitôt à la lumiere, qui découvrit quantité de Confreres, qui dans la confusion avoient perdu leurs haut-de-chausses. Ils reconnurent l'Ours du Patissier, qui sans se troubler continuoit à marcher droit & gravement pour chercher la porte, ils la lui ouvrirent, & il s'en alla. La

peur étant paſſée, & les eſprits un peu tranquiliſez, il fut queſtion de chercher chacun ſon haut-de-chauſſe: Il y eut pluſieurs conteſtations, & enfin ils ſe battirent. Les non diſciplinez ſe mêlerent dans la batterie; tous les hauts-de-chauſſes furent mis en pieces, & enfin cette dévotion finit par un ſcandale, qui dans la ſuite fut rigoureuſement châtié par l'Inquiſition. L'Ours du Patiſſier donna occaſion à tout ce deſordre, & depuis, quand les Confreres s'aſſembloient pour la diſcipline, ils commençoient premierement à chercher par tout, pour voir ſi cet Ours ne s'étoit point caché dans quelque coin de la Chappelle. Com-

Comme nous causions ensemble, un nommé Monsieur P..... fort bon homme & d'un esprit bien naïf, entra dans la chambre d'Arlequin pour une affaire; aprés lui en avoir parlé! Hé bien, Monsieur P..... lui demanda Arlequin, le tems sera-t-il toûjours malheureux, la guerre ne finira-t-elle point? Ma foi, Monsieur, répondit-il, Nostradamus ne dit rien de bon, je n'ai lû ce matin dans son Livre que *des choses desobligeantes, aussi j'ai déchiré les feüilles où il nous promet des malheurs.* Ha! Monsieur P..... reprit Arlequin, vous deviez nous l'apporter, pourquoi le déchirer? *Auriez-vous voulu*, dit-

il, *que ces sottises fussent arrivées ?*

Aprés cette visite il en eut une autre d'une fille, qui le sollicitoit pour loüer les troisiémes Loges à la Comédie. Ce n'est pas, me dit Arlequin, qu'elle ait besoin de cela pour vivre : mais elle aime un de nos gagistes, qui ne veut pas l'épouser qu'elle ne soit placée : je trouvay cette fille tres jolie, & le gagiste fort heureux d'en être aimé. Elle est honnête, reprit Arlequin, & tres-prudente à ménager son amour ; elle le cache fort bien, même quand elle est avec son Amant. Cependant, lui dis-je, c'est un Proverbe, que *l'amour & la galle ne se peu-*

peuvent cacher. A propos de galle, reprit-il, n'avez-vous point vû des vers qui furent envoyez ces jours passez à un galeux d'accident, par un de ses amis, qui le raille de son aventure. J'en ai oüi parler, lui dis-je, & je serois ravi de les voir; vous allez être satisfait, reprit-il, en les tirant de sa poche, les voilà, lisez.

Sur la gale de M....

On vint m'apprendre l'autre jour,
Une nouvelle assez fatale,
On dit que le Printems, dont le charmant
retour,
Produit en tous lieux de l'amour,
N'a produit chez toi que la galle,
Et que contre ce vilain tour,
Ta colere étoit sans égale.
Il est vrai qu'aussi tout d'abord,
J'en sentis un peu de colere,
Mais en révant sur cette affaire,

Je reconnus que j'avois tort ;
Et si j'avois un choix à faire,
J'aimerois, mais de beaucoup mieux,
Devenir galleux qu'amoureux,
Car l'amour est un mal étrange,
Et devant un objet charmant,
On se gratte le plus souvent,
Tout autre part qu'il ne demange.
Le feu secret de ce poison
Nous cause une démangeaison,
Qui fait qu'en se grattant d'autant plus on s'enflâme,
C'est la gangraine de nôtre ame,
C'est le larcin de la raison.
Oüi la galle vaut mieux, & sans comparaison,
Et toi-même tu le vas croire ;
Car j'espére te faire voir,
Que l'on doit trouver à l'avoir,
Et du plaisir, & de la gloire.
Ca commençons par le plaisir.
Quel plaisir, qu'elle joye égale,
Celle de visiter sa galle,
Lors que l'on a quelque loisir ?
Deux mains diversement fleuries,
Par cent objets divers viennent plaire à nos yeux,
Et ces objets délicieux,
Valent au moins les Thuilleries ;
Il n'est Parterre ni Prairies,
Où les couleurs éclatent mieux.
On voit mille cirons, jaunes, blancs, rouges, bleux, Dispu-

Diſputer de brillant avec les pierreries,
Et de la galle vient le nom de gallerie,
Bien veritablement & ſans plaiſanterie,
Pour la diverſité des objets curieux,
Dont les regards ſont charmez en ces lieux.
C'eſt encor de la galle même,
Que la galanterie eſt appellée ainſi,
Par une reſſemblance extrême,
Que je te vas décrire ici.
Un galeux a l'ame ravie,
D'appaiſer ſans témoin, & ſelon ſon envie,
La démangeaiſon de la chair,
Ainſi quand un Amant eſt ſeul avec ſa belle,
Il n'a point de plaiſir plus cher,
Que d'en faire autant avec elle.
Mais qûand & galant, & galeux,
Trouvent trop de gens auprés d'eux,
Leur paſſion eſt à la géne,
Ni galant, ni galeux, ne peut à rien toucher,
Chacun tâche à cacher le penchant qui l'entraîne,
Mais ſouvent leur contrainte eſt vaine,
La galle ni l'amour ne ſe peuvent cacher.
Aprés qu'un galeux de la vûë
A parcouru ſes belles mains,
(Car tous les ſoirs & les matins,
Il goûte le plaiſir d'en faire la revûë)
Aprés que ſes regards ont ſçû le contenter,

 S'en-

S'ensuit le plaisir de gratter.
Or pour t'en exprimer la douceur nomparcille,
J'ai beau rêver, & gratter mon oreille;
J'ai beau ronger & ma plume, & mes doits,
Tu la sentiras mieux vingt fois,
Que ne le décriroit Corneille.
Mais pendant que je suis en train,
De parler d'Etimologie,
Celle du mot *gratter*, vaut une Apologie,
Gratter, vient de *gratus*, il n'est rien plus certain;
Et *gratus* est un mot Latin,
Lequel mot en François signifie agréable,
Oh, voi si je suis veritable;
Et si la dérivation,
N'est pas une conclusion,
Qu'il n'est rien de plus delectable,
Tu dois en concevoir toute la volupté.
Passons maintenant à la gloire,
Un galeux est par tout, distingué, respecté,
Comme un homme de qualité,
Par exemple, veut-il manger ou boire,
Il a toûjours son fait à part,
Toûjours son verre est à l'écart,
Aucune ne le prophane, & ni porte la bouche,
On n'ose toucher ce qu'il touche;
C'est un titre si beau que celui de galeux,
Qu'il est craint de toute la terre,
On

On voit même qu'en Angleterre,
Les fils aînez des Rois s'en tiennent glorieux,
On les nomme Princes de Gales,
Et tu peux te vanter comme eux,
De prérogatives Royales.
De plus la galle de tous tems,
Fut un symbole de sagesse,
Un Proverbe de vieille gens,
Déja tout usé de vieillesse,
En prouve fort bien la Noblesse;
Tout ainsi que trop galler cuit,
Tout de même trop parler nuit.
Tu connois bien par ce langage,
Que la galle rend l'homme sage,
Qu'elle instruit de bonne façon,
Et qu'avec la Philosophie
Elle a tres-grande simpathie,
Puisque toutes les deux font la même leçon.
Mais comme trop parler peut nuire,
Je commence à m'appercevoir
Que je ne fais pas mon devoir;
Qu'on fatigue les gens, quand on en veut trop dire,
Et qu'il est tems de réprimer
La demangeaison de rimer;
Aussi bien suis-je las d'écrire,
Sage, qui de trop s'abstient,
Je finis donc pour être sage,
Et finis par un autre adage,
Dont à propos il me souvient,

Et qui fort bien ici convient ;
Ami rejoüi toi, car la galle te vient.

Il n'y a rien de plus joli, lui dis-je, je voudrois bien ſavoir qui les a faits, & pour qui ils ont été faits : je ne ſçai ni l'un ni l'autre, reprit-il, mais on ne peut parler plus agréablement d'une choſe auſſi vilaine que celle-là.

Comme il me parloit nous vîmes paſſer par la fenêtre de ſa chambre une fort jolie fille, qui a de l'eſprit, & qui eſt broüillée avec ſa mere parce qu'elle fait des vers. Le ſujet, lui dis-je, eſt mince : mais je penſe que vous voulez m'en faire accroire ; non ma foi, me dit-il, je connois la mere, & c'eſt

c'eſt moi-même qui ai reçû les premieres plaintes. Son mari eſt Procureur, je l'allois conſulter avec un de mes amis pour une affaire aſſez importante ; je ne les trouvai pas, il étoit encore au Palais. J'entendis ſa femme qui crioit à pleine tête ; & comme je ſuis libre avec elle, je montai dans ſa chambre ſans cérémonie, elle courut auſſitôt à moi, & me dit qu'elle étoit la plus malheureuſe femme du monde, qu'elle ne pouvoit plus vivre avec honneur, & qu'elle avoit reſolu de ſe retirer dans un deſert pour le reſte de ſes jours : elle ajoûta pluſieurs autres choſes ſemblables, pour me marquer ſa déſola-

tion. Je crus d'abord qu'il lui étoit arrivé quelque malheur à elle ou à ſon mari. Oüi, me dit-elle, il m'eſt arrivé un malheur auquel je ne m'attendois pas. La fille étoit préſente qui pleuroit ; ſon mouchoir ſur le viſage, ſans oſer regarder perſonne. C'eſt cette Carogne, me dit la mere, qui me met dans l'Etat où je ſuis ; je m'imaginai d'abord quelque galanterie : car il y avoit dans ſa maiſon des Clercs bien faits. Je n'oſai pourtant éclaircir ; ſi vous ſçaviez, reprit-elle, ce qu'a fait cette Coquine. Quoi, lui demandai-je ? Je ne puis vous le dire, reprit-elle, & je n'y penſe qu'en gémiſſant.

Si c'eſt un mal, lui dis-je, où il y ait du remede, il faut s'en ſervir; & s'il ſe peut ſans qu'on le ſçache. Tout le monde le ſçait, s'écria-t'elle, c'eſt elle-même qui l'a publié; Mais qu'eſt-ce donc ce mal, repris-je, a-t'elle quelque Amant? Bon, me dit la mere, plaiſante morveuſe pour avoir un Amant. Elle avoit pourtant dix-ſept ans, de l'aveu de ſon pere. Ha, Monſieur, s'ecria-t-elle, cette Coquine, cette Maraude fait des vers; Des vers, repris-je, fort étonné? Oüi des vers, me dit-elle, c'eſt ce qu'on appelle des vers, de ces choſes longues, au bout deſquelles il y a des rimes,

mes, tic tic, toc toc. Enfin que ſçai-je de ces dictuns de Comédie. Ha! la vilaine, eſt-ce là la peine que j'ai priſe à t'élever? Monſieur Dominique, me dit-elle, j'ai tant pris de ſoin pour lui donner de la vertu. J'admirai l'eſprit bourgeois dans les ridicules emportemens de cette femme, je n'eus garde de lui rien dire alors pour lui faire voir, que les vers ne ſont pas des ſacrileges, & que les filles en peuvent faire ſans perdre leur honneur, & leur réputation : mais je me réſervai de parler au Procureur, qui étoit un plaiſant & qui aimoit la joye. Pendant la conteſtation, un Clerc vint du Palais dire

que le Procureur étoit allé dîner avec deux ou trois de ses Confreres, avec lesquels il devoit demeurer pour une affaire tout le reste de l'aprés-dînée.

Le lendemain je retournai chez lui avec mon ami, nous le consultâmes, & après la consultation : Avez-vous sçû, lui demandai-je, ce qui se passa hier ici entre vôtre femme & vôtre fille? Il se prit à rire, & il me me dit qu'il avoit tâché de faire entendre raison à sa femme, mais qu'il n'avoit pû lui ôter son entêtement; qu'elle soûtenoit toûjours que jamais fille sage n'avoit fait des vers, & que si sa fille en faisoit elle l'étoufferoit

de

de ſes propres mains. Cependant elle en fait, & ſon pere m'en a donné quelques-uns que je vais vous montrer. Monſieur . . . . . . y avoit fait deux ou trois airs qui ont été long-tems à la mode. Si je ſçavois chanter je vous les chanterois, mais ſi vous voulez je vous ferai voir les paroles; là-deſſus il me mena dans ſon cabinet, & me les donna à lire: voici un couplet qui fut fait pour un Amant de qui la Maîtreſſe aimoit un autre homme,

Fontaine qui coulez dans ces lieux ſolitaires,
Où l'amour vient cacher ſes plus ſecrets myſteres,
Soyez témoin de ma langueur,
Rien ne peut ſoulager l'excez de mon martyre,
Ma Bergere ſoûpire
Pour un autre vainqueur.

Le

Le couplet ſuivant que vous allez voir, me dit Arlequin, eſt ſur un air different, & je crois qu'elle y a quelque part. Son pere eſt Juge de..... Il y va ſouvent avec ſa famille ; un jeune homme bien fait a dans le même lieu une agréable maiſon, où il paſſe les beaux jours, ils s'y voyent tous deux, & ils ſe promenent quelquefois dans un bois aſſez épais qui vient juſques ſur le bord de la riviere. Liſez preſentement les vers, les voilà,

Quand le Soleil quitte le monde,
Qu'il va dans le ſein de Thetis,
Rallumer ſes feux amortis,
Tout demeure ici bas dans une paix profonde,
C'eſt alors qu'en ſecret je ſoûpire.

Que

Que ſeule, & ſans temoin, mon Berge
à ſon tour,
Me dit l'ardeur de ſon amour,
Et prend plaiſir à le redire.

Ecoutez moi, reprit-il, en tenant un papier à la main; un jour une Dame liſant les Lettres Portugaiſes demanda à cette fille, ce qu'il faloit faire pour écrire d'un ſtile auſſi tendre que l'eſt celui de ces Lettres. Quelques momens après elle lui répondit par ces quatre vers, tenez, liſez-les. Je pris le papier & je lûs,

L'amour ſeul apprend l'art d'écrire,
Il faut aimer violemment,
Quand on ſent bien ce qu'on veut dire
On le dit toûjours tendrement.

Une de ſes Amies, reprit Arlequin, aimoit un jeune homme, qui aimoit ailleurs

hom-

& de qui elle voulut être la confidente. Cette Amie cachoit ſon amour mais elle ſouffroit beaucoup. La fille du Procureur qui ſçût cela, fit parler ſon Amie en deux couplets de chanſons. Dans le premier, que j'ai oublié, cette Amie déplore ſon ſort de n'être que la confidente d'un homme qu'elle adore, & voici le ſecond,

Son cœur plein de langueurs, trop fidele à ſa foi,
Pouſſe mille ſoûpirs pour les beaux yeux qu'il aime,
Par quelle dure loi,
Faut-il me contraindre moi-même,
A voir couler des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

Après que nous eûmes fini de parler de la fille du Procureur. Vous ai-je dit, reprit-

prit-il, que je soupe ce soir avec le gros Monsieur de.... Non, lui répondis-je. Il est presentement Capitaine de Dragons, me dit-il, c'est le meilleur garçon, l'ami le plus chaud, & le meilleur cœur du monde. Je le connois, lui dis-je, il *chopine theologalement*, & il a un gras & vieux Laquais qui chopine aussi bien que lui. Sçavez-vous, reprit Arlequin, la convention qu'ils ont faite entr'eux, de s'enyvrer alternativement chacun à son tour. Non, lui dis-je, cette convention m'est inconnuë. Je vais vous dire, reprit-il, une petite dispute qu'ils eurent la semaine passée là-dessus. Le Maître s'étoit enyvré le

le ſoir précedent à un ſouper, avec trois ou quatre Officiers de ſes amis ; l'un de la compagnie qui devoit inceſſamment retourner en ſon quartier, les convia tous le lendemain à un nouveau ſouper, où il devoient bien boire. Le Capitaine de Dragons, qui n'oſoit s'enyvrer deux jours de ſuite, de peur de bleſſer le droit de ſon valet, le tira le lendemain matin en un coin de ſa chambre, avec l'air d'un homme qui a l'eſprit embaraſſé d'une grande affaire. Après lui avoir dit pluſieurs choſes douces ; enfin il le pria de lui permettre de s'enyvrer le ſoir avec les mêmes amis avec qui il avoit ſoupé le ſoir pré-

précedent, & le chargea d'avoir foin des bouteilles. Le valet répondit que cela étoit injuste, qu'il sçavoit bien de quoi ils étoient convenus, & qu'il ne pouvoit lui accorder ce qu'il demandoit. Le Maître lui dit mille belles & bonnes raisons pour le persuader, ajoûtant qu'il s'enyvreroit à son tour deux fois de suite sans qu'il le trouvât mauvais; le valet refusa l'offre; Veux-tu, lui dit-il, que je me broüille avec mon meilleur ami? Broüillez-vous ou ne vous broüillez pas, lui dit Petit-Jean, cela m'est indifferent, j'ai donné ma parole de m'enyvrer ce soir, & je ne suis pas assez malhonnête homme

me pour y manquer, chacun a ſa réputation à ménager, je veux m'enyvrer. Petit-Jean s'enyvra ; & le Maître fit la même choſe ; le plaiſant fut quand ils revinrent tous deux dans la chambre ; le Maître qui y étoit arrivé le premier, ronfloit dans un fauteüil auprès du feu : à peine Petit-Jean entra qu'il s'alla donner un coup de tête contre la quenoüille du lit, & ſe laiſſa tomber ſur un guéridon ou étoient deux flambeaux, qui tombant avec le guéridon firent un bruit épouvantable ; le Maître s'éveilla en ſurſaut, & le voyant à terre qui avoit de la peine à ſe relever ; Voilà-t'il pas, dit-il

en bredoüillant, cet yvrogne qui casse tout; n'as-tu pas honte d'être en cet état? En disant cela il voulut le relever, mais comme il étoit presque aussi yvre que lui, à peine fut-il hors de son fauteüil qu'il se laissa tomber de l'autre côté sans pouvoir se relever lui-même. Les gens de la maison qui avoient entendu un grand bruit coururent à la chambre, où ils trouverent le Maître & le Valet étendus sur le carreau: on les releva tous deux, & peu de tems aprés les gens sortirent de la chambre & écouterent à la porte pour voir comment finiroit la Comedie. Ils commencerent par se quereller, ensuite ils

ſe reprocherent leur yvrognerie. Petit-Jean fit l'entendu, le Maître lui dit des injures, & lui commanda de ſortir de chez lui ſur le champ; jurant qu'il le tuëroit s'il ne ſortoit; Petit-Jean en colere alla dans la garde-robe remplir une valiſe au hazard de tout ce qu'il put trouver; aprés quoi il la chargea ſur ſon épaule, & vint en chancelant prendre congé de ſon Maître. Le Capitaine qui avoit eu le tems de s'appaiſer, touché de ce ſpectacle, & ne pouvant ſoûtenir l'horreur d'une telle ſeparation, lui demanda ſi c'étoit là l'attachement éternel qu'il lui avoit juré; le Valet répondit fierement
 qu'il

qu'il trouveroit toûjours bien un Maître comme lui ; Oüi lui dit leCapitaine,mais cherches-en un qui te permette de t'enyvrer de deux jours l'un.Ces paroles appaiſerent ſi fort Petit-Jean, & ce privilege fit une ſi grãde impreſſion ſur ſon eſprit, qu'il ſe mit à ſanglotter de douleur. Il jetta ſa valiſe à bas, & dit qu'il le ſerviroit toute ſa vie ; ils ſe toucherent dans la main & revinrent bons amis. Le point étoit de pouvoir ſe coucher, le Capitaine n'eût jamais la force de ſortir de ſon fauteüil, où il dormit tout le reſte de la nuit ; Petit-Jean dormit ſur le planché auprés du feu la tête ſur la Valiſe, & ils ne

s'éveil-

s'éveillerent qu'au jour. A peine se virent-ils tous deux, qu'ils se prirent à rire, & Petit-Jean dit à son Maître qu'ils n'avoient rien à se reprocher. Là-dessus Monsieur M..... entra dans la Chambre qui venoit déjeuner avec le Capitaine; je le connois, lui dis-je, c'est le Medecin de France le plus habile, & qui traitte les malades avec plus de circonspection!

A propos sçavez-vous la Piece en Vers qu'on a faite pour lui. Je ne l'ai jamais vûë, répondit Arlequin. On ne sçauroit, repris-je, loüer plus ingénieusement la science & l'habileté d'un Medecin; je n'ai pas sur moi cette

Piece, mais je vous l'apporterai au premier jour à la Comédie. Je lui tins parole, & le lendemain je lui montrai dans sa Loge les vers suivans.

Pour M. Moreau le Medecin.

ALLARME.

Juste ciel qu'ai-je vû, qu'elle crainte me
glace !
Prends garde, cher Moreau, c'est toi
Que cette vision menace ;
Je craindrois moins si c'étoit moi.
Hier lorsque la nuit commençoit sa carriere,
Par ma réverie emporté,
J'allois toûjours suivant un sentier écarté,
Quand un bruit vers l'endroit où l'on
voit la riviere,
Couler à flots tardifs au bas du Cimetiere,
Excita tout à coup ma curiosité.
J'y cours, quel spectre ! ô Ciel ! qu'elle
horrible figure !
Je vois ce monstre affreux, funeste à la
nature,
Ses membres sont des os ; & sans chair,
& sans peau,

Tel

Tel eſt un corps ſeché dans le fond d'un
tombeau ;
Telle enfin de la Mort on nous fait la
peinture :
D'abord je voulus m'échapper ,
Mais mon corps dans l'horreur ſoudaine
Dont je me ſentis frapper ,
Sur mes pieds chancelans ſe ſoûtenoit à
peine ,
Et tout ce que je pûs , rempli d'un tel effroi ,
Ce fut de me cacher , retenant mon halaine ,
Derriere un arbre épais que je vis prés de
moi.
Delà je l'obſervai d'un œil plein de ſurpriſe ,
Je la vis prés de l'eau ſur ſes genoux aſſiſe,
La cruelle aiguiſant cette terrible faux ,
Par qui toute vie eſt tranchée ,
Agitoit avec bruit la maſſe de ſes os ,
A ce travail alors tellement attachée ,
Et baiſſant de ſorte les yeux ,
Qu'elle ne me vit point arriver dans ces
lieux.
Auſſi tôt qu'elle crut ſa faux bien afilée ,
Elle la prend , ſe leve , & de fureur troublée ,
Hauſſant ſon effroyable voix ,
Qu'animoit la fierté du regard & du
geſte ,

Voici, dit-elle, cette fois,
Voici de quoi punir cet ennemi funeste,
Dont l'art contre mes coups protegeant les humains,
Fraude par tout mes droits, & trompe mes desseins.
Quelle étoit mon erreur, par quelle complaisance,
Ai-je pû si long-tems arrêter ma vengeance ?
En vain de mille maux divers,
Sur le corps des mortels attirant l'influence,
Je voudrois faire ici redouter ma puissance;
Contrainte de ceder à ses secours offerts,
Je le vois tous les jours enlever mes victimes
Par lui, par son fatal sçavoir,
Au lieu d'entendre ici des cris de desespoir,
Je n'entends loüer que ses crimes.
Cette faux méprisée à peine à le pouvoir
De trancher les destinées,
Des Vieillards accablez sous le faix des années,
Et je pourrois encor sans colere, sans cœur,
De tant d'affronts laisser vivre l'Auteur ?
Vivent, vivent plûtôt au delà des limites,
Qu'aux mortels ici-bas la nature à prescrites,

Tant

Tant de Medecins ignorans,
Qui par des moyens differents,
Trouvant l'art de tuer, sans commettre des crimes,
M'immolent tous les jours de nouvelles victimes;
Mais toi, traître Moreau, Nom par moi detesté,
Nom, que je n'entends point, sans fremir de colere,
Meurs, & reçois le salaire,
Que ton audace a mérité,
Ou pour parer le coup qui va t'être porté,
Voyons comment tu pourras faire.
Là ce monstre se teut, & du fond des tombeaux,
Soudain d'horribles cris sortirent,
Les oiseaux de la nuit à ces cris répondirent,
Le fleuve épouvanté retint long tems ses eaux,
Et les ombres qui s'épaissirent,
Dérobant sa fuite à mes yeux,
Seul, avec les Hiboux, je me vis en ces lieux.
Voilà, mon cher ami, d'où naît ma crainte extrême.
Songes-y bien, ton art doit être ton appui.
C'est à toi maintenant à faire pour toi-même,
Ce que tu fais bien pour autrui.

La mort, me dit Arlequin, n'eſt pas une choſe trop agreable; cependant je ne puis m'empêcher de relire ces vers; mettez-les dans vôtre poche, lui dis-je, & écoutez-moi. Ces vers m'ont fait ſouvenir d'une folie de la F..... vous connoiſſez l'homme, il n'y a rien de ſi agréable que lui. Une fois il fit une partie avec L. D.... pour le lendemain. La F.... devoit porter d'un vin excellent, & l'autre s'étoit obligé de fournir la viande. Le jour venu cet autre fut ſurpris d'une colique violente, & deux heures après on le crut mort. La F..... entra dans le temps que ſon valet s'arrachoit les cheveux.
Quand

Quand on lui dit la nouvelle il trouva fort mauvais que son ami fût mort, sans auparavant lui avoir tenu sa parole, ajoûtant qu'il ne le croyoit pas assez malhonnête homme, que de s'être laissé mourir, pour ne pas lui donner le dîner qu'il lui avoit promis. Il le voulut voir, & comme il avoit déja la tête pleine de vin ; hé bien, lui dit-il, tu es donc mort? sois-le tant que tu voudras ; je ne m'en irai pourtant pas que tu n'ayes goûté de mon vin, & tu m'en diras des nouvelles. Là-dessus il lui soûtint la tête, & lui en mit quelques goutes dans la bouche. Comme cet homme n'étoit cru mort que de-

puis un quart-d'heure, & qu'il n'étoit en cet état qu'à cause de quelques flegmes qu'il n'avoit pû cracher ; le vin lui donna des forces, il cracha, & ouvrit les yeux. Le valet effrayé de cette resurrection prematurée fuit tant qu'il put. La F... eut toute la peine du monde à le remettre de sa frayeur ; à la fin il revint ; & il secourut si bien son Maître ; qu'il le mit en état de voir dîner la F... au chevet de son lit. Peu de jours après il fut parfaitement rétabli, & il but largement avec son ami de ce vin qui lui avoit rendu la vie.

Sçavez-vous, me dit Arlequin, de quelle maniere il répara une sottise qu'il dit à

la Ducheſſe de S.... On me l'a dite, lui répondis-je, mais je l'ai oubliée; c'étoit je croi, réprit-il, en allant à Chambort avec le Roi. La Ducheſſe alloit dans l'appartement qu'on lui avoit marqué; comme elle paſſoit dans une ſalle, la F.... qui s'y trouva le verre à la main, & peut-être avec une pointe de vin qui échauffoit un peu trop ſa vivacité: A ta ſanté S.... lui dit-il. La Ducheſſe ſurpriſe de cela, lui marqua froidement que cette familiarité lui paroiſſoit fort extraordinaire. Voici comment il ſortit d'intrigue par ce couplet qu'il fit & qu'il chanta ſur le champ:

A ta ſanté S.....
Mais j'ai failli,
Je devois dire, à vous, adorable Ducheſſe,
Et boire chapeau bas,
A vos divins appas.

Quand on ſe tire d'affaire auſſi galamment, on mérite bien le pardon de ſa faute; il l'eut auſſi, reprit Arlequin, & cette belle Ducheſſe l'a toûjours eſtimé depuis ce tems-là.

A propos de ſe tirer d'affaire, lui dis-je, vous ne ſerez pas fâché de ſçavoir la préſence d'eſprit qu'eut Voiture dans une occaſion. La choſe ſe paſſa à l'Hôtel de Rambouïllet. Vous ſçavez... Je ſçai, interrompit-il, qu'il y alloit tous les jours, & que cet Hôtel étoit le réduit de tout ce qu'il y

avoit de perſonnes d'eſprit en ce temps-là. Un jour, reprisje, il y trouva Mademoiſelle D.... fille de qualité, très-riche, parfaitement belle, & qui étoit née avec une véritable vertu qu'elle a conſervé toute ſa vie. N'a-t'elle pas épouſé dans la ſuite le M. de....juſtement, lui dis je. Voiture qui, comme il le dit lui-mème, aimoit depuis le Sceptre juſqu'à la houlette, eut envie de faire le galant avec cette Demoiſelle, & un jour la trouvant ſeule il lui parla d'une maniere aſſez intelligible. Elle ſurpriſe de ſes diſcours lui *aſſena* un coup d'œil de dédain, & lui arrangea un nombre de certaines paroles capa-

capables de rendre muet tout autre que lui. Dequoi vous fâchez-vous, lui dit-il? la vertu n'eſt point bleſſée quand on parle aux gens à bonne intention; lui laiſſant entendre qu'il la vouloit épouſer. Elle ne put s'empêcher de rire, & Voiture étant le premier à tourner la choſe en plaiſanterie, la railla de ſon dédain devant tout le monde.

Je connois ſi bien cette Demoiſelle, dit Arlequin, que je vais vous apprendre un trait qu'on m'a dit d'une jeune fille de chambre qu'elle avoit. Un jour le Cardinal de la Valette fut pour voir ſa Maîtreſſe. Elle étoit ſortie, mais il trouva cette

fille ſeule, qui fuit auſſi-tôt dans la ruelle du lit. Le Cardinal courut aprés, & il lui demanda où étoit ſa Maîtreſſe? après quoi il ſortit; La fille ſortant un moment aprés de cette ruelle : en verité, Monſeigneur, lui dit-elle; je ne croyois pas être quitte de vous à ſi bon marché.

Un jour allant au Théatre avec Arlequin pour voir la premiere repréſentation d'une Comédie, je fus arrêté par un Gaſcon aſſez honnête homme, qui me pria de lui obtenir une grace de M. le Marêchal de Créqui. Ce qui me parut plaiſant, c'eſt qu'il me voulut perſuader que cette grace étoit bien plus pour moi que pour lui, par-

ce qu'il n'en tireroit, disoit-il, qu'une utilité fort petite, & que moi je ferois connoître le crédit que j'ai dans le monde. Il me demandoit cette grace, comme les Napolitains demandent l'aumône, *Fate mi ben per voi.* Quand il m'eut quitté, Arlequin me dit une réponse qu'il avoit faite à la Comédie. Ce Gascon, continua-t'il, étoit au parterre, & comme il se remuoit toûjours, son épée se mettoit dans les jambes de ceux qui étoient prés de lui; Un Officier s'en trouvant embarassé, Monsieur, lui dit-il, vôtre épée m'incommode; Cadedis, lui répondit le Gascon, elle en a bien incommodé d'autres. Ces

Ces gens-là, lui dis-je, ſont les plus agréables du monde, ils ont des ſaillies plaiſantes, & ils ne manquent jamais de reparties. Témoin, reprit Arlequin, ce qui m'arriva hier en venant chez moi. Je trouvai un Gaſcon avec un habit moitié noir, moitié gris, qui étoit tout en lambeaux; il me demanda l'aumône ſon chapeau ſur la tête, me diſant qu'il étoit Gentilhomme; je lui donnai une piece de quatre ſols, & le priai de m'en rendre trois, il chercha dans ſes poches & dans ſes gouſſets, & ne trouvant rien; Capdebiou, me dit-il, je penſe que j'ai laiſſé ma monnoye en changeant d'habit.

Né

Ne vous ai-je point raconté, lui dis-je, ce que dit un Gaſcon à un Mouſquetaire qui battoit le Cocher de ſon Fiacre. Ce Cocher étoit yvre, en paſſant dans une ruë il ſerra un Mouſquetaire contre la muraille, & de ſi prés que ſans une porte ouverte où il ſe jetta, il l'auroit peut-être crevé. Ce Mouſquetaire en furie courut après lui, & le chargea de coups de bâton; comme pendant ce tems-là le Carroſſe étoit arrêté, le Gaſcon mit la tête hors de la portiere; Monſieur, cria-t'il au Mouſquetaire, vous ne ſçavez peut-être pas que je paye les momens de ce faquin, dépêchez-vous de le battre,

chaque coups de bâton que vous lui donnez me coûte cinq ſols. Enfin le Mouſquetaire laiſſa le Cocher. Le lendemain un des amis du Gaſcon ſçachant l'aventure, lui reprocha d'avoir laiſſé maltraiter ſon Cocher, lui diſant que tous les coups de bâton qu'on lui avoit donné étoient retombez ſur lui; Mon grand ami, lui répondit le Gaſcon, je ne ſuis pas fait pour de petits combats, mais pour des actions éclatantes.

Il me vient dans l'eſprit la réponſe d'un autre Gaſcon à une Demoiſelle de ſes amies. Ce Gaſcon liſoit en compagnie une Lettre que ſon pere lui avoit écrite, où il lui

mandoit qu'on le vouloit mettre à la taille, & que cela l'incommoderoit beaucoup, n'ayant que deux cens livres de rente, cette somme étoit marquée en chiffre par un 2. & par deux oo. Le Gascon au lieu de lire deux cent livres, lisoit deux mille livres; la Demoiselle étoit derriere, qui lisoit la lettre des yeux sans qu'il y prît garde; lui entendant prononcer deux mille livres, elle lui dit qu'il n'y en avoit que deux cent. Le Gascon se retournant vers elle, Diou me damne, le fat, dit-il, en parlant de son pere, a oublié un zéro.

Je sçai, dit Arlequin, une chose d'un autre Gascon,

con, qui eſt plus plaiſante que tout cela. Ce Gaſcon étoit en priſon depuis deux ans pour dettes; ſes amis payerent le creancier, qui conſentit à ſa liberté. Comme ils furent pour le faire ſortir, il dit qu'il avoit payé ſon dîné au Geolier, & qu'il ne ſortiroit qu'aprés avoir mangé tout ſon ſaoul. Ses amis eurent beau le preſſer, leurs empreſſemens furent inutiles. Pendant qu'il dînoit, un autre creancier vint le recommander; le Gaſcon penſa mourir de dépit, & peu de momens aprés faiſant le fier, il dit que la fortune perſecutoit toûjours les gens de mérite; cependant ſes mêmes amis accommode-

rent l'affaire, & lui allerent annoncer sa liberté. Il étoit dans le lit quand il receut cette heureuse nouvelle, il se leva au moment, il prit ses habits dans ses bras, & voulut absolument sortir du Chastelet en chemise, il alla s'habiller chez un Rotisseur à la ruë de la Huchette; & en parlant de son aventure: Cadedis, dit-il, je voulois ménager un repas, mais jamais dîner ne m'a tant coûté que celui de ces jours passez.

Dans ce tems-là nous vîmes passer un Allemand qui étoit à Paris depuis trois ou quatre mois, & qui faisoit l'Amant de toute les filles. Deux Provinciales affamées de musique & de danse, vin-

rent à Paris pour voir l'Opera. Comme elles étoient jolies, l'Allemand ne manqua pas de les y mener, & pour faire les honneurs jusqu'au bout, il leur expliquoit les vers qu'on y chantoit. Il y eut un endroit où on loüoit le Roi, ces Provinciales lui demanderent ce que c'étoit: *Ce nestre rien*, dit cet Allemand, *sti Musiciens chanter seulement que le Roi est un pon personne.*

Cela fait voir, lui dis-je, qu'on se rend toûjours ridicule quand on se mêle des choses qu'on n'entend pas. Vous dites vrai, reprit Arlequin, vous vous seriez bien diverti ces jours passez, si vous vous fussiez trouvé

dans une maiſon où j'étois. Je cauſai avec M. de.... Dans ce temps-là il entra dans la chambre deux jeunes filles fort jolies, & un jeune garçon qui paroiſſoit âgé tout au plus de dix-huit ans. Ils venoient d'entendre un Sermon, ou le Predicateur s'étoit apparemment étendu ſur le Myſtére de la Predeſtination, dont ils avoient l'eſprit fort rempli, ils en diſputoient à leur mode. Le Maître d'Hôtel de feu Monſieur le Marquis Tilladet vint, & ſe méla dans la diſpute; après une aſſez longue conteſtation, ce Maître d'Hôtel adreſſant la parole à Monſieur de.... à qui je parlois, lui demanda s'il

s'il ne raiſonnoit pas juſte ſur ce Myſtere ? & voyant qu'il negligeoit de lui répondre, il s'offença : Vous croyez peut-être, lui dit-il, que je ne ſuis pas capable de comprendre ce que vous me diriez là deſſus ; morbleu une fricaſſée de poulets eſt plus difficile que toute la Theologie.

J'ai oüi dire chez Monſieur de... repris-je, ce que vous venez de me raconter, & ce fut chez lui où je trouvai le M...G... bien en furie contre les François : Je vous ai dit ſon emportement ? Je ne m'en ſouviens point du tout, me dit Arlequin, quand vous m'en parlâtes j'avois l'eſprit diſtrait.

La chose est trop plaisante pour ne pas vous l'apprendre; Vous connoissez l'homme, il a quelques secrets de Chymie, avec quoi il guérit par hazard de legeres maladies. D'ailleurs il est tout mystere, il affecte même de parler Italien. Sa femme se trouva en Flandre quand l'Armée Françoise y fit du ravage, elle lui écrivit que les François avoient détruit sept de ses Châteaux. Il lût la Lettre en bonne compagnie, après quoi faisant une sortie sur ceux qui étoient présens: *Je ve donne la vita à vosostros*, dit-il dans son mauvais jargon, *pendant che quelli diavoli di Francesi m'han toüé sette dei*

dei miei Chasteaux en Fiandra. Sept Châteaux, dit Arlequin! Vous en étonnez-vous, repris-je, un descendant de Mutius Scevola, n'est-il pas d'assez bonne Maison pour avoir un Empire? Il me semble, dit Arlequin, qu'il n'est plus à la mode; sa réputation est bien diminuée, sur tout parmi les femmes. Vous ne sçavez peut-être pas pourquoi; lui dis-je, je vais vous l'apprendre.

Un jour il fut appellé auprès d'un malade, qui n'étoit pas en grand danger; Après lui avoir laissé un remede pour prendre le lendemain, il voulut faire le Docteur, & parler des produc-

tions admirables de la nature : trois ou quatre femmes l'écoutoient avec admiration, & d'autant plus qu'il citoit à tout moment Paracelse ; il dit qu'il avoit lû mille choses curieuses dans ses Ouvrages, & entr'autres le secret de faire un enfant par l'art seul, sans l'aide d'une femme. Ce discours émeut toutes les femmes qui l'écoutoient, & une d'elles prenant la parole, dit que ce secret étoit détestable & diabolique, & que l'Auteur devoit être brûlé avec son Livre ; les autres s'emporterent à leur tour, & lui dirent des choses fâcheuses. Ce bruit se répandit par tout en peu de jours, & depuis ce

temps-

temps-là les femmes ont pris une si grande aversion pour lui, que la plûpart aimeroient mieux mourir que de se servir de ses remedes.

Un soir nous promenans Arlequin & moi aux Thuilleries, nous trouvâmes plusieurs personnes de nôtre connoissance, entr'autres deux femmes, qui nous arrêterent vers le bassin qui est au bout de la grande allée; aprés avoir fait un tour elles nous quitterent pour aller rejoindre leur compagnie. Quand nous fûmes seuls: Avez-vous pris garde, me dit Arlequin, à cette brune qui paroît si sage & si modeste? Je lui dis qu'elle m'avoit édifié; Sa modestie, re-

prit-il, lui coûte beaucoup, vous vous en allez juger. Ces jours passez son Directeur l'obligea de lui rendre compte de sa conscience, & de lui écrire sincerement tout ce qu'elle sentoit pour le monde & pour la vertu. Elle lui obeït, & commença dans la premiere page à lui découvrir l'attachement secret qu'elle avoit encore à la vanité; dans la suite elle mit les actions de vertu qu'elle voudroit pouvoir pratiquer, & au bout elle écrivit les vers suivans,

En lisant la premiere page,
Vous y trouverez mon image,
Et mes sentimens bien dépeins,
Mais pour le reste; helas je crains,
Quoi que ce soit mon écriture,
Que ce ne soit pas ma peinture.

Je

Je tiens ce ſecret, ajoûta Arlequin, de ſa compagne que vous avez vû avec elle. Vous me ſurprenez, lui dis-je, elle ne paroît point du tout ſçavoir faire des vers. Elle en a fait, reprit-il, de beaucoup plus jolis que ceux que je viens de vous dire. Avant ſa retraitte elle étoit fort dans le monde, & comme ſon eſprit eſt vif & agréable, on ſe faiſoit un plaiſir de la voir; Madame la Princeſſe de..... la prit en amitié, & un jour aprés lui avoir fait pluſieurs careſſes, elle lui promit de prendre ſoin de ſa fortune; à peine eut-elle achevé ces paroles que cette Demoiſelle tranſportée de joye d'une

protection auſſi avantageuſe, prit une plume qu'elle apperçût ſur une table, & écrivit les vers que je vais vous dire,

> Un Philoſophe tres parfait,
> Dit que de rien, rien ne ſe fait,
> L'opinion en eſt commune,
> Mais je la demens pour le coup,
> Et puiſque Vôtre Alteſſe a ſoin de ma fortune,
> De rien elle fera beaucoup.

Je trouvai ce vers d'autant plus jolis, qu'ils avoient été faits ſur le champ. Il m'en dit pluſieurs autres qui j'ai oublié, mais je me ſouviens d'une galanterie qu'elle fit à ſon Amant; Il fut tué à l'armée, me dit Arlequin, & cette mort a bien contribué à ſa retraitte. Un jour cet Amant

Amant ſe plaignoit à elle, qu'elle ne l'aimoit pas autant qu'il l'aimoit, elle ne lui répondit rien; mais comme elle deſſine aſſez bien, elle fit avec ſon crayon une balance ſuſpenduë, & mit deux cœurs, un dans chaque baſſin qui peſoient également, avec ces paroles: *L'amour eſt égale.* L'Amant lui ſceut gré de cette galanterie; il prit la deviſe, qu'il a porté ſur lui toute ſa vie. Je me défie bien, lui dis-je, de la vertu d'une fille comme celle-là; c'eſt une terrible entrepriſe pour elle que celle de renoncer à ſes inclinations, & quoi qu'elle faſſe pour être ſage, elle a trop d'eſprit pour avoir jamais

ſa conſcience bien nette.

A la verité, reprit Arlequin, cette Demoiſelle n'eſt pas ſi naïve que le parurent deux Provinciales. Je parie que vous avez oublié leur hiſtoire; Je ne ſçai, lui dis-je, ſi vous me l'avez racontée: Soit, reprit-il, écoutez-là. L'Abbé..... homme de conſidération, les mena à l'Hôtel Seguier pour voir M. le Chancelier dans ſon lit de parade, où on le mit le lendemain qu'il fut mort. Comme toute la maiſon étoit tenduë de noir, au lieu d'aller en l'appartement ou étoit le corps, lAbbé ſe méprit, & les mena dans celui où étoit Madame la Chanceliere, qui recevoit

dans

dans ſon lit la viſite de toutes les perſonnes de qualité qui prenoient part à ſa douleur. A peine les deux Provinciales furent dans la chambre, qu'elles s'allerent mettre à genoux, l'une au chevet, & l'autre aux pieds du lit, pour prier Dieu pour le mort. Madame la Chanceliere croyant que ces filles venoient lui demander quelque grace, s'avança ſur le bord du lit pour les écouter; celle qui étoit au chevet effrayée de voir remuer une perſonne qu'elle croyoit morte: *Ha ma ſœur*, s'écria-t'elle, *cela remuë, bon Dieu cela remuë;* ſi on ne l'avoit tirée de là, elle ſeroit morte de peur. Vous pouvez vous imaginer

l'effet que produisit dans la chambre la terreur panique de la Provinciale. Madame la Chanceliere ne pouvoit deviner la cause de ses cris, Monsieur l'Abbé expliqua la méprise, & cette explication déconcerta au moins pour quelques momens la douleur, non pas de Madame la Chanceliere qui en étoit pénétrée, mais des personnes qui lui rendoient visite, & qui n'étoient pas touchées si sensiblement.

Une de ces Provinciales demanda un jour à une de ses parentes, combien il y avoit de cinq sens, & elle vouloit que le marcher en fut un. Elle croyoit Ciceron un Saint Canonisé, parce qu'el-

le avoit oüi dire plusieurs fois qu'il avoit fait de tres-belles Oraisons; & un jour se trouvant avec un Medecin qui parloit de la composition du corps humain, elle lui demanda si le pucelage étoit une partie noble. Ma foi, lui dis-je en riant, vous m'en faites accroire, je ne pense pas qu'aucune fille dise de pareilles naïvetez. Il n'y a rien de plus vrai, reprit Arlequin, cette fille avoit seize ans passez qu'elle n'étoit pas entierement déniaïsée sur certaines choses, & je ne sçai si elle l'est encore. Si elle n'est pas mariée, lui dis-je, malheureux l'homme qui l'épousera. Pourquoi cela, dit-il? C'est qu'elle

fera

fera ſon mari cocu ſans ſçavoir ce qu'elle aura fait. J'eſtime, ajoûtai-je, une femme qui eſt retenuë, parce qu'elle veut l'être : mais je ne compte pas beaucoup ſur ſa vertu quand elle ne la connoît pas.

Parlons de Medecin, reprit Arlequin, vous a-t'on dit la réponſe que fit un Prince à M....? Non, lui dis-je, quand Speſſafer mourut, on parla de lui à Verſailles au dîner du Roi, M... le Medecin voulut ſe mêler dans la converſation, & il dit qu'on trouvoit que ce Comédien lui reſſembloit; vous vous trompez, lui répondit ce Prince, il n'a jamais tué perſonne.

Un matin Arlequin me vint voir pour me propoſer quelques difficultez qu'il avoit imaginées pendant la nuit ſur les tourbillons de Deſcartes, il me trouva que je riois en liſant les Oeuvres de Sarraſin, & il me demanda d'où venoit ma bonne humeur; Je ris de ſouvenance, lui dis-je. Arlequin lût l'endroit du Livre, après quoi, Que trouvez-vous de plaiſant, me dit-il, que Sarraſin raporte les paroles de Seneque: *Que le Sage n'eſt pas ſujet aux injures de la fortune.* Je ne ris pas de cela, repris-je, mais de l'application qu'un Gaſcon de nôtre connoiſſance s'en faiſoit à lui-même ces jours paſſez. Vous ſçavez

vez qu'il eſt marié, que ſa femme eſt jeune & jolie, & qu'elle eſt ſouvent viſitée par des gens d'affaire, qui d'ordinaire ne font pas des pas inutiles. Un autre Gaſcon de ſes parens lui vint donner quelques avis là-deſſus. Il lui parla du bruit que faiſoient les galanteries de ſa femme, & lui exaggera le ridicule qu'elles lui donnoient dans le monde. Après qu'il eut fini ſes conſeils: *Mon ami*, répondit gravement le Gaſcon, *le Sage n'eſt pas ſujet aux injures de la fortune.*

Arlequin me dit que le Gaſcon pouvoit ſe paſſer de donner à ſon parent de pareils avis; Je conviens, lui dis-je, que ces ſortes de com-

complimens embaraffent toûjours ceux à qui on les fait. A propos de cela, reprit-il, je vais vous raconter ce qui arriva il y a quelques années à un Commiffaire. Un homme de quelque confidération, mais riche en ce temps-là, avoit loüé dans un Fauxbourg de Paris un Jardin, où lui & quelques-uns de fes amis particuliers cachoient leurs bonnes fortunes. Un jour le mari d'une des femmes fceut que la fienne y étoit, & l'y voulant furprendre pour demander une féparation; il alla à ce Jardin avec un Commiffaire. Ce Commiffaire ne fe cacha pas fi bien que le Jardinier, qui étoit du fecret, ne l'apper-

ceût ; il court auſſi-tôt dire que le mari d'une telle heurtoit fortement, & qu'il avoit entrevû un homme de robe, qui s'étoit caché, & qui étoit aſſurément un Commiſſaire. L'allarme ſe met dans les plaiſirs des Amans, & les trois femmes ſe reſolvent à paſſer ſur les murailles du Jardin pour ſe ſauver dans un autre, après quoi le Jardinier ouvrit la porte. La perquiſition faite, & le mari n'ayant rien trouvé, ſortit avec le Commiſſaire. Comme ils s'en alloient, un qui ſçavoit à quel uſage on mettoit cette maiſon, & qui étoit monté dans ſon grenier pour voir ce qui arriveroit, les appella, leur dit que trois fem-

femmes s'étoient ſauvées pardeſſus les murs du Jardin dans la maiſon prochaine ; le mari y courut avec le Commiſſaire, ils cherchent par tout. La premiere perſonne que le mari trouva, ce fut ſa femme, il la vouloit tuer, mais on l'en empêcha. Je ne dis rien des ſuites, elles ont aſſez fait de bruit dans le monde. Pendant le tintamarre qui ſe paſſoit au premier étage ; une de ces femmes qui s'étoit cachée en bas dans une armoire, ſe ſauva dans la maiſon d'un Bourgeois qui la fit ſortir par une porte de derriere. La troiſiéme étoit dans la cave. Le Commiſſaire qui le ſceut eut la curioſité d'y deſcendre

pour voir s'il la connoîtroit, & il trouva que c'étoit la ſienne. Ils furent fort ſurpris de ſe voir l'un & l'autre ; il n'y avoit que quinze jours tout au plus qu'ils étoient mariez. Comme dans ces occaſions les femmes ont l'eſprit plus préſent que les hommes, celle-ci prenant la parole : Mon ami, dit-elle à ſon mari, tu l'es, il n'y a pas moyen de s'en dédire, mais ne fais point de bruit ; ſi tu me veux pardonner, je t'aimerai fidellement toute ma vie. Le mari trouva la propoſition raiſonnable : Me le promets-tu, lui répondit-il ; Je te le jure, lui repartit ſa femme. Tiens, lui dit-il, en lui tendant la

main,

main, touche là, oublions le passé & soyons bons amis. Elle lui toucha dans la main; après quoi le Commissaire revint de la cave, faisant semblant qu'il n'y avoit trouvé personne. La femme retourna chez elle, son mari lui fit mille amitiez, & depuis ce temps-là ses Amans n'ont jamais pû l'engager dans la moindre galanterie.

Il seroit à souhaiter, ajoûta Arlequin, que tous les maris en usassent aussi prudemment. Ils en usent assez bien, lui dis-je, & excepté quelques fous qui dépensent beaucoup, & qui sollicitent les Juges pour publier leurs aventures; les autres passent

ſent les choſes fort doucement, il y en a mêmes qui ſont aſſez raiſonnables pour parer les avis qu'on voudroit leur donner. Vous allez voir dans cet exemple ce que je vous veux dire.

Un homme de condition fort aimé du Cardinal Mazarin, avoit une femme jeune, & d'une beauté parfaite. Les envieux, qui peut-être ne pouvoient avoir aucune part en ſes bonnes graces, firent courir le bruit qu'elle avoit des fragilitez pour d'autres Amans. Soit que cela fût, ou qu'il ne fût pas, l'un de ces infortunez s'aviſa de dire au Cardinal que la femme d'un tel bleſſoit quelquefois ſa vertu par de petits

tits égaremens secrets. Son Eminence qui connoissoit la vivacité de la Dame, croyant la chose fort possible, répondit aussi-tôt qu'il en avertiroit le mari, & il prit ce dessein d'autant plus facilement qu'il étoit de ses amis, & qu'il ne pouvoit souffrir qu'un homme de qualité, jeune & bienfait, tombât si-tôt dans un accident, qui suivant le cours de la nature ne devoit lui arriver que dans la suite du Mariage, quand les desirs des Epoux sont refroidis, & qu'ils ne se regardent plus que pour se donner de l'ennui. Le Cardinal ne pût s'empêcher de parler de son dessein à un ami du mari.

Cet ami penſant que l'avis feroit plus de honte au mari, que ne lui en faiſoient les galanteries de ſa femme, le vint avertir, & lui dit de penſer à ce qu'il avoit à faire là-deſſus. Le mari, qui avoit des ſaillies d'autant plus plaiſantes, qu'elles lui étoient naturelles, outré contre l'amitié du Cardinal, demanda dequoi il ſe mêloit, & quel droit il avoit de venir cenſurer la conduite de ſa femme; qu'il n'avoit que faire de ſes avis; que ſi ſa femme avoit des Amans, il en étoit ravi; & que ſi elle n'en avoit pas, il lui en iroit chercher lui-même, & qu'il la tuëroit ſi elle ne vouloit pas les recevoir. Après avoir

ajoûté plusieurs autres extravagances pour bien exhaler son emportement, son ami lui dit, que ces discours étoient bons à faire dans sa chambre, mais non pas devant le Cardinal, & que c'étoit à lui à prendre des mesures pour parer l'avis. Voici ce qu'il fit, qui vient à ce que je vous ay dit des bons maris.

Il alla chez le Cardinal faire sa cour à l'ordinaire. Comme on parloit de plusieurs choses differentes, il tira la conversation sur le chapitre des femmes qui ont des Amans, & un moment aprés; Pour moi, ajoûta-t'il, je suis, Dieu merci, fort exempt de ces aventures, j'ai

une femme aſſez belle & aſſez aimable ; pardeſſus cela, c'eſt un exemple de vertu, j'en ſuis perſuadé, mais quand elle auroit des Amans, ſi quelqu'un étoit ſi hardi que de m'en parler, Je renie, quëlque amitié qu'il eût pour moi, & quelque part qu'il prît à mon honneur, il ſeroit mal payé de ſon compliment. Le Cardinal ſe le tint pour dit, il ne lui parla jamais de ſa femme, & retint ſa bonne volonté.

Hé bien, repris-je, que dites-vous de ce procedé ? Je connoiſſois ce mari, me dit Arlequin, il eſt mort & ſa femme auſſi depuis pluſieurs années ; N'eſt-ce pas lui qui

difoit qu'il faloit qu'une femme fût bien coquette d'aimer jufqu'à fon mari? Vous y étes, lui répondis-je, & quand dans la fuite ils furent féparez, il faifoit l'Amant de fa femme, & il dit un jour à un de fes amis que le lendemain il devoit aller avec elle en bonne fortune. A la verité je ne voudrois pas pouffer la plaifanterie fi avant, & je ne parlerois jamais de ma femme, de peur de partager avec elle le ridicule que je lui voudrois donner.

Avant que nous paffions plus avant, me dit Arlequin, vôtre hiftoire me fait fouvenir d'une chofe qui a fait la fortune de Benferade, c'eft lui-même qui

me l'a dit; Vous l'avez connu? Oüi, lui pépondis-je, je l'ai vû jusqu'à sa mort, c'étoit l'esprit le plus vif & l'ami le plus ardent que j'aye jamais vû; il étoit honnête & galant homme, & je vous dirai quelque jour des choses bien particulieres de lui. Vous sçavez donc, reprit Arlequin, que Benserade vint à la Cour, jeune, agréable & plein de merite. Il s'attacha au Cardinal Mazarin qui l'aimoit, mais d'une amitié qui ne lui produisoit rien. Benserade suivant toûjours son génie, faisoit tous les jours des vers galans qui lui donnoient beaucoup de reputation. Un soir le Cardinal se trouvant

chez le Roi, parla de la maniere dont il avoit vécu dans la Cour du Pape, où il avoit passé sa jeunesse. Il dit qu'il aimoit les Sciences, mais que son occupation principale étoit les belles Lettres, & sur tout la Poësie, où il réüssissoit assez bien, & qu'il étoit dans la Cour de ce Pape, comme Benserade étoit en celle de France. Quelques temps après il sortit, & alla dans son appartement. Benserade arriva une heure après, ses amis lui dirent ce qu'avoit dit le Cardinal : à peine eurent-ils fini, que Benserade tout pénétré de joye, les quitta brusquement sans leur rien dire. Il courut à l'apparte-

ment du Cardinal, & heurta de toute sa force pour se faire entendre. Le Cardinal venoit de se coucher, Benserade pressa si fort & fit tant de bruit, qu'on fut obligé de le laisser entrer. Il courut se jetter à genoux au chevet du lit de son Eminence, & après lui avoir demandé mille pardons de son effronterie, il lui dit ce qu'il venoit d'apprendre, & le remercia avec une ardeur inexplicable de l'honneur qu'il lui avoit fait de se comparer à lui pour la réputation qu'il avoit dans la Poësie. Il ajoûta qu'il en étoit si glorieux, qu'il n'avoit pû retenir sa joye, & qu'il seroit mort à sa porte si on l'eût empêché de venir

lui

lui en témoigner ſa reconnoiſſance. Cet empreſſement plût beaucoup au Cardinal. Il l'aſſura de ſa protection, & lui promit qu'elle ne lui ſeroit pas inutile ; En effet, ſix jours aprés il lui envoya une petite penſion de deux mille francs. Quelque tems après il en eut d'autres conſidérables ſur des Abbayes, & il auroit été Evêque s'il avoit voulu s'engager à l'Egliſe. C'eſt lui-même qui m'a dit cela en me racontant pluſieurs choſes de cette Eminence, que je vous dirai quelque jour.

Il faut avoüer, lui dis-je, que nôtre bonheur tient à bien peu de choſes. N'en doutez pas, reprit Arlequin,

s'il y a des heures du berger en amour, il n'y en a pas moins auprés de la fortune. Le merite eſt quelquefois récompenſé en ces momens, heureux à la verité, alors c'eſt le hazard qui le récompenſe plûtôt que la reflé-xion. Q'importe, repris-je, qu'on récompenſe le merite en examinant ce qu'il vaut, ou par un hazard imprévû, les biens ſont ordinairement au pouvoir de la fortune, & preſque jamais au pouvoir de la raiſon; ſi ce n'eſt qu'ils ſoient diſtribuez par ces ſortes d'hommes, qui par leur expérience ſçavent le prix de la vertu.

A propos, me demanda un jour Arlequin, que dites-

vous du nouvel Opera? Je dis, répondis-je, ce que j'ai dit de tous les autres, que Lulli fera toûjours la plus belle Musique du monde. Croiriez-vous, reprit-il, qu'une personne a proposé de faire un Opera en Grec, & qu'il a offert en même tems de faire composer la Musique par un Musicien d'Arcadie, qui attend de ses nouvelles à Venise? La proposition me fit rire. Je vous parle sérieusement, reprit-il, un homme de bon sens m'asseura hier dans ma Loge après la Comédie, qu'on en avoit parlé, & que la singularité du projet avoit d'abord plû à tout le monde.

Je fus ces jours passez,

ajoûta-t'il, à celui qu'on représente, & je me trouvai dans une Loge, où je fis connoissance avec un homme d'humeur fort agréable, c'est le Lieutenant General de la F. M. Nous causâmes de plusieurs choses différentes, après quoi je ne sçai à quel propos nous amenâmes la conversation sur ceux qui font des harangues aux grands Seigneurs qui passent dans leurs Villes. Il me dit que le Juge d'un Bourg voulut absolument haranguer un Prince, qui le remercioit de son compliment. Le harangueur entra suivi des plus apparens du lieu; comme il faisoit une révérence profonde, le Prince qui étoit

étoit jeune, ſauta à califourchon pardeſſus ce Juge & ſe ſauva. Le Juge en ſe relevant ne voyant plus le Prince & le cherchant des yeux, ſans le trouver, s'adreſſa à un Gentilhomme de ſa ſuite, qu'il harangua malgré qu'il en eût, pour ne pas perdre la gloire qu'il eſpéroit de ſon éloquence. Pour moi, ajoûta ce Lieutenant, je m'y pris d'une autre maniere auprès de M. le Prince. Quand il fut arrivé à la F. M. j'y allai, & après les révérences accoûtumées, je lui dis que je ſçavois fort bien l'art de l'ennuyer, & qu'il ne tenoit qu'à moi de le faire, mais que j'aimois mieux lui préſenter les Echevins qui ve-

noient lui porter le present de la Ville. A peine eus-je achevé qu'il me dit que j'étois son homme, & qu'il n'avoit jamais entendu une harangue plus à son gré. Comme je l'avois mis en bonne humeur, je pris le moment pour lui demander une grace pour les habitans, le menaçant s'il ne me l'accordoit de le haranguer la premiere fois qu'il repasseroit ; il se prit à rire, il me fit mille amitiez, & me donna plus que je ne lui demandois.

Un jour que les Comédiens Italiens ne joüoient pas, Arlequin me vint voir pour nous aller promener ; comme il entroit dans mon cabinet, il me trouva que je

riois en liſant la Relation qu'on a faite depuis quelque tems des Iſles de l'Archipel; je ſuis ravi, me dit-il, de vous trouver en joye, pourroit-on ſçavoir ce qui vous rend ſi gai. Je lis, lui dis-je, que dans l'iſle de Chio pendant le cours de ſept cens ans on ne maria pas une fille qui ne fût pucelle, & que pendant tout ce tems-là aucune femme fit galanterie. O heureux tems! une chaſteté ſi parfaite continuée pendant ſept Siecles, & une vertu bien heroïque, & bien digne d'être placée dans l'Hiſtoire. A la verité, dit Arlequin, cela me paroît aſſez extraordinaire: mais enfin il n'eſt pas impoſſible. Mon ami,

repris-je, nous avons une Loi generale en France qui dit: *Nulle terre sans Seigneur*, & la Glosse ajoûte *& sans Cocus*; & tous les Docteurs croyent la Glosse plus certaine que le texte. Une fidelité de sept cens ans dans des femmes, est un beau point de meditation pour nôtre Siecle. Les Genealogies de ce païs-là étoient bien certaines, nous n'en avons gueres d'aussi bonnes, ces femmes regorgeoient de vertu. C'est dommage qu'une chasteté si parfaite soit demeurée dans une Isle; si elle eût pû passer en terre ferme, elle eût fait de grands progrés, mais malheureusement elle s'est noyée en chemin.

Nous eûmes ce jour-là mille plaiſirs à la promenade, le têms étoit beau, ſans vent, ſans poudre & ſans Soleil, & ſi nous étions au mois de Juin. Nous prîmes ſur le bord de l'eau pour cauſer plus tranquillement. Il commença par me demander s'il y avoit long-tems que je n'avois vû Madame de R...? Aſſez long-tems, lui répondis-je; comme je ne jouë point, je ne lui conviens pas. Connoiſſez-vous, reprit-il, Monſieur L....? Fort bien, lui dis-je. Je vais vous dire, repliqua-t'il, une choſe aſſez plaiſante; il jouë tous les ſoirs avec elle, & comme elle perd aſſez ſouvent, elle le gronde preſque toûjours. Il

y a quelque tems qu'il dit à un de ses amis, qu'il tenoit des registres de toutes les injures qu'elle lui disoit, & que quand ils seroient pleins, il les lui présenteroit ; aprés quoi il lui démanda s'il vouloit le décharger de cette peine. Moi, répondit cet ami gravement, je connois trop bien la petitesse de mon esprit pour entreprendre un si grand ouvrage. Au moins, reprit l'autre, écrivez toutes les choses raisonnables qu'elle dira ; Pour cela très-volontiers, repliqua l'ami, l'entreprise est de ma portée, & je suis bien sûr que je n'irai pas au deuxiéme volume.

Comme il finissoit le conte, nous vîmes passer Made-

moiselle . . . . . qui apparemment avec son nouvel équipage venoit de se promener du Bois de Boulogne. Elle est toûjours de la même vivacité, & elle continuë d'avoir un grand dédain pour tous les Amans. Vous ne sçavez peut-être pas, me dit Arlequin, d'où lui vient ce dédain ; la cause en est délicate, je vais vous l'apprendre. Vous sçavez l'attachement qu'elle avoit pour Monsieur de M . . . . . il étoit public, & elle ne s'en cachoit pas. Comme elle vit son cœur trop en repos sur l'amour, elle voulut l'éveiller par l'endroit de la jalousie ; le remede est souverain pour les Dames qui s'en servent à propos.

pos. Elle fit donc ſemblant d'écouter un nouvel Amant, jeune, tres-bien fait, & qui avoit un mérite à ébranler la fidelité d'une Maîtreſſe, & à inquieter un rival. Monſieur ..... s'allarme du nouveau venu, & n'entend point raillerie ; elle en eſt charmée, ſans ceſſer neanmoins ſes douceurs pour le nouvel Amant. Monſieur .... crie, ſe plaint, fait des reproches ; enfin il fait toutes les Scenes que les fous paſſionnez ont accoûtumé en pareilles occaſions. La Maîtreſſe en a pitié, elle ſe contente de l'agitation où elle l'a mis, & lui ôte toute raiſon de jalouſie. Les voilà tous deux en parfaite intelligence. L'A-

mant

mant ſe retrouvant dans un profond repos, s'endort ſur la fidelité de ſa Maîtreſſe, & ſon amour devenu tranquille retombe dans la letargie. Il n'avoit plus pour elle la même vivacité, & il ſe fioit entierement à ſa bonne foi. Cette trop grande confiance recommença de déplaire à la Demoiſelle; voici ce qu'elle fit pour le chagriner. Elle affecta un jour de lui faire plus de careſſes qu'à l'ordinaire, & puis elle lui donna rendez-vous chez elle le lendemain à une heure de l'apreſdîné, lui prometrant qu'elle ſeroit ſeule. Quand il fut ſorti, elle alla ſur le champ voir une amie, & la pria de lier une partie de promenade pour le len-

lendemain l'apresdîné avec le Cavalier rival. Le jour venu, elle dit à son Portier que Monsieur. . . . . la devoit venir chercher à une telle heure, mais qu'il lui dit qu'elle étoit allée à la promenade avec Madame. . . . & Monsieur. . . . . L'Amant ne manque pas de venir ; le Portier s'acquitte de sa Commission, il s'en retourne & revient le lendemain. Elle le receut bien & lui parla du plaisir qu'elle avoit eu à la promenade ; elle attendoit quel chemin prendroit la conversation, se flattant que les plaintes & les reproches la rempliroient toute entiere, cependant pas un mot de cela. Après lui avoir dit,

qu'elle ne pouvoit choisir un plus beau jour ; il lui demanda si Monsieur..... avoit paru aussi galant qu'à l'ordinaire. Et ce qui desesperoit le plus la Demoiselle, c'est qu'elle voyoit bien qu'il lui disoit tout cela avec un air parfaitement tranquille, & une tranquillité point contrainte, mais naturelle, & qui venoit du cœur. Quand il eut cessé de parler, prenant un visage sévére, Quoi, lui dit-elle? je vous dis que je vous aime, je vous le marque par une conduite telle que vous la pouvez souhaiter; je vous donne un rendez-vous, j'y manque sans raison; je me promene avec vôtre rival; je vous en parle

parle avec plaiſir, & vous ne dites mot? vous m'écoutez tranquillement ſans me déviſager? Monſieur, repritelle, je vous quitte de vôtre amour, & je ne veux vous voir de ma vie. Après cela elle s'enferma dans ſon cabinet, d'où il n'y eut pas moyen de la tirer. L'Amant fut contraint de ſortir, & depuis ce tems-là il ne l'a pas vûë.

Vous vous trompez, lui dis-je, j'en ſçai donc plus que vous là-deſſus; les hommes ne lâchent pas priſe ſi-tôt, ils veulent tenter fortune avant que de deſeſpérer de leur bonheur. Cet Amant diſgracié ne pouvant approcher ſa Maîtreſſe eut recours

à l'amie dont vous m'avez parlé. Elle ſçavoit la rupture, & ſouhaittoit le raccommodement, & d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit faire plaiſir à tous deux. Dans cette penſée, elle fit avec la Demoiſelle une partie de promenade au Bois de Boulogne pour le lendemain ſur les ſix heures du ſoir, & elle écrivit à l'Amant qu'elle deſcendroit de Carroſſe dans l'endroit qu'ils avoient marqué, & qu'enſuite elle la conduiroit par maniere de promenade à travers les brouſſailles au lieu où il la devoit attendre. La choſe fut executée ponctuellement. Ces deux femmes ayant mis pied à terre, pri-

rent un chemin écarté pour causer plus librement. La Demoiselle qui ne sçavoit point la trahison de son amie, alloit la premiere ; enfin étant arrivée à l'endroit, elle fut bien surprise d'y trouver Monsieur...... qui se jetta à genoux, & qui la retenant par la jupe, la pria de l'écouter un moment pour se justifier. Il lui parla si éloquemment & avec tant de tendresse, & ses paroles firent tant d'impression sur son cœur, que malgré sa résolution de ne le jamais aimer, elle lui laissa entrevoir une lueur favorable. Pendant que ce pauvre garçon étoit dans cet état, il passa un païsan qui fut surpris de voir

voir un homme bien-fait, le visage couvert de larmes, qui parloit avec ardeur à une Demoiselle qui l'écoutoit assez froidement. Ce Païsan s'arrêta pour voir ce spectacle. Monsieur . . . . prenant garde que cet homme le regardoit, & ne pouvant souffrir sa présence, chercha quelque chose dans ses poches pour lui donner, & n'y trouvant qu'un crayon d'or, il le lui jetta, le priant de se retirer. Ce que fit le Païsan fort satisfait de sa bonne fortune. Un moment aprés l'amie les vint joindre en riant. La Demoiselle, quoi qu'attendrie, ne le voulut point faire paroître, & redoubla son air sérieux, qu'elle gar-

da tout le reste de la promenade. L'Amant alla reprendre son Carrosse, & les deux femmes revinrent dans le leur; Mademoiselle ...... ne parla pas beaucoup à son amie, qui neanmoins dans la suite a acheyé de les raccommoder, ils vivent présentement dans une si bonne intelligence, qu'ils n'attendent que la fin de quelques affaires pour se marier.

Je ne sçavois pas, me dit Arlequin, ce que vous venez de me raconter. Les Amans, repris-je, se raccommodent toûjours. Les broüilleries & les raccommodemens sont les endroits les plus tendres de l'amour. Un cœur tranquille ne sent rien, l'agita-

tion

tion seule nous fait tirer de l'amour tous les plaisirs qu'il nous peut donner; & les plus délicats se trouvent toûjours dans les inquiétudes de la jalousie.

Vous dites vrai, reprit Arlequin; les Amans broüillez ont beau maudire l'amour, peu de momens aprés ils se réconcilient avec lui. Ils font comme les heroïnes d'Ausone, ils veulent d'abord le crucifier, & aprés ils réduisent le châtiment à le foüetter avec des feüilles de rose.

A propos d'amour & d'Amans, lui dis-je, ne vous a-t'on jamais raconté l'aventure de Monsieur de . . . avec Madame de . . . . Il faut que

je tâche d'en rappeller l'idée. Ils s'aimoient tous deux depuis huit ou dix jours ; & ce qui est extraordinaire, sans s'être encore donné aucun rendez-vous, & vous sçavez que cela n'est pas dans les régles. Monsieur de L. ... obligea sa Maîtresse de lui en donner un malgré qu'elle en eût, & la Dame, qui n'étoit pas encore faite à la fatigue, n'en voulant aucun dans les lieux que l'autre lui proposoit, lui dit qu'il pouvoit venir chez elle un tel jour, que son mari étoit d'une partie de chasse. L'Amant accepte la proposition, il s'habille d'un habit simple, sans dorure, & allant roder sur les dix heures

du

du soir autour de la maison de sa Maîtresse, comme ils en étoient convenus, il trouva la porte entr'ouverte, & se glissa dans son appartement, qui est à plein pied de la court. Comme ils étoient tous deux à rire de rien (car il faut sçavoir ce qui fait rire les Amans) le mari vint. Les voilà fort déconcertez. Personne ne sçavoit que Monsieur de..... fût avec Madame, & elle-méme ne sçavoit à qui se confier. Elle passa dans sa garde-robe, & heureusement trouvant la clef à une grande armoire où ses femmes mettoient ses habits, elle le fit cacher dedans & prit la clef dans sa poche: ensuite elle

courut embraſſer ſon mari, & lui demanda la cauſe d'un ſi prompt retour. Comme il étoit fatigué, il ſe voulut coucher un quart-d'heure après, & la pria de ſe coucher en même tems. Etant tous deux auprès du feu ; un des chiens de chaſſe vint dans la chambre, & ſuivant la coûtume de ces animaux affamez, il courut par tout pour chercher quelque choſe à manger ; par malheur la porte de la garderobe ſe trouvant ouverte il y entra. A peine y fut-il, que ſentant un homme dans l'armoire il ſe mit à aboyer, ſans qu'il fût poſſible de le faire taire. Le mari voyant l'acharnement de ce chien à l'armoire,
dit

dit qu'assurément il y avoit quelque voleur dedans, & qu'il faloit envoyer chercher le guet pour avoir main forte. L'Amant pensa mourir de peur, la Dame étoit plus morte que vive; le mari demandoit la clef de l'armoire, le chien continuoit d'aboyer. Sur ces entrefaites, le Maître d'Hôtel revint de la ville, & sçachant que son Maître étoit venu, & qu'il étoit dans la chambre de Madame, il y alla, & lui dit que M. le Comte de . . . lui avoit envoyé un panier plein de gibier; que c'étoit lui qui l'avoit reçû, & qu'il l'avoit mis dans la garderobe pour l'ouvrir devant Madame, suivant l'ordre qu'on lui

avoit donné. Comme les femmes se servent admirablement bien de ces momens pour se tirer d'intrigue; C'est sans doute ce gibier, dit-elle, qui fait aboyer le chien. Elle commanda sur le champ à un Laquais de le prendre, & de l'aller attacher avec les autres; pendant ce tems-là le Maître d'Hôtel ouvrit le panier. Le mari croyant que le chien n'avoit aboyé que contre ce gibier, ne songea pas à un autre éclaircissement; il se coucha & sa femme aussi. L'Amant passa la nuit dans l'armoire fort inquiet de la fin de son avanture. Il n'avoit point soupé, comptant de s'en retourner à minuit souper chez lui avec deux

deux de ses amis, qui devoient ce soir-là revenir de Versailles. Le lendemain le mari se trouvant un peu indisposé, demeure toute la journée dans la chambre de sa femme avec elle, d'où il ne sortit que pour parler à un grison qui conduisoit ses aventures (car il en avoit de son côté) La Dame qui avoit pris garde que ce grison le tenoit toûjours longtems, passe vîte dans la garderobe, elle ouvrit à l'Amant, & lui donna sept ou huit écorces d'oranges pour manger, ne pouvant lui rien donner de plus solide, il n'eut que cela en presque deux jours qu'il fut enfermé. Enfin l'indisposition du mari

augmentant ; il fut obligé de garder le lit, & pendant ce tems, la Dame chercha le moyen de faire échapper le prisonnier. Quelques jours après elle le trouva chez Madame la M. D..... qui joüoit ; se voyant tous deux ils ne purent s'empêcher de rire. Elle lui proposa un autre rendez-vous : Non pas chez vous, s'il vous plaît, Madame, lui dit-il, d'un ton grave, car je crains diablement les chiens de chasse, & les écorces d'orange.

J'ai quelque idée, me dit Arlequin, de l'avanture que vous venez de me raconter. Je crois que l'Amant n'a pas été trop discret. Pardonnez-moi, lui dis-je, il l'a été autant

tant qu'un François le peut être : à la verité il a confié l'histoire à ses amis les plus secrets, qui l'ont racontée à d'autres amis trés-fideles, lesquels l'ont dite à l'oreille à des amis qu'ils avoient, mais tout cela très-secretement dans un lieu particulier ; & il n'y a jamais eu plus de trois personnes ensemble qui en ayent parlé. Mais quand Monsieur de. . . . auroit été un peu indiscret, l'indiscretion est un mal qui s'est trouvé dans d'aussi honnêtes gens que lui, témoin Monsieur de Guise, celui que l'on appelle *le balafré*. Vous me rejettez dans un tems bien reculé, me dit Arlequin ; Je vous mene, lui

dis-je, au tems de la Ligue : Hé bien, reprit-il, vous dites. . . . Je vous dis, l'interrompis-je, que M. de Guise n'étoit pas en amour plus discret que les autres, & qu'il racontoit volontiers ses bonnes fortunes. Après avoir poursuivi une Dame, deux ans durant avec beaucoup d'application & de vivacité, enfin il réüssit. Le lendemain il se leva à la pointe du jour ; la Dame surprise d'une si prompte séparation, lui en demanda la cause. Je ne serai pas entierement satisfait, lui répondit-il, que je n'aille dire à mes amis la grace que vous m'avez faite ; Monsieur, repartit-elle, si ce n'est que

cela; je vais me lever aussi pour la dire moi-même.

Au retour de la promenade nous passâmes chez un de nos amis, affligé de la mort d'un jeune homme qu'il estimoit beaucoup. Cet ami peint parfaitement en mignature; nous le trouvâmes qui faisoit de mémoire le portrait de ce jeune homme, & il nous dit quatre vers qu'il avoit faits pour mettre au bas. Les voici :

D'une tendre amitié, c'est le triste devoir,
Quand la lumiere t'est ravie,
Autant qu'il est en mon pouvoir,
Mon Art te rappelle à la vie.

Arlequin me dit que la Peinture & la Poësie étoient héréditaires dans sa famille;

Com-

Comment cela, lui demandai-je? Vous étes le ſeul au monde, reprit-il, de ne pas connoître ſon illuſtre Sœur, qui joint en elle mille excellentes qualitez; & là deſſus tirant un papier de ſa poche, liſez ce Sonnet; La Signora Aurelia le mit au bas d'un Portrait en vers qu'elle lui envoya; vous y aurez un double plaiſir. Celui de connoître une fille de mérite, & vous lirez une Pièce d'un ſtile auſſi aiſé & auſſi naturel que vous en ayez veu de vôtre vie.

Al genio sublime della illustre Signora Isabella C.... che possiede à perfettione la pittura, Poësia, canto, suono, & belle lettere.

SONETTO.

Voi col penello il mio ritratto fate,
Et io con la mia penna formo il vostro,
Voi stemprate i colori, & io Linchiostro,
Io car ta adopro, & voi tela adoptate.

Voi mi pingete bella, & mi adulate,
Io non vi adulo, è il vostro bel dimostro,
Voi fingete di me l'avorio, è l'ostro,
Io non fingo di voi le glorie ornate.

Dunque cedete à me ne la disputa,
Io verdadiera sono, è voi mendace,
Ben che Maggior di spirto, & molto acuta.

Poësia è una pittura chè loquace,
E se pittura è Poësia che muta,
Merta sede chi parla, & non chi tace.

Je fus charmé du Sonnet,
&

& de la Demoiselle pour qui il a été fait. Dans la suite j'ai vû un Livre d'elle qui remplit bien l'idée que tout le monde a de son esprit & de son mérite. Pour les vers Italiens ils sont admirables & dignes de la réputation que la Signora Aurelia a toûjours euë parmi les honnêtes gens.

En sortant de chez cet ami, je menai Arlequin souper avec moi. Comme je suis seul, nous eûmes la liberté de passer la soirée assez agréablement. Il commença par me raconter l'aventure que Madame D. . . . eut à la Campagne, dans la Terre d'une de ses parentes. C'est elle-même, me dit-il, qui me l'a racontée. Vous sça-

vez

vez qu'elle avoit de mauvaises affaires, & qu'elle changeoit souvent de lieu & de figure, pour tromper ceux qui la vouloient arrêter. Elle s'étoit retirée en la Terre de cette parente, où elle demeura cachée deux mois avec assez de repos, au bout desquels une aventure déconcerta sa tranquillité. Une nuit assez froide du mois de Mai, des Bergers firent du feu avec quelques brouissailles pour se chauffer, le vent poussa des étincelles sur la bergerie qui étoit dans la basse-court du Château, le feu prit à de la paille, & il parut peu de momens après. Le Fermier & tous ses valets crioient au feu, & quelques-

uns d'eux allerent à l'Eglise de la Paroisse sonner le tocsin. Le bruit éveilla la Dame & tous ses domestiques, le tocsin fit accourir tous les habitans, & le Juge du lieu vint en habit décent pour empêcher le desordre. Madame D. . . . s'éveillant en sursaut ouvrit une fenêtre de sa chambre, & voyant un grand nombre de gens qui couroient de tous côtez, & un homme avec une robe longue & un bonnet carré sur la tête; crut que cet homme avoit ordre de l'arrêter, & qu'il étoit venu la nuit pour la surprendre. Sans faire autre refléxion, ayant ouvert une autre fenêtre qui donnoit du côté du Jardin,
elle

elle y descendit, & se sauva par une petite porte de derriere qui menoit dans les champs. Elle étoit nuds pieds & en chemise, & elle ne laissa pas de courir près d'un quart de lieuë, jusqu'à une petite Chapelle, qui étoit une dépendance de la Paroisse. Comme elle sçavoit le secret de l'ouvrir, elle y entra & se cacha sous le drap d'une représentation mortuaire qu'on avoit préparé pour faire un service le lendemain : pendant ce tems on éteignit le feu. Le matin sur les six heures le Curé vint en se promenant ; il ouvrit la Chapelle, & ayant accommodé l'Autel, il se mit à genoux pour achever quelques Prie-

Priéres qu'il avoit commencées. Madame D.... qui avoit passé la nuit sous ce drap mortuaire, voulut voir qui venoit d'entrer, afin que si c'étoit quelqu'un à qui elle pût se confier, elle le priât de lui aller chercher ses habits. Elle leva tout doucement un coin de ce drap mortuaire, & un moment aprés elle le laissa retomber. Le Curé qui avoit vû remuer ce drap, eut un peu de fouleur, & continuoit ses Prieres avec quelques distractions. Madame D.... le releva par un autre coin pour voir s'il n'y avoit point quelqu'autre personne dans la Chappelle. Le Curé qui avoit un œil dans son Bréviai-

re,

re, & l'autre ſur ce drap mortuaire, frappé de ce nouveau mouvement, ſentit palpiter ſon cœur, qui ne tenoit à rien. Enfin appercevant quelque choſe de blanc ſous cette repréſentation, il ſe leva, & ſe mit à fuïr à travers champs, d'autant plus fort, qu'il voyoit courir aprés lui une perſonne habillée de blanc, qu'il prenoit pour l'ame de celui pour qui il devoit faire le Service. Enfin Madame D.... s'étant fait connoître, le Curé s'arrêta. Elle ſçût la cauſe du deſordre qui étoit arrivé pendant la nuit, aprés quoi le Curé lui fit apporter ſes habits, & elle s'en retourna au Château de ſa parente,

qui malgré le dommage qu'elle avoit souffert, ne put s'empêcher de rire de cette aventure.

Cette même femme, continua Arlequin, me dit une réponse plaisante qu'un Vassal fit à son Seigneur. Ce Seigneur faisoit l'homme de bien, & ne perdoit aucune occasion de donner bonne impression de sa conduite. Cependant il avoit une Maîtresse qu'il aimoit beaucoup, & depuis plusieurs années. Le Vassal en avoit aussi une, dont il ne se cachoit pas. Au commencement du Carême le Seigneur l'ayant envoyé chercher lui fit une correction rigoureuse sur le scandale qu'il donnoit, & il lui deffen-

deffendit de voir jamais cette femme. Le Vaſſal ſortit de ce Sermon avec un air de repentance, qui donna lieu au Gentilhomme de croire qu'il venoit de faire une parfaite converſion. Cependant deux jours aprés ſe promenant en Carroſſe avec ſa Maîtreſſe dans une allée de ſes bois, il apperçût cet homme à cheval, menant en croupe la femme qu'il lui avoit commandé de quitter; Monſieur, lui cria le Bourgeois, ſi j'avois un Caroſſe, on ne la verroit point.

Vous me faites ſouvenir, lui dis-je, d'une plaiſanterie qu'on m'a dite autrefois, qui a quelque choſe de ſemblable, & quelque choſe de diffe-

different de ce que vous venez de me raconter. Une Dame de la premiere qualité, sage & vertueuse; apprenant les petites galanteries d'une femme de condition: résoulut de lui parler sur sa conduite. Elle le pouvoit par sa qualité, & croyoit y être obligée par sa vertu. Comme un jour cette femme lui vint rendre visite; la Dame prit cette occasion qui lui parut favorable pour son dessein. Après quelques discours indifférens, la Dame amenant la conversation sur la pieté, donna à cette femme les avis qu'elle lui avoit préparez. Elle les reçût avec respect, les écouta avec attention, feignit en

être

être touchée, & en vouloir profiter, & enfin elle pleura. La Dame croyant avoir fait un miracle à écrire dans le Calendrier, prit ces larmes pour les premieres de ſa penitence, & pleura avec elle par converſation. Après qu'elles eurent pleuré toutes deux un peu de tems, cette femme s'en alla. Comme elle fut au bas de l'eſcalier, elle trouva une de ſes amies, qui lui demanda ce que faiſoit cette Dame, & ſi elle étoit en compagnie. L'autre riant à gorge déployé : Elle eſt ſeule, répondit-elle, & elle pleure mes pechez ; après quoi elle s'en alla, continuant de rire comme elle avoit commencé.

Il me ſouvient, reprit Arlequin, d'une choſe qui approche de ce que je viens de vous raconter. Un homme de qualité avoit un Cocher, grand jureur, à la verité moins par malice que par habitude. Ce Cocher avoit ſi bien accoûtumé ſes chevaux à ſes juremens, qu'ils ne marchoient plus auſſi-tôt qu'il leur parloit un autre langage. Le Maître prenant garde à cela, fit une ſévére correction à ſon Cocher, qui étonné de ſe voir repris d'une faute qu'il croyoit n'avoir jamais faite, ſe donna au diable qu'il ne juroit point, & que c'étoient ſes ennemis qui lui avoient fait ce rapport, pour lui

rendre un mauvais office. Comme un avertissement ne suffit pas pour corriger une longue habitude, on l'avertit plusieurs fois, & on le fit convenir qu'il juroit toûjours, & son Maître fut sur le point de le chasser. Le Cocher commença à se contraindre & les chevaux ne marchoient plus comme auparavant. Enfin un jour son Maître étant convié à une cérémonie de Religieuse, y fut avec un Officier de ses amis, qu'on avoit prié comme lui. La cérémonie étant achevée, on trouva au sortir de l'Eglise un trés-grand nombre de Carrosses. Le Maître & l'Officier ayant gagné le leur, quelque cho-

ſe que dît le Cocher aux chevaux, au lieu d'aller, ils demeuroient toûjours dans la preſſe. A la fin ce Cocher fatigué de crier, ſe tournant vers ſon Maître : Monſieur, lui dit-il, ſi je ne jure je ſuis bien ſûr que vous coucherez ici. Le Maître ſe prit à rire ; l'Officier voulut ſçavoir la choſe, après quoi levant le ſcrupule : Jure, lui cria-t'il, & tire-nous d'ici. A peine les chevaux entendirent trois ou quatre *mort*, *tête*, qu'ils enleverent le Carroſſe avec tant de rapidité qu'il en renverſa deux autres dont les glaces furent toutes briſées.

Vôtre hiſtoire me fait ſouvenir de celle-ci. Un homme de condition, qui a pris l'habi-

l'habitude de jurer, & ne veut point cependant que ses domestiques jurent : Ces jours passez voyant que son valet-de-chambre ne vouloit pas s'en corriger ; Mon ami, lui dit-il, je ne veux pas que personne que moi jure dans ma maison, je suis même très-fâché de le faire, & il le congedia sur le champ.

Pendant que nous soupions, un de nos amis, Capitaine dans le Régiment de la Couronne, nous vint voir ; après les nouvelles qui couroient alors, nous tombâmes insensiblement sur une matiere de plaisanterie. Cet Officier nous ayant fait plusieurs contes, Arlequin se prit à rire en le regardant. Il

parle des autres, me dit-il, mais n'ayez pas peur qu'il parle de lui; Et l'Oye de la Franche-Comté, lui demanda-t'il, qu'est-elle devenuë? Puis s'adressant à moi: Il faut que je vous en fasse le conte. Comme il étoit logé aux environs de Dole dans la maison d'une Fermiere, il vit une Oye dans la basse-court; il y avoit ordre sous des peines rigoureuses de ne rien prendre: cependant comme il commençoit à faire nuit, il s'approche de l'Oye, la prend, lui tord le cou, & appercevant un valet de la Ferme, il la met dans sa culotte; de peur d'être découvert. Un moment après il rentra dans la cuisine, &

ſe chauffa debout devant le feu comme auparavant. La Fermiere, qui tous les ſoirs alloit compter ſes Poules, dit en revenant que ſon Oye étoit perduë, & qu'aſſeurément on l'avoit priſe. Comme elle ſe plaignoit, l'Oye, qui n'étoit pas encore morte, commença à remuer dans ſa culotte, & paſſant la tête par l'ouverture, elle regardoit tranquillement tout le monde; lui ni prenoit pas garde, mais la Fermiere l'appercevant: ha, dit-elle, voilà mon Oye, & ſe jetta à l'endroit pour la prendre; nôtre ami ſurpris de l'effronterie de cette femme, qu'il croyoit vouloir attenter à ſa vertu, la repouſſa

d'abord, & puis voyant le cou de l'Oye, il se prit à rire le premier, & tourna la chose en plaisanterie.

Cela me fait souvenir, ajoûta Arlequin, d'une aventure assez plaisante qui arriva à Crespi il y a quelques années à un Officier de son Regiment. Cette année-là les deux Bataillons étoient dispersez à la Ferté sous Joüars, à la Ferté Milon, à Château-Thierry, & à Crespi. Les Officiers se visitoient de tems en tems dans leur quartier, & se régaloient parfaitement bien. Un jour Dégrigni & un de ses camarades furent à Crespi. Piquet, Betour, Chastenet, & quelques autres, les retin-

rent ſix jours, & pendant ce tems-là ce ne furent que feſtins continuels. En arrivant ces jeunes gens les menerent dîner dans la meilleure Hôtellerie. Le diné commença à onze heures & ne finit qu'à huit heures du ſoir ; ils mangerent & burent largement, après quoi Dieu ſçait l'empreſſement qu'ils eurent tous à raconter leurs bonnes fortunes aux dépens de qui il appartenoit. Chaſtenet fut celui qui ſe trouva les dents les plus mêlées. Il n'étoit pas yvre, il raiſonnoit tant bien que mal, mais ſe ſentant la tête peſante, & la vûë un peu broüillée, il crut à propos devoir ſe retirer chez lui. Etant dans la ruë au lieu

d'entrer dans sa maison, il monta dans une autre, & trouvant au deuxiéme étage une chambre ouverte, il entre & se jette sur un lit. Cette chambre étoit celle de la fille de la maison & de sa cousine, toutes deux filles d'esprit, jolies, qui avoient demeuré long-tems à Paris pour y apprendre les manieres. Chastenet eut le loisir de dormir tranquillement sur ce lit jusqu'à onze heures. Dans ce tems-là ces deux filles monterent, s'étant mises auprès du feu, elles causerent avec leur confiance ordinaire, & l'amour étoit toûjours la matiere de leur conversation. Comme apparemment elles disoient des choses qui leur plai-

plaisoient; elles rioient quelquefois à gorge déployée. Leur ris éveilla Chastenet, qui se trouvant l'esprit libre des fumées du vin, & connoissant ces deux filles à la voix, ne remua pas pour les entendre. Elles parloient des Officiers, & chacune nommoit celui qu'elle trouvoit le plus à son gré. La cousine étoit pour Chastenet qui lui plaisoit assez; elle disoit qu'il étoit honnête homme, poli, & sur tout qu'il avoit une physionomie qui ne promettoit pas poire molle à celle qu'il aimeroit; l'autre panchoit du côté de Betou; Fy, lui dit la cousine, que ferois-tu de lui, c'est un pigmée, & tu es si grande.

N'importe, dit l'autre, il a un tein brun & vif, qui fait plaiſir à voir. Si cela arrivoit, reprit la couſine en riant, ce ſeroit un cloud de jerofle dans un Jambon. Mais toi, repartit l'autre, que trouve-tu de ſi beau dans Chaſtenet? il n'eſt pas éveillé, on le voit toûjours tout d'une piéce, & je gage que la moitié de ſa vie il ne penſe à rien: Betou eſt plaiſant, & je t'avouë que j'aime ces gens-là. Pendant cette converſation, Chaſtenet ſe trouvant incommodé de la ſituation où il étoit, en voulut changer pour ſe mettre un peu plus à ſon aiſe, il fit un bruit auquel il ne s'attendoit pas. Ce bruit ſurprit ces

deux filles, qui furent encore plus effrayées voyant passer le talon d'un soulier entre les deux rideaux du pied du lit. Elles se mirent à crier, & l'une d'elles fit tomber un guéridon où étoit leur flambeau qui s'éteignit. Ce vacarme éveilla en sursaut une bonne vieille grande-mere qui couchoit au dessous, elle monta appuyée sur une servante & sur un bâton. Avant ce tems-là Chastenet ne voyant point de lumiere se sauva sans être vû de personne. La grande-mere outrée, demanda à ces filles la cause du bruit qu'elle avoit entendu. Elles étoient interdites: mais elles le furent bien plus, quand le rideau étant tiré elles

les virent leur lit défait. Ce fut alors que la vieille leur dit mille injures, & qu'elle voulut les exterminer. Enfin quand elle ne put plus crier, elle fut obligée de s'aller coucher, ces deux filles n'en purent revenir. Le lendemain le bruit courut qu'il revenoit un esprit dans cette maison. Chastenet garda le secret, espérant de profiter de l'inclination que la cousine avoit pour lui. Deux jours après il les alla voir pour leur demander des nouvelles de l'histoire que l'on debitoit dans la Ville. Elles lui dirent plusieurs choses de l'Esprit qu'elles assuroient avoir vû. Dans la suite il s'attacha de cœur à cette cousine, qui ré-

répondit favorablement, & comme un jour il se plaignit à elle dans une Lettre de ne lui donner que des paroles, elle lui répondit par les vers suivans faits sur un air qu'on chantoit alors.

Pourquoi vous plaindre sans cesse,
Que je méprise vos feux ?
Vous cherchez le moment heureux,
Je vous aime d'une égale tendresse,
Peut-être, cher Tirsis, le cherchons-nous tous deux.

Je ne sçai si le moment vint: mais ils s'aimoient fort, & comme il vivoit dans cette maison avec plus de liberté qu'auparavant; Un soir il leur avoüa toute l'aventure qui les avoit tant effrayées, la cousine n'en fut pas fâchée: *Sans cela*, lui dit-

dit-elle, *vous ne m'auriez jamais rien dit, & je mourois d'envie que vous me dissiez quelque chose.*

Ce même Officier nous dit que cette cousine avoit été aimée, & poursuivie quelque tems auparavant par une personne tres-considérable qu'elle n'avoit jamais pû souffrir, & comme un jour cette personne lui promettoit mille choses, & qu'il lui exaggeroit sa passion: *Vous ne me repondez rien*, ajoûta-t'il; *Monsieur*, lui dit-elle, *mon cœur se tait, & ainsi vous parlez inutilement.*

Une autrefois on lui parloit d'un Officier jeune & étourdi, qui l'avoit aimée,

& qu'elle avoit toûjours remercié. Cet Officier dans la Campagne ſuivante eut la tête caſſée d'un coup de mouſquet; comme on vouloit exciter ſa compaſſion, & qu'on lui dit qu'il n'avoit que vingt ans. *Ha, Monſieur*, s'écria-t'elle, *le bel âge pour être tué!*

Quand nous eûmes ſoupé, l'Officier s'en alla, & nous parlâmes de choſes plus ſérieuſes. Arlequin vit par hazard dans ma chambre le portrait de Monſieur ..... Voilà un Gentilhomme, dit-il, qui a des biens immenſes. Gentilhomme, repris-je, vous ſçavez mal ſa généalogie; homme de rien, petit Commis, & grand Partiſan: Je

Je vous entends, repartit Arlequin, ce sont les degrez de son élevation, *mais croyez-moi, il seroit honteux à la fortune qu'un homme riche ne fût pas de bonne maison.*

Dans la Comédie du Procureur, la Partie se plaint à Arlequin de lui avoir fait perdre son procez, en tirant la principale Piece de son sac. Ne voyez-vous pas, lui répond-il pour la consoler, que je n'ai fait cela que pour fonder un moyen de Requête Civile; Je ne veux point tâter de Requête Civile, dit l'autre tout en colere : Fy, replique Arlequin, c'est que vous n'avez point de goût, la Requête Civile, est la Roc-en-bole du Procés.

Dans la même Scene, si je ne me trompe, la Partie veut s'accommoder; Ce ne sera pas de mon avis, lui dit Arlequin, à mon âge que je donnasse les mains à un accommodement, on me chasseroit de la Communauté, ce seroit tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie, & encore y penseroit-il à deux fois.

Dans la Comédie de la Matrone d'Ephese, la Matrone donnant à pendre le corps de son mari, au lieu du pendu que gardoit son Amant; Au moins, lui dit-elle, attache-le bien, car si on le déroboit, je n'ai plus de mari à donner à pendre. Tout le monde sçait cette Comé-

Comédie, & une explication ſeroit ennuyeuſe.

Dans une autre Comédie, Arlequin eſt indiſpoſé, & on lui ordonne le bain: enſuite le Medecin lui demande comme il l'a trouvé; un peu humide, répond-il.

Une fois il ſe veut battre contre Mezzetin, qui eſt ſon rival auprès de Colombine; comme d'un côté il connoît ſa lâcheté, & que de l'autre il eſt animé par ſon amour, il raiſonne tout ſeul, & tâche par ſes refléxions de ſe donner du courage. Enfin il ſe reſſouvient qu'il eſt brave, & cela, dit-il, parce qu'il boit de l'eau de vie tous les jours.

Une autrefois il blâme

tous

tous ceux qui cachent leur conduite. Il dit qu'ils n'ont point d'honneur; là deſſus on fait paroître le Soleil au fond du Théatre. Auſſi-tôt Arlequin fait ſemblant d'être preſſé de quelque beſoin naturel, & détachant ſon haut-de-chauſſe, il ſe met en état. Mezzetin vient & le trouvant en cette poſture; Fy, le vilain, lui dit-il: pourquoi fy, lui répond Arlequin; Tu es un ſcelerat toi, mais moi je ſuis homme d'honneur, & je veux que le grand jour éclaire toutes mes actions.

Dans une autre Comédie Iſabelle vient pour voir le Docteur, & ne le trouvant pas elle le veut attendre. Arlequin

lequin qui eſt le valet de la maiſon, lui donne un fauteüil; après quoi il va querir pluſieurs inſtrumens de Chirurgie. Iſabelle ſurpriſe de cet appareil, lui demande ce qu'il veut faire; Rien, Madame, vous trépaner ſeulement, pour vous desennuyer en attendant que le Docteur vienne, & comme en s'en allant elle le traite de fou; Vous en avez beſoin, lui crie-t'il, ſervez-vous de l'occaſion, vous ne la trouverez pas toûjours commode.

Il y a une Scene où il ſe cache la nuit dans une Lanterne pour aller voir Colombine. Le Guet l'apperçoit & lui demande ce qu'il fait

là dedans ; Je me promene, répond Arlequin. Le Guet le veut faire deſcendre; après avoir réſiſté, il obéït, & en deſcendant il chante d'abord ces vers d'un Opera;

> Venez, venez, accourez tous,
> Cybele va deſcendre.

Et puis ceux-ci,

> Deſcendez mere des Amours,
> Venez nous donner de beaux jours.

Un jour en parlant de cette Scene avec lui; Elle me fait ſouvenir, dit-il, de deux Amans, qui ne ſe mordent ni ne s'égratignent point. La Maîtreſſe eſt jeune & jolie, & elle a un pere & une mere qui veillent ſur ſa conduite, au moins pendant le

jour, car pour là nuit c'eſt autre choſe, c'eſt elle qui y veille à ſon tour. L'Amant la va voir régulierement deux ou trois fois la ſemaine; une femme de chambre, qu'on paye bien, prend les heures commodes, & facilite les entrées. Une nuit ces deux Amans cauſerent un peu plus long-tems qu'à l'ordinaire, le jour les ſurprit en converſation. La mere, je ne ſçai pourquoi, s'aviſa de paſſer dans la chambre de ſa fille; elle fit quelque bruit, la fille l'entendit, & étant allarmée, elle fit vîte monter l'Amant dans un petit Eſcalier dérobé & obſcur, où ſa chambre a une iſſuë. Après que la mere eut dit pluſieurs

riens à sa fille, qui feignoit s'être relevée deux ou trois fois pendant la nuit pour un oppression d'estomac, (qui pouvoit bien en effet en être la veritable cause ;) elle s'en alla pour la laisser dormir. Sur les neuf heures du matin le pere étant sorti, & la mere s'amusant dans son cabinet, la fille ouvrit la porte de sa chambre qui donnoit sur l'Escalier dérobé, & chanta ces deux vers que je vous ai dit,

Descendez mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Ce fut dans la suite leur mot du guet. Au moindre bruit l'Amant escaladoit la petite montée, & quand le peril

étoit paſſé, les deux vers chantez l'avertiſſoient qu'il pouvoit ſortir ſans rien craindre. Que ne changeoient-ils, lui dis-je, les deux derniers mots du ſecond vers, pour mettre *de belles nuits.* A la verité la rime n'y ſeroit pas, mais il y auroit de la raiſon. Vous faites le plaiſant, reprit Arlequin, pour moi je n'en ſçai pas davantage.

Cette hiſtoire me fit ſouvenir d'une Dame aſſez naturelle, qui affectoit un rafinement extraordinaire de moleſſe. La nuit dans ſon lit, pour dormir, elle ſe faiſoit frotter doucement avec un linge fin, trois ou quatre heures par ſes femmes, mais quand

quand elle la passoit en compagnie, elle dormoit jusqu'à deux heures après midi, & cela, disoit-elle, *pour reposer ses traits.*

Un jour étant à la Comédie, je vis un jeune homme d'environ dix-huit ans, joli & très-bien fait dans sa taille, à qui on donnoit dans le monde le nom de *petit homme*; il dansoit & chantoit admirablement bien, il avoit même quelque vivacité d'esprit, mais mal soûtenuë & mêlée de quantité de puérilitez. Comme un jour on voulut le définir dans une compagnie où l'on parloit de lui; une personne qui n'en avoit encore rien dit, étant interrogée pour sça-

voir son sentiment : *Que voulez-vous que je vous dise*, répondit-elle, *petit homme chantez, petit homme dansez, petit homme allez-vous-en.*

La même personne entendit parler de la mort d'un homme, qui pendant sa vie avoit été un grand Brailleur. Comme chacun parloit avec surprise de cette mort ; cette personne se trouvant étourdie de tous les discours qu'on en faisoit : *Aprés tout*, dit-elle, *qu'est-ce que la mort de ...... ce n'est qu'un petit moins de bruit dans le quartier.*

Un jour un jeune homme, ami d'Arlequin, le vint voir dans sa Loge aprés la Comédie, c'étoit au mois d'Avril.

Ce jeune homme étoit devenu éperduëment amoureux d'une fille d'esprit, qui ne manquoit pas de bonne volonté, mais qui n'osoit s'embarquer de peur de naufrage. Cette année étoit tardive, il n'y avoit presque point encore de verdure, & le Printems, saison des amours, n'étoit pas beaucoup avancé. Le jeune homme attribuoit la froideur de sa Maîtresse à la lenteur du Printems. Pourquoi, faut-il, disoit-il, que mon amour soit venu avant les premieres feüilles. C'est, lui répondit Arlequin, que l'amour ne s'amuse pas si long-tems que la nature. Enfin le Printems vint, & rendit la fille sensi-

ble. Comme elle voyoit tous les jours ce jeune Amant, & qu'il étoit dangereux, elle commença à faire des réfléxions, & de ces ſortes de réfléxions qu'on ne fait pas impunément. Un matin à la campagne ſe promenant ſeule dans un Jardin où elle entendoit chanter des Oyſeaux, elle fit ces vers,

Je vous entends oyſeaux, vous parlez de ma peine,
Vous vous plaignez, touchez de mes langueurs,
L'eau même de cette Fontaine,
Connoît le ſujet de mes pleurs.
Tout ici voit que je ſoûpire,
Cependant, je me tais; ha! quelle dure Loi
Me cauſe un ſi cruel martyre.
Pourquoi cacher mon amour & ma foi,
A toi ſeul, cher Tirſis, & n'oſer te le dire?

Quand

Quand ce jeune homme fut ſorti de la Loge, nous vîmes deſcendre par le Théatre pluſieurs femmes, Arlequin apperçût entr'autres une jeune mariée, qui avoit eu un Amant bien tendrement cheri. Remarquez cette jeune perſonne, me dit-il, le ſort a été bizarre ſur elle, il lui a donné pour mari celui de tous ſes Amans qu'elle aimoit le moins. Elle en avoit un qui lui tenoit terriblement au cœur: mais qui par ſes legeretez & par ſes intrigues continuelles, lui donnoit d'étranges jalouſies. Enfin aprés avoir long-tems pleuré, elle s'en défit, & parvint à ne l'aimer plus. L'Amant ſe fiant au poûvoir

qu'il avoit sur son cœur, croyoit toûjours la faire revenir; mais il fut bien surpris apprenant qu'on l'alloit marier. Il trouva moyen de la voir en particulier pour se plaindre. Je brûlois pour vous, lui dit-il, & qui auroit jamais cru que nos feux ne deussent pas durer éternellement? *Vos legeretez*, lui repondit-elle froidement, *ont trouvé le moyen de les éteindre dans mes larmes.*

Un jour nous trouvant Arlequin & moi avec deux hommes de condition, & d'un mérite médiocre, je remarquai en eux une affectation extrême à se flatter l'un l'autre, & même assez grossierement. Quand ils nous

nous eurent quittez ; Hé bien, me dit Arlequin, que dites-vous de ces Messieurs ? C'étoient deux ânes qui se grattoient, lui répondis-je, je ne puis comprendre qu'ils ayent pû souffrir à visage découvert les loüanges qu'ils se sont données ; Et moi, reprit Arlequin, je n'en suis point étonné, tous le monde veut être flatté : *Les plus sages mêmes ne ferment jamais la porte à la flatterie ; ils ont bien de la peine à la lui pousser.* Cependant, repris-je, il s'est trouvé des Princes qui n'ont pas aimé les loüanges, témoin Jean Second Roi de de Portugal. Comme un de ses Courtisans lui demandoit une Charge vacante :

Je la garde, répondit-il, *pour un homme qui ne m'a jamais flatté.* Croyez-moi, repliqua Arlequin, *cette réponse n'est qu'un rafinement d'amour propre, ce Prince aimoit la flatterie, & il s'en vouloit attirer une nouvelle en faisant semblant de la refuser.* Balzac, ajoûta-t'il, parle d'un Cardinal qui étoit bien plus sincere que ce Prince. Un Courtisan le flattoit sur quelque chose, le Cardinal le sentant: *Tu mi aduli*, lui dit-il, *ma tu mi piaci.*

Le lendemain nous allâmes voir un Italien, homme d'esprit, qui étoit arrivé depuis environ un mois, il étoit fort effrayé de la dépense qu'on fait à Paris: à

cha-

chaque pas qu'on faisoit pour lui, on lui demandoit une petite piece: *Che diavolo*, disoit-il, *sempre pezzeta: Pezzeta là, pezzeta quà. Pezzetta per tutto. O Dio. Besogna in questo paese haver tre angeli uno per guardar l'anima, e duoi per guardar la borsa*. Cet Italien étoit venu par le détroit. Il nous dit plusieurs choses curieuses qu'il avoit apprises dans son voyage de quelques Marchands qui avoient negotié au Caire pendant un grand nombre d'années. Il nous apprit sur le nom de Caire qu'on lui donne aujourd'hui, que cette Ville tomba sous le nom de *Meceré* en la puissance d'un Roi appellé

Mobes ; que ce Roi avoit un Esclave qu'il fit Gouverneur de Damas ; que cet Esclave pour tenir le peuple de son Gouvernement dans la soûmission, fit bâtir tout auprès une Forteresse sous le nom de *Kayreh*, qui étoit celui de la Reine, à laquelle il vouloit plaire ; Que dans la suite on bâtit des maisons en si grand nombre, qu'enfin elles allerent jusqu'à *Meceré* sous le nom de *Kayreh* ; & que c'est delà que le nom de Caire est venu, & s'est répandu parmi tous les peuples de l'Europe.

Après que nous eûmes quitté cet Italien, le jour qui étoit beau nous donna

envie

envie de nous aller promener, il me raconta à son ordinaire des aventures assez plaisantes qui lui étoient arrivées, à lui ou à des personnes de sa connoissance. Il m'en dit une qu'il m'avoit déja racontée, & dont je ne me souvenois plus. Elle m'arriva, reprit-il, à Vieux Maisons à six lieuës de Meaux. En revenant de Troye je passai dans ce Bourg; j'y arrivai justement la veille de la Fête. Il y avoit une Foire le lendemain, & tous les Cabarets étoient pleins J'étois fort empêché, & sans un homme qui me reconnut, j'aurois été obligé de faire encore trois lieuës pour trouver giste. Cet homme

me me mena chez un Habitant qui étoit ſon compere, il le pria de me donner à coucher. L'Habitant me mit dans une petite chambre de réſerve. Comme je dormois il revint dans la chambre avec un de ſes amis, qui étoit un Fermier des environs, accoûtumé à le venir voir tous les ans à pareil jour. Il me demanda pardon de m'incommoder, mais il me pria de vouloir que ſon ami couchât avec moi. Ne pouvant refuſer la propoſition, je penſai auſſi-tôt à faire une piece à ce Fermier pour me débaraſſer de lui. Etant dans le lit il me parla de pluſieurs choſes du païs; après quoi la curioſité le prit de ſçavoir

qui

qui j'étois, d'où je venois, & quelle affaire m'avoit amené dans ce Bourg. Je pris l'occasion de placer ma plaisanterie, & faisant semblant d'avoir de la peine à répondre. Je suis le Bourreau, lui dis-je: Vous étes le Bourreau, reprit-il tout effrayé ? A vôtre service repliquai-je: Je pendis hier à Meaux un voleur qui avoit volé dans ce païs-ci, & j'en apporte dans mon sac la tête; que je planterai demain dans le marché. Le Fermier sauta du lit avec précipitation, ne prenant que la moitié de ses habits pour fuïr plus vîte. L'hôte, qui étoit endormi, s'éveilla au bruit que cet homme faisoit à la porte de sa chambre.

A pei-

A peine fut-il entré qu'il le querella de l'avoir fait coucher avec le Bourreau ; Que parlez-vous de Bourreau, lui dit-il ? Je dis, répondit l'autre, que cet homme qui eſt là haut eſt le Bourreau ; Vous vous mocquez, reprit l'Hôte ? Oh oüi, Je me mocque, répondit le Fermier, allez voir s'il n'apporte pas dans ſon ſac la tête d'un pendu pour planter demain dans le marché. L'Hôte qui avoit de l'eſprit, crut auſſi-tôt que j'avois fait peur à ſon ami, qui m'incommodoit, il monta dans la chambre, & me trouva que je riois encore. Après nous être mocqué tous deux de ſa ſimplicité, je lui dis de le raſſeurer & de

le

le faire revenir. Il ne voulut jamais ; on fut obligé de lui porter le reste de ses habits, & il alla coucher dans l'Ecurie. Le lendemain comme je voulus le desabuser, je ne pus jamais le joindre, & il sortit de la maison sans oser me regarder.

Nous vîmes passer à la promenade Monsieur de. . . . avec un équipage magnifique. Connoissez-vous bien cet homme là, me demanda Arlequin ? Oüi, oüi, je le connois bien, lui répondis-je, c'est l'homme du monde qui sçait mieux sa généalogie, & qui tire le plus vanité de sa naissance : *Il faut avoir bien peu de vertu*, reprit Arlequin, *quand on ne peut*

se

se faire estimer que par celle de ses ancêtres.

Monsieur le M. D. G. n'étoit pas de ce caractere, il ne parloit jamais de l'ancienneté de sa Maison, ni du grand rang que ses Prédecesseurs avoient eus dans le Royaume. Il avoit dans l'esprit de la vivacité & de la délicatesse, il étoit un peu railleur, & ne perdoit pas l'occasion de placer un bon mot. Un jour il venoit d'une compagnie où il avoit oüi disputer avec opiniâtreté deux physiciens. En entrant dans la chambre du Roi, on lui demanda lequel de tous les animaux ressembloit le moins à l'homme, *C'est un Philosophe*, répondit-il.

Vous

Vous ſçavez, reprit Arlequin, la tendreſſe qu'il avoit pour ſa Famille, & ſur tout pour ſon fils, qui étoit exilé. Après un exil de pluſieurs années, il obtint du Roi la permiſſion de le faire revenir; Entre les remercimens qu'il fit à ſa Majeſté: *Sire*, lui dit-il, *il y a long-tems que je ſuis le garde-fou de mes enfans.* Quelques-uns ſont morts, & ceux qui vivent ſoûtiennent bien par leur mérite la grandeur de leur naiſſance.

Ne connoiſſez-vous point, lui dis-je, Mademoiſelle... N'eſt-ce pas celle-là, me demanda Arlequin, qui étoit fort attachée à Madame.... Juſtement, re-

repris-je ; Ecoutez-moi, repliqua-t'il, Elle aimoit un jeune homme pas trop beau, mais fait à peindre, & qui avoit l'esprit fort badin. Ce jeune homme l'aimoit : mais à son gré il n'alloit pas assez vîte, & ne s'amusoit qu'à lui écrire des tendresses en Vers & en Prose. Un jour fatiguée de ces sortes de galanteries, elle lui fit cette réponse sous le nom d'un garçon.

Je sçai fort mal faire des Vers,
Je n'écris gueres mieux en Prose :
Mais s'il faut avec vous courir tout l'Univers,
Boire, rire, danser, faire quelqu'autre chose,
Comptez que je suis de bon cœur,
Vôtre obeïssant serviteur.

Le premier jour de l'année, la même presonne envoya des Etreines à cet Amant; C'étoit un Amour dans une Chaire qui prêchoit d'un air agréable, & au devant elle avoit écrit ces Vers;

Ecoutez mon Prédicateur,
Il n'a rien de severe à vous dire,
Ne craignez point, il ne cherche qu'à rire,
Et n'est pas de mauvaise humeur.
Il dit la verité sans chagriner personne,
Au foible des humains il sçait s'accommoder,
Et parfaitement accorder
La morale du ciel, aux conseils qu'il nous donne.

Je ne croyois pas, lui dis-je, que vous connoissiez si bien cette fille. Autrefois, reprit-il, nous étions toûjours ensemble. Elle est pré-

présentement en Pologne. Un jour qu'elle m'instruisoit de l'Histoire du monde, voici un conte qu'elle me fit. C'est de la V ..... qui avoit près de soixante ans, & qui regimboit encore; c'étoit du tems de la vieille Cour. Vous sçavez qu'alors les Pages étoient à la mode, elle en avoit un de dix-huit ans, beau à l'excez, & niais plus qu'il n'étoit beau. Sa Maîtresse vouloit quelque chose de lui, mais c'étoit parler à un sourd. Elle le faisoit coucher dans sa chambre de peur des Esprits, mais il n'entendoit rien de tout ce qu'on lui vouloit dire. Enfin il falut lui parler; & bien articuler les paroles pour forcer sa sim-

ſimplicité, s'il étoit poſſible; & pour l'empêcher à l'avenir de pecher par ignorance. Les Suivantes d'ordinaire prennent ce ſoin là; & celle de la Dame étoit rompuë dans le mêtier. Un ſoir ſe trouvant ſeule avec le Page, elle lui demanda avec un air d'affection, s'il avoit aſſez de courage pour une belle entrepriſe; qui aſſurément feroit ſa fortune. Le Page riant niaiſement dit que oüi: Hé bien, reprit la Suivante, couchez-vous tout à l'heure en travers au fond du lit de Madame. Cette propoſition le penſa tuer de frayeur. Cependant elle remit ſi bien ſon eſprit, & lui donna tant de courage, qu'il

fit ce qu'elle souhaittoit. La Dame faisant semblant de ne rien sçavoir, se coucha quelque tems après, & ayant fait sortir tous ses gens, excepté la Suivante, elle lui dit qu'elle sentoit quelque chose au fond du lit. Le Page suoit à grosses goutes; & enfin après avoir fait assez de bruit pour vouloir s'éclaircir de l'aventure, elle fit tirer le Page qui étoit plus mort que vif. Comme il pleuroit, & qu'il vouloit sortir du lit: Voyez, dit-elle, qui est-ce qui lui parle de cela: Allez vous étes un fripon, vous y demeurerez par punition, mais demain je vous demanderai pourquoi vous vous y étes mis.

Ce pauvre enfant pleuroit toûjours, & elle lui essuyoit ses larmes; cependant on sçût le lendemain qu'elle avoit été mal payée de sa peine. Le Page disparut peu de tems aprés, & cette disparition fut en quelque façon la cause que l'aventure fut découverte.

Un jour Arlequin reçût la visite d'un homme qu'il avoit obligé en plusieurs occasions, & de qui il n'avoit reçû que de l'ingratitude. Je fus surpris de le voir chez lui, & quand il fut sorti, je lui dis que cet homme ôtoit l'envie de faire plaisir à personne. Arlequin me regardant: *Ne sçavez-vous pas*, me dit-il, *qu'il faut perdre*

plusieurs bien-faits pour en bien placer un. Je loüai son sentiment : Mais enfin, adjoûtai-je, quelque desir qu'on ait d'obliger les gens de mérite, on a peur de se tromper. Soyez honnête par rapport à vous seul, reprit-il, & jamais par rapport aux autres; la vûë de la reconnoissance gâte le bien-fait, & il me souvient d'avoir lû que c'est quelque chose de faire plaisir à un homme, & d'oublier qu'on l'a fait, mais qu'on fait une grace d'une maniere beaucoup plus noble, quand on commence par l'oublier avant que de l'avoir faite.

J'ai eu avec Arlequin des conversations remplies de pareilles maximes, qui ne m'é-

n'étoient pas inutiles. Une fois parlant *du Cinna*, Tragédie de Monsieur de Corneille, nous nous arrêtâmes quelques momens sur le vers, où Cinna dit que pour toucher le cœur d'Emilie, il lui avoit proposé de vanger sur la vie d'Auguste la mort de son pere. Je suis fâché, me dit Arlequin, qu'Emilie ait été sensible à cette cruelle proposition. La vengeance d'Emilie, lui dis-je, n'étoit pas fort injuste: *N'oublions jamais*, reprit-il, *une grace qu'on nous aura faite, mais ayons honte de nous ressouvenir d'une injure.*

Trouvant dans une compagnie un homme très-riche, mais avare jusqu'à se

refuser les choses les plus néceſſaires à la vie ; Arlequin me dit que quand on ne lui laiſſeroit que la centiéme partie de ſon bien, il en auroit toûjours de reſte. Et comme une perſonne nous raconta toutes les miſeres qu'il ſouffroit au milieu de ſes grandes richeſſes : *Pour ſe bien vanger d'un tel homme*, reprit Arlequin, *que peut-on lui ſoûhaitter de plus cruel qu'une longue vie ?*

Une fois un Artiſan & ſa femme, qu'Arlequin protegeoit par charité, le vinrent voir pour ſe plaindre l'un de l'autre. Chacun dit ſes griefs ; le mari accuſoit ſa femme de s'enyvrer tous les jours, la femme reprochoit au

au mari qu'il ne bougeoit du Cabaret : *Puisque vous avez l'humeur si semblable*, leur dit-il, *pourquoi ne pouvez-vous tous deux vous accorder ?*

Quelque tems après on lui parla d'un homme qui faisoit toûjours de beaux discours de fermeté d'ame, & qui cependant s'étoit démenti en un petit malheur qui lui étoit arrivé : *La plûpart des hommes*, dit Arlequin, *ne sont grands ou petits que suivant l'état de leurs affaires.*

Un jour dînant avec Monsieur . . . . le Medecin, & parlant de maladie & de mort ; Monsieur . . . . . lui dit qu'il n'avoit jamais manqué d'avertir le malade quand il l'avoit cru en danger. Une per-

sonne de la compagnie trouva cet avertissement fort desagréable : *Il y a plus de mal*, reprit Arlequin, *à craindre la mort, qu'à la souffrir.* Comme ce discours n'étoit pas récréatif, la même personne l'interrompit par ce couplet de Chanson, qui vint assez à propos.

Pourquoi prêchez la mort aux hommes ?
Ce sont tous discours superflus,
Elle n'est point, tant que nous sommes ;
Quand elle est, nous ne sommes plus.

Celui qui chantoit avoit la voix charmante & l'esprit gai, & pardessus cela une petite pointe de vin échauffoit sa vivacité. Il chanta mieux & avec plus de plaisir qu'il n'avoit fait de sa vie.

Arle-

Arlequin en étoit ravi, mais il fut transporté quand cet homme se faisant donner un Theorbe qu'il avoit apporté, recommença à chanter. Il dit plusieurs paroles tendres qu'il avoit faites autrefois pour lui-même, entr'autres celles-ci :

Retirez-vous zephirs, de cette solitude,
Où je cache mes feux.
Ne soyez pas témoins de mon inquiétude,
Abandonnez un malheureux.

Vous volez dans ces Prez, flattant de vôtre haleine
Mille charmantes fleurs.
Helas! je n'en vois point dans cette aimable plaine,
Que je ne baigne de mes pleurs.

Après qu'il eut chanté long-tems à la priere d'Arlequin, qui ne pouvoit se las-

ſer de l'entendre ; Je vous demande un plaiſir, lui dit-il ; qui je m'aſſure ſera très-agréable à la compagnie : Arlequin lui promit tout ce qu'il voudroit ; Je vous prie, reprit-il, de nous dire vôtre Plaidoyer ſur l'execution du Teſtament de feu le Diable. Non ſeulement, dit Arlequin, le Plaidoyer, mais toute la Comédie.

Il faut vous reſſouvenir que c'eſt ſous la figure de Mercure que je ſuis Executeur du Teſtament ; Tuteur des enfans mineurs, & que c'eſt en qualité d'Avocat que je plaide devant Radamante. Souvenez-vous auſſi que Gripimini eſt Procureur de la veuve du

Diable, qui conteste le Testament dont il s'agit. Cela supposé, voici comme je commence :

MESSIEURS, l'Emphase & l'Exorde étant presque toûjours les ornemens d'une mauvaise Cause ; j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie, d'un ton piteux & mélancolique : *Le Diable est mort ;* Est-il rien de plus surprenant ? Le Diable a fait un Testament, est-il rien de plus ordinaire ? Il m'en a fait l'Executeur, que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa diablesse de femme dispute ce Testament, quelle malice ! Cripimini lui prête son ministere, quelle fri-

friponnerie! Deux grands Moyens dans cette Cause : La méchanceté d'une femme, & la friponnerie d'un Procureur. Hesiterez-vous, MESSIEURS, à prononcer sur ces deux Chefs? Rien de plus méchant qu'une femme, l'experience nous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur, il faudroit n'avoir jamais plaidé pour en disconvenir, Gripimini, MESSIEURS, Gripimini, son nom fait son Portrait. Je passe au détail de ma Cause.

Feu le Diable, d'affreuse mémoire, voulant mourir en bonne odeur, & laisser à sa famille des marques de son naturel & de sa tendresse, a

fait un Teſtament vêtu & revêtu de toutes ſes formes. A l'égard du Teſtateur, il eſt d'âge compétant, Maître de ſes biens & de ſes volontez. Quant au Teſtament, N'y a-t'il pas toutes les formalitez néceſſaires pour le rendre valable & ſolemnel? Ignoroit-il le droit & la chicane, lui qui l'a miſe dans le luſtre où nous la voyons aujourd'hui? Apprehendoit-il la ſurpriſe des Procureurs & des Avocats lui qui leur fournit tant de moyens pour aſſaſſiner la Juſtice du fond par la rigueur de la forme, & pour ſauver quand bon leur ſemble l'irregularité de la forme par le mérite du fond? Pouvoit-il pécher

contre les Loix & les coûtumes, lui qui les fait par tout interpréter à son gré ? Se défioit-il de son crédit, lui qui corrompt si souvent la Justice par les sollicitations & par l'interêt ? Ah ! MESSIEURS, Pluton n'est pas un Dieu manchot dans ses affaires ; C'est un pere équitable, qui veut que ses enfans fassent du mal à tout le genre humain, sans que personne leur en puisse faire. C'est un pere prévenu par la mort, & pressé par l'amour qu'il épanche sur eux, en expiant tous les crimes dont ils doivent être coupables.

RADAMANTE.

Beau naturel, belle tendresse! Ce Testament est-il en forme?

MERCURE.

Je le soûtiens bon, MESSIEURS, & dans sa matiere, & dans sa forme. Quand à la matiere, C'est un Testament écrit sur la peau du plus malin Diable qui ait jamais été corroyée; C'est un Testament écrit sur la peau d'un Diable qui a blanchi dans l'ordure, & dans la chicane; Enfin, MESSIEURS, le dirai-je? C'est un Testament écrit sur la

peau

peau d'un Greffier, & si le mensonge & la calomnie vouloient noircir cette verité, ces * quatre griffes démentiroient la calomnie & le mensonge.

La Loi 30. au septiéme du Digeste, Titre second, §. 5. v. 4. semble n'être faite que pour nôtre espece, *Ex ungue leonem*, c'est à dire, MESSIEURS, que l'on connoît le Lion par l'ongle; & le Greffier par la griffe. Venons maintenant à la Forme.

Le Testament dont il s'agit est entierement écrit & paraché *ne varietur* par la main

* Il y a quatre griffes de fer blanc sur les quatre coins du Parchemin où est écrit ce Testament, & Arlequin les montra à tous les spectateurs.

main du deſtunt ; Premiere formalité. Il eſt reconnu pardevant deux Notaires au deſir de la Coûtume ; Autre formalité. Mais, MESSIEURS, ce qui fait la validité du Teſtament olographe, que je vous prie très-humblement de remarquer, c'eſt que le deffunt (ne perdez pas ceci je vous prie) c'eſt, dis-je, que le deffunt fait mention expreſſe de l'inſtitution d'heritier, qui eſt formelle dans le corps du Teſtament. J'épuiſerois le Code & les Pandectes, ſi je rapportois ici tous les textes qui parlent des Teſtamens ; auſſi bien faut-il ménager nos Loix, qui ne ſont que trop uſées depuis le tems qu'el-

qu'elles nous ſervent dans de pareilles affaires.

GRIPIMINI.

Mercure ne devoit pas avancer contre la verité....

MERCURE.

Laiſſez, laiſſez, Gripimini, laiſſez.

GRIPIMINI.

Je vous dis que vous avez tort.

MERCURE.

Laiſſez donc, vous dis-je. Voilà qui eſt admirable, un Pro-

Procureur couper la parole à un Avocat à l'Audiance !

GRIPIMINI.

Oh, ne prétendez pas.....

MERCURE.

Je prétends, puiſque MESSIEURS me font l'honneur de m'entendre, qu'un Procureur doit ſe taire quand je parle ; mais encore un coup, voilà qui eſt admirable, un Procureur m'interrompre ! un Procureur ! Quelqu'un me dira peut-être que les quatre petits Plutons pour qui je parle, ſont iſſus *ex damnata conjunctione.* Ah ! de grace, MESSIEURS, n'agi-

n'agitons point cette périlleuse question ; vivons, vous & moi, dans la bonne foi sur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient-ils de Sujets, si tous les enfans de leurs Royaumes n'étoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire ? Combien y auroit-il de successions vacantes, si des amis charitables ne portoient des heritiers dans les familles qui en ont besoin ? Mes pupilles sont venus, *constante matrimonio* ; Voilà, MESSIEURS, ce qui établit leur état & le vôtre ; voilà ce qui assure le repos public, & voilà ce qui m'acharne à soûtenir le Testament en question. Quoi pour favoriser l'avarice d'une

ne femme, vous laisserez errer sur toute la terre habitable ces petits Plutons comme de pauvres diables! Auriez-vous la conscience de les voir sans train & sans équipage, eux qui font rouler tout le monde à Paris? *Non feram, non patiar.* Puisque leur pere me les a confiez, je veux qu'ils entrent avec éclat dans le monde, & qu'ils y paroissent en Diables de qualité.

J'établirai le premier auprés des femmes, & je le rendrai si complaisant & si persuasif, qu'elles publiront par tout qu'il a de l'esprit comme un Diable. Je mettrai le second avec des Marchands, des Usuriers, & des gens d'affai-

d'affaires, afin qu'il ſoit un Diable de tous mêtiers. Le troiſiéme ſuivra le Barreau, & ne frequentera que des Procureurs, afin qu'il ſoit quelque jour un Diable en procès. Je jetterai le quatriéme dans l'épée, où je prétends qu'il faſſe le diable à quatre.

Voilà, MESSIEURS, voilà comme un Tuteur honnête homme doit veiller à l'éducation & à l'établiſſement de ſes mineurs. Je conclus à ce qu'il plaiſe à la Cour débouter Gripimini de ſa demande, & le condamner à une violente réparation pour certains mots de *Fripon*, que je retorque contre lui, avec ce bel axiome de Pythagore: *Pro-*

Procul hinc, procul este prophani;
Pares cum paribus,
Odi prophanum vulgus,
Dixi.

Arlequin prononça ce Plaidoyer si agréablement qu'il charma tout le monde, après quoi il pria la même personne de reprendre son Théorbe, & de chanter encore quelque air; l'autre se fit un plaisir de le satisfaire: mais auparavant, lui dit-il, écoutez-moi un moment.

Une fille d'assez bonne maison, d'une vertu fiere & orgüeilleuse, & qui se croyoit infiniment au dessus des foiblesses humaines, rencontra un jour par hazard dans une compagnie un jeune homme

bien-

bien-fait, joli, & qui avoit l'esprit du monde; ils se virent tous deux sans se pouvoir souffrir l'un l'autre. La deuxiéme veuë augmenta leur antipathie, jusqu'à se piquoter & à prendre sur tout ce qu'on disoit des sentimens opposez; & ce qui est plaisant, ils alloient au même endroit pour se tourner tous deux en ridicule. Comme ils entendoient raillerie, ils réjoüissoient la compagnie, mais ils ne s'aimoient point. A la fin à force de se voir ils se trouverent de l'esprit, l'antipathie diminua; l'estime commença à se faire sentir, ils ne se plaisantoient plus: au contraire ils avoient toûjours quelque

quelque petit ſecret à ſe confier. On fut bien ſurpris de ce changement ; la Demoiſelle y faiſant réfléxion, en pleuroit ſeule de dépit dans ſa chambre, & faiſoit tout ſon poſſible pour ſe guérir d'un mal, qu'elle ne connoiſſoit pas tel qu'il étoit. Les viſites que lui rendoit le jeune homme lui donnoient un plaiſir parfait ; cependant elle ſe juroit toûjours à elle-même qu'elle n'en recevroit plus : mais ſes proteſtations étoient comme celles de tous les Amans. Dans le tems de ſa fiere vertu, elle alloit en une maiſon de campagne, où elle paſſoit les plus tranquilles momens de ſa vie. Et alors, quoi qu'elle y allât

auſſi ſouvent, elle n'y trouvoit plus le même plaiſir. Ce fut dans ce tems-là qu'elle fit ces paroles que je chanterai, avec quelques autres que je vous dirai dans la ſuite.

La ſolitude,
N'a plus pour moi rien de charmant,
Cependant mon inquiétude,
Fait que je cherche inceſſamment
La ſolitude.

Elle n'avoit pas encore dit au jeune homme le progrès qu'il avoit fait dans ſon cœur, mais il le voyoit aſſez; & les paroles que je viens de vous dire, qu'elle lui chanta pluſieurs fois, acheverent de le perſuader; auſſi il fut un peu plus hardi auprès d'elle qu'il ne l'avoit été juſqu'a-

lors.

lors. Et un soir se trouvant tous deux seuls, après s'être dit de ces sortes de paroles, qui font entendre beaucoup plus de choses qu'elles n'en signifient, l'Amant lui baisa la main, la Maîtresse changea de couleur; & l'autre la baisant à la bouche, elle tomba évanoüie entre ses bras. Cette aventure lui donna occasion de faire ce couplet que je vais chanter. Alors prenant son Theorbe il commença ainsi,

Entre mes bras,
La Nymphe que j'adore,
Soûpiroit tout bas,
Et se pâmant disoit, helas!
Faut il mourir du feu qui me devore.
Honneur trop cruel & trop sévére,
Cesse de parler, je ne t'écoute plus,
L'amour fermant sa bouche là-dessus,
Me fit signe d'achever le mystere.

Cette perſonne chanta juſqu'au ſoir, que la compagnie fut obligée de ſe ſéparer. Arlequin m'a avoüé depuis que de ſa vie il n'avoit eu plus de plaiſir qu'en cette occaſion.

F I N.

TABLE
DES
MATIÈRES.

M. de

Diſpu-

Fin de la Table.







